

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 11
Montreal, 11 Aout 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



AU RETOUR DU BAL.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE
ORGANE DU FOYER DOMESTIQUEABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Cents

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

POIRIER, BESSETTE & Co,
Propriétaires.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT-DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 11 AOUT 1900

AIE!



Lui. — Impossible de sortir avec toi: je travaille à mon inventaire.
Elle. — Surtout, ne te fatigue pas trop: tu sais qu'on dit que tous les inventeurs deviennent fous!

CAUSERIE

Encore un peu de Chine: c'est d'actualité. Parlons des jeux des petits Chinois dont plusieurs ont déjà été expliqués dans le SAMEDI par comparaison avec ceux des Japonais, le peuple le plus inventif de la terre sous ce rapport.

Un des jeux les plus anciens de la Chine est le cerf-volant. L'Europe le leur a emprunté.

Le jeu de balle et celui de billes assez semblables aux nôtres sont également d'origine très ancienne. Il en est de même d'un certain jeu de quilles où la boule de bois qui d'ordinaire sert à les abattre est remplacée par un disque de métal dont les bords sont légèrement biseautés. Pour pouvoir renverser un grand nombre de quilles, il faut que le joueur, lorsqu'il lance le disque, lui fasse prendre une certaine inclinaison de façon à lui faire tracer une spirale lorsqu'il arrive dans le jeu.

Mais les jeux préférés des petits Chinois sont incontestablement le *K'ien cul* et le petit jeu d'*Ingenl*.

Le premier est une sorte de jeu de volant où la raquette est remplacée par le pied du joueur, plus exactement par la semelle de son brodequin. Ce jeu est beaucoup plus difficile qu'on ne croit, car il s'agit surtout de ne pas laisser retomber à terre le volant; aussi faut-il user de beaucoup de vigilance et surtout de beaucoup d'adresse dans le lancement. Les joueurs sont généralement divisés en deux camps, deux par deux, quelquefois trois, mais jamais davantage. Il n'est pas rare de voir de petits Chinois devenir d'une force extraordinaire à cet exercice presque exclusivement réservé à la classe aristocratique du pays. Ce sont alors des provocations, des défis entre jeunes gens de la même ville ou de localités différentes, car là-bas aussi malgré la grande muraille, les *matches* sont connus et pratiqués.

Le second de ces amusements et non le moins couru, est le jeu d'*Ingenl*, autrement dit *les ombres chinoises*.

Le montreur d'ombres porte le plus souvent avec lui tout son attirail, ce qui lui permet de se déplacer rapidement et de donner plusieurs représentations dans la même soirée. Lorsqu'il est sur le point de commencer

son spectacle, il place sur ses épaules la boîte figurant le théâtre et enveloppe la partie visible de son corps d'une cotonnade bleue. Ce théâtre minuscule est formé d'un cadre de bois dans lequel sont pratiquées deux rainures. Les châssis qui devront glisser dans ces rainures sont tendus de gaze blanche ou vernie sur laquelle sont peints des sujets variés: maisons bizarres, arbres étranges, animaux fantastiques, etc.; ceci constitue les décors et les accessoires du théâtre.

Les petits automates qui tout à l'heure vont s'agiter sur la toile consistent en de petites figures de carton très minces, munies d'articulations mobiles, elles-mêmes fixées à des fils de fer que l'opérateur fait mouvoir avec une extrême habileté. Il arrive parfois que ce dernier commente avec beaucoup d'esprit les diverses scènes qui se déroulent sur l'écran lumineux; c'est alors une grande joie parmi tous ces bambins qui poussent de véritables cris de plaisir en écoutant les amusantes explications de l'impresario. Pendant le jour, cet intéressant industriel opère dans la rue, mais alors son théâtre d'ombres se transforme en une sorte de guignol.

C'est à l'aide d'un procédé à peu près analogue à celui employé pour les ombres que l'on montre aux enfants chinois *les feux*. Ce sont de petits tableaux sur lesquels on a préalablement dessiné et mis en couleur certains sujets. Le fond du tableau est noir afin d'empêcher la lumière de traverser les tissus; la partie peinte s'accuse très rigoureusement et en belle lumière. On arrive ainsi à produire des effets de soleil, de lune, l'embrassement d'un feu d'artifice, etc.

MISTIGRIS.

SON EXPÉRIENCE

Une personne faisait des remontrances à une mère de famille qui voulait nourrir de hareng salé un bébé de trois mois.

—Allons donc, répliqua celle-ci, je dois savoir comment faire, ça fait déjà dix enfants que j'enterre.

VRAISEMBLABLEMENT

Une jeune personne chantait un soir une romance dont le refrain était:

"Je chante bien quand il est là."

Mon voisin qui rit de tout se penche vers moi et me dit:

—Il paraît qu'il n'est pas encore arrivé.

SCIENCE vs SENTIMENT

Un médecin disait à sa femme en pleurs:

"Les larmes sont inutiles... Je les ai analysées; elles ne contiennent que de l'eau et du chlorure de soude."

S'IL PASSAIT PAR LÀ

Vieil oncle (remarquable par sa corpulence). — Dis donc, ma Jeannette, ta poupée me paraît bien triste ce matin.

Jeannette. — Vous seriez triste, vous aussi, si vous perdiez votre son comme elle.

SON PROGRAMME

Marie. — Après notre mariage que ferez-vous pour conserver mon amour?

Justin. — Je consacrerai une bonne partie de mon salaire à ma toilette, comme je le fais maintenant.

CRI DU CŒUR

L'autre soir, chez Mme X... un virtuose du piano s'escrime de toutes ses forces depuis vingt minutes.

—Vous n'avez pas idée, cher monsieur Fabien, dit la maîtresse de la maison, combien ce morceau est difficile à exécuter.

Alors Fabien:

—Que n'est-il impossible!

UNE ÂME CHEVALERESQUE



Mlle Greenwich. — Monsieur Sioules, vô êtes oune petit imbécile!
Gourlouche. — Miss, si vous n'étiez pas une femme jo vous aurais déjà gillée.

ÉVIDEMMENT LE MARI

Lui. — Dire qu'il y a vingt ans que nous vivons ensemble.

Elle. — Vingt ans! Mais ça fera juste huit ans le 17 septembre.

Lui. — Tu ne me dis pas ça!

UN AXIOME

Travaillez et vous trouverez: c'est surtout vrai pour le casse-tête de cette semaine.

EN CHINE

Les Européens. — Lumière du Soleil, vos boxers se conduisent comme des polissons; qu'attendez-vous pour les châtier?

Le chef de l'Empire. — Qu'ils me le demandent.

EXCURSION DES MARCHANDS DÉTAILLEURS A CHAMBLY

QUELQUES-UNS DES PRINCIPAUX OFFICIERS



M. G. MARSOLAIS, PRÉSIDENT.



M. C. P. CHAGNON, TRÉSORIER.



M. J. M. MARCOTTE, SECRÉTAIRE.



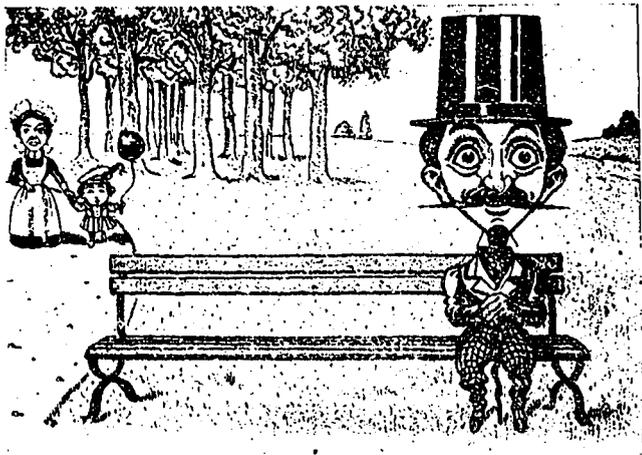
M. O. DAVID, ASSISTANT SECRÉTAIRE



M. S. A. LAROSE, COM.-ORDONNATEUR.



M. O. LEMIRE, SEC. CORRESPONDANT.



I
M. de Kosmeticos.—Quel bon air on respire ici.



II
La bonne.—Reposons-nous un peu ici.

Les suites d'une distraction

Un soir de l'hiver dernier, je faisais les cent pas sur le trottoir de la gare P. L. M., en attendant le départ du rapide de sept heures quinze.

Une main me frappe sur l'épaule; je me retourne: c'était mon ami Jacques. "Où vas-tu? A Nico. Moi aussi; ma femme y est. Parfait! nous allons voyager ensemble."

Nous continuons à nous promener sur le quai tout en causant. Comme nous passions devant le wagon-poste, réuni à son fourgon d'allège par ce singulier corridor à soufflets, qui ressemble à un accordéon, je dis à Jacques:

—En voilà un métier! Dans quel état ces malheureux employés des postes doivent être, quand ils arrivent à Marseille!

—Oui, répondit Jacques, on est passablement moulu. Je peux en parler par expérience. J'ai fait deux cents lieues une fois, là-dedans.

Toi! tu as voyagé dans le wagon-poste? Et pourquoi faire?

Je vais te le dire. C'est une drôle d'histoire qui est un peu celle de mon mariage.

Nous nous installâmes dans notre coupé, car la cloche sonnait, et Jacques me raconta ce qui suit:

—A cette époque, une certaine comtesse blonde que tu connais, car je te soupçonne de lui avoir fait la cour aussi, mon gaillard, était veuve depuis deux ans, et il commençait à être question, fortement question même, de son mariage avec moi.

Au moment de mon histoire, c'était en automne, la comtesse se trouvait dans son habitation du Var. Nous écrivions à peu près tous les jours: moi pour lui dire que j'adorais; elle, pour occuper ses journées un peu longues et pour me donner des commissions, car j'étais alors à Paris. En même temps, que celui qui n'a pas fait de même me jette la première pierre, j'entretenais ou, plutôt, j'aidais à mourir doucement une autre correspondance amoureuse, mais d'un genre moins sérieux. Celle-là n'était pas comtesse; elle était brune, elle habitait en Normandie, et nous arrivions à la période où c'était elle qui me parlait de son adoration. Pauvre Louise! Sur un seul point, elle ressemblait à la comtesse: sa manie de m'accabler de commissions.

Un matin,—du diable si je m'attendais à partir pour le Midi, ce jour-là!—on m'apporte dans mon lit deux lettres, et deux listes de commissions. Heureusement, tout pouvait se faire au Louvre. Je me lève, je déjeune, je prépare mes réponses: l'une brûlante pour la comtesse; l'autre calme et réfrigérante, pour Louise, et me voilà parti pour le Louvre. Je choisis les échantillons demandés, je les mets dans les enveloppes restées ouvertes, je ferme les enveloppes, je mets le tout dans ma poche et comme

je sortais du grand bazar, je tombe sur Maxime qui se rendait au Bois dans son buggy. Il me prend avec lui, commence à me raconter ses farces habituelles, et j'allais oublier mes lettres, quand la lanterne bleue du coin de la rue de Marignan vient heureusement me rafraîchir la mémoire.

"Je fais arrêter, je descends, j'achète des timbres, je jette l'épître de la comtesse à la boîte et, en collant le timbre sur l'autre, je crois sentir des échantillons de drap, au lieu des échantillons de soie qu'elle devait contenir. Une sueur froide me saisit; j'ouvre l'enveloppe... Mon cher, je m'étais trompé! Ma lettre pour Louise allait dans le Var et, dame! c'était la rupture de mon mariage, tout simplement.

"Il n'y avait pas à balancer; je dis à Maxime de continuer tout seul sa promenade et j'entre au bureau pour réparer mon étourderie. Ah! bien oui! tu crois que ça se fait aussi simplement! On me regarde de travers; on me pose des questions pour me gratifier d'un sermon sur l'inconvénient d'être distrait. Bref, tu sais que je ne suis pas patient; je me fâche et je les envoie tous promener.

"Alors, je me souviens d'un camarade qui a une situation importante aux postes. Je saute dans un fiacre et je me fais mener rue de Grenelle. Mon ami était rue J.-J.-Rousseau, pour une question d'aménagement du nouvel hôtel. Je cours rue Jean-Jacques. Il faut une demi-heure pour trouver mon homme. Je finis par mettre la main dessus. Nous retournons rue de Grenelle et j'en sors bientôt, avec une lettre du cabinet du ministre qui doit m'ouvrir toutes les boîtes aux lettres du territoire de la République.

"Seulement, quand j'arrive rue de Marignan, il était cinq heures quarante minutes et je vois un fourgon qui partait pour le bureau central des Tuileries. Ma lettre était dans le fourgon, naturellement.

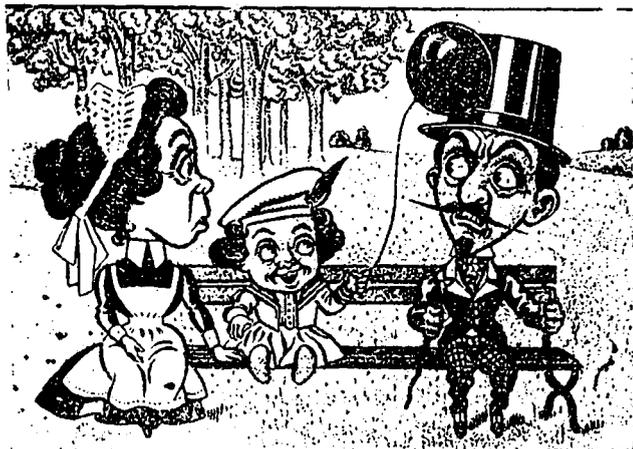
"Je dis à mon fiacre de suivre le caisson ministériel. Nous arrivons aux Tuileries. Je montre mon papier. On me répond, très poliment:

"—Monsieur, nous avons trois quarts d'heure pour trier deux ou trois cent mille lettres qui partent pour tous les pays du monde. Vous comprendrez facilement qu'il est impossible de retrouver la vôtre dans cette bagarre. Il ne vous reste qu'un seul moyen, c'est de vous adresser au bureau ambulancier, à la gare de Lyon. Là, ce sera possible et, puisque vous avez un ordre du ministre, cela se fera.

"Je remonte dans mon fiacre qui me dépose boulevard Mazas, et, bientôt, j'arrive au pied des deux maisons roulantes que nous regardions tout à l'heure.

D'abord, on veut m'envoyer au diable; mais j'insiste je montre mon papier. Alors le chef, croyant sans doute que je suis un agent de la police secrète lancé sur quelque piste, me dit:

"—Eh bien! Monsieur, montez. Nous tâcherons d'arranger cela en route. Mais pour le moment, je ne puis vous écouter davantage.



III
M. de Kosmeticos.—Massacre! Elle devrait bien enlever son marmot.



IV
La bonne.—On rotera ici tant qu'on voudra, monsieur Lenlé!

“ Je monte dans le wagon, déjà à moitié plein de sacs, et cela ne faisait quo commencer. Il en arrivait de tous les côtés, par douzaines, des administrations, des journaux, des autres gares. Il fallait parfois deux hommes pour soulever un de ses sacs. Le fourgon d'allège était comble déjà, et le wagon-poste proprement dit commençait à se remplir jusqu'au plafond. Les cinq employés et moi ne savions plus où nous réfugier. Et il fallait retrouver une lettre là-dedans ! J'étais prêt à perdre courage, mais il n'y avait pas à dire. Si la comtesse recouvrait la lettre destinée à Louise, mon affaire était réglée. Or j'étais très amoureux, et il s'agissait pour moi d'un superbe mariage.

“ Enfin, les sacs cessèrent d'arriver. Il était temps ! je m'étais blotti dans un coin où j'étouffais, entre d'énormes poches de cuir couvertes de toutes les crasses de l'Europe, ne voyant rien que les lampes du plafond et des cassiers innombrables. Tout d'un coup, je sentis que nous roulions, nous étions partis. Alors le chef de la brigade ambulante me demanda ce que je voulais. J'expliquai qu'il s'agissait de rentrer en possession d'une lettre adressée au château des Beillans, par Barjols, Var.

“ — En ce cas, monsieur, c'est un passe-Lyon. Nous nous en occuperons seulement après Dijon. D'ici là, vous ne pouvez qu'attendre.

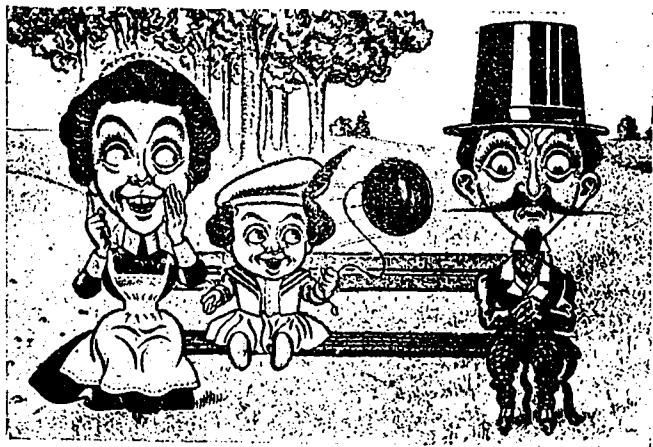
“ J'attendis, assis sur un sac qui devait contenir des boîtes d'échantillons en bois, à en juger par la nature pénétrante des contacts. Les cinq employés, debout, travaillaient avec rage. Cela sentait l'encre d'imprimerie, le tabac, la cire fondue, le cuir mouillé “ et une autre odeur encore”, comme aurait dit Flaubert, car quelques-uns de ces messieurs avaient ôté leurs bottines, qu'ils avaient remplacées par des pantoufles, pour être plus à l'aise.

“ J'abrège le récit de mes misères. A dix heures le lendemain matin, j'arrivais, tu devines dans quel état, à la gare de Saint-Maximin. C'est là que l'on descendait le sac des dépêches pour Barjols. Et ma lettre n'était pas retrouvée !

“ Hélas ! au moment où le train ralentissait, tout s'expliqua. Les employés de l'ambulant, voyant l'importance attachée à cette malheureuse lettre, avaient cru qu'il s'agissait d'un pli chargé et n'avaient pas cherché dans les dépêches ordinaires. Il n'y avait plus à y revenir. Le train était



VI

VI
C'est ce qui arrive.

V

La bonne (à part). — Si le vent pouvait souffler de ce côté-ci un peu...

déjà arrêté. On jeta sur le trottoir une poche de toile verte avec l'étiquette : BARJOLS ; je suivis la poche verte, qui contenait ma prose, ma maudite prose ; j'étais décidé à la suivre jusqu'au bout.

“ Nous primes place aussitôt, la poche verte et moi, dans un tilbury à peu près suspendu et complètement découvert. Il pleuvait. Mon stick, mon gilet blanc et mon chapeau haut de forme... Tu vois d'ici la mine que j'avais. J'appris, du conducteur, qu'il y a vingt-six kilomètres de Saint-Maximin à Barjols. Du reste, nous causâmes peu, d'abord parce que j'étais plongé dans mes réflexions. Nous traversions des lieux déserts et je n'étais séparé de la terrible lettre que par une planche fort dure, sur laquelle j'étais assis. Je pouvais étrangler le courrier ou le corrompre, à mon choix. Mais la force me manquait pour accomplir la première de ces opérations, car j'étais épuisé. Quant à la seconde, je n'avais que quatre ou cinq louis dans ma poche et, le courrier une fois séduit, il m'aurait fallu retourner à Paris à pied, en demandant l'aumône.

“ Enfin, nous arrivâmes à Barjols, un joli visage dans les mille habitants. J'allais me présenter au bureau de poste et réclamer ma lettre en exhibant mes pouvoirs. Mais la réflexion me retint. Vois-tu un monsieur de Paris, arrivant Barjols, par la pluie, avec un jonc à pomme d'or pour tout bagage et présentant l'ordre de lui remettre une lettre adressée à la comtesse de **, une châtelaine du voisinage ? L'histoire aurait fuit le tour du pays et serait arrivée, sans le moindre doute, aux oreilles de la principale intéressée.

“ Il valait mieux avoir recours à la ruse. Lorsque, une heure après, le facteur rural qui se rendait au château de Beillans sortit du bourg de Barjols, je le rejoignis, comme par hasard, et lui demandai le chemin de l'habitation de la comtesse.

“ — J'y vais, me répondit-il. Si vous voulez venir avec moi ? c'est à quinze kilomètres.

“ Quinze kilomètres ! le vernis de ma chaussure frémit à ces mots. Néanmoins, j'emboitai le pas à côté de mon facteur, à travers la boue.

Dans chaque cabaret, nous entrions, et je faisais boire le brave homme. Il tint bon jusqu'au quatrième village de sa tournée, mais en sortant de là, il était fini. Comme nous passions près d'un fossé, je lui mis mon jonc dans les jambes, sans en avoir l'air, et il roula dans l'abîme de trois pieds de profondeur. Me précipitant auprès de lui, sous prétexte de lui porter secours, ouvrir sa boîte, chiper ma lettre, enfin ! la fourrer dans ma poche, tu devines bien que ce fut l'affaire de moins d'une minute. Sortir mon homme du fossé fut plus difficile. Comme je venais d'y parvenir — le temps s'était mis au beau, — j'entends un bruit de roues sur la route. Je me retourne. C'était un poney-chaise conduit par la comtesse elle-même.

“ Comment elle me reconnut dans l'état où j'étais, je ne le demando encore. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle me reconnut, et sa stupéfaction égala mon embarras, car je comptais retourner à Paris sans tambour ni trompette.

“ — Grand Dieu ! s'écria-t-elle que se passe-t-il ! Que vous est-il arrivé ? Qui vous a mis dans cet état ?

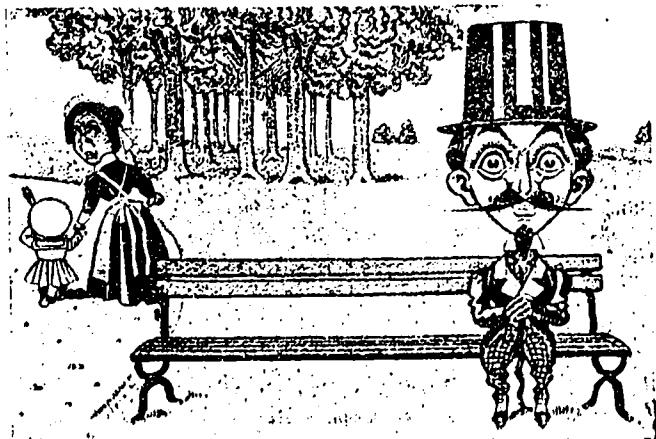
“ C'était le moment où jamais d'avoir un peu d'imagination.

“ — Croyez-vous aux pressentiments ? lui dis-je d'une voix d'autant plus étrange que j'étais envahi par un rhume de cerveau effroyable. Hier, au moment de mettre à la poste une lettre que je vous écrivais, j'ai entendu distinctement mon nom prononcé trois fois par vous, avec un accent d'angoisse, j'ai craint un de ces avertissements mystérieux dont je connais plusieurs exemples, et, saisi de terreur, je me suis mis en route pour venir auprès de vous, sans prendre le temps de rentrer chez moi. Je vous aime tant, Amélio !

“ Je vis ses beaux yeux devenir humides. Quant aux miens, le coryza naissant les remplissait de larmes qui n'étaient point feintes. Amélio me fit monter près d'elle et me ramena au château. Cette preuve d'amour l'avait touchée ; et, quand nous tournâmes devant le perron, elle avait prononcé le fameux oui qu'elle hésitait à dire depuis six mois.

“ Et c'est ainsi, mon cher, que je me suis marié ! J'ai raconté, depuis, l'histoire à ma femme. Ellen en a ri comme une folle, ce qui te prouve qu'elle ne regrette rien.”

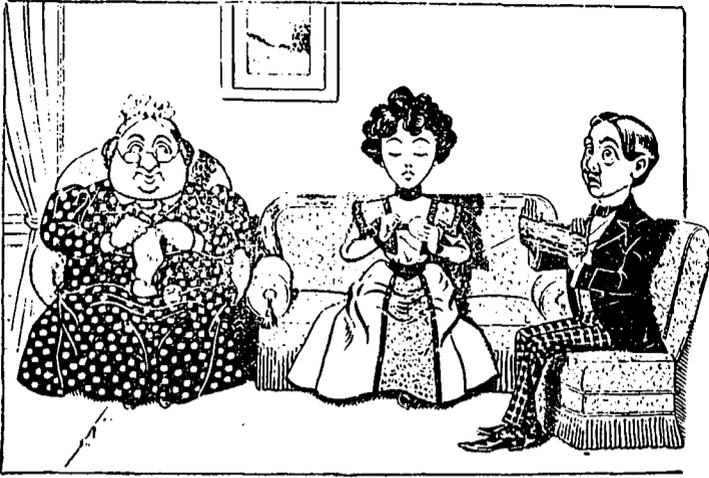
LÉON TINSEAU



VII

M. de Kosmicos. — Je donnerai un pourboire à mon barbier. C'est un artiste.

DES PIEDS ET DES MAINS



I
La maman. — Je puis m'éloigner un peu. Rien à craindre d'ici à quelques minutes.

CHRONIQUE

Puisque l'imbroglie du "Far-Occident" accapare toujours l'attention, mes lecteurs ne trouveront peut-être pas mal que j'emprunte encore quelques faits au livre de M. Raquez, livre dont j'ai parlé la semaine dernière.

A Shanghai, on ne se rend pas compte de l'organisation chinoise et des us séculaires qui la régissent. On les découvre dès qu'on s'éloigne du littoral. M. Raquez s'est fait ouvrir, à Canton, le palais où les aspirants au mandarinat subissent leurs examens, examens horriblement difficiles, du premier, du deuxième et du troisième degré. "Douze mille cellules sont construites des deux côtés d'une large allée où se trouve le bassin aux ablutions; la cellule se compose simplement de trois murs et d'un toit; des rebords en maçonnerie permettent d'appuyer des planchettes qui servent de banc et de table: rien de plus primitif que cette guérite de pierre."

M. Raquez croise, en chemin, des chaises décorées et précédées de batteurs de gongs. Ce sont les vainqueurs des derniers examens qui vont recevoir les félicitations de leurs amis. Dans les maisons, on brûle des *chintchin* en papier rouge et or pour remercier les dieux. Sur cent candidats, un seul on moyenne est admis. Malgré cette extrême sévérité, le nombre des lettrés est trop considérable pour les emplois disponibles; chacun d'eux se tire d'affaire en pêchant en eau trouble. "C'est du côté des fonctionnaires que nous rencontrons le plus d'obstacles. Il semble que tout progrès est un coup de canif dans ce vaste filet, tissé de concussions, d'exploitations, d'injustices dont ils enlacent le peuple chinois." Cependant, si les lettrés voulaient se mettre au service des idées européennes, avec leur culture et leur vive intelligence, ils y puiseraient de gros profits. Ils pourraient être les instruments de la rénovation de leur patrie, de ses revanches, de ses conquêtes futures: ils auraient là un admirable rôle à remplir. Le comprendront-ils ?

* * *

Lorsque M. A. Raquez eut épuisé les délices de Shanghai, il reprit place sur un *ferry boat* et remonta la rivière Yuen: il traversa le Hounan, le Kouei-tcheou, le Yangtze-Kiang... Changement complet. C'est l'antique Chine, lamentable, croulante, moisie. La population est hostile et sournoisement défiante. Les gouverneurs ferment leur porte aux explorateurs pour n'être pas accusés de les favoriser secrètement. Et, parmi ces barbares, des missionnaires irés sont campés: missionnaires protestants, missionnaires catholiques.

"Notre whist du soir est interrompu par la visite de deux missionnaires protestants, fils de la victorieuse Amérique. Ces deux corrects gentlemen, habillés à la chinoise, n'ont guère l'occasion de rencontrer d'Européens de passage. L'un d'eux, depuis longtemps à Chanté, n'y a vu que deux officiers: l'un Anglais, l'autre Américain. Ils habitent une véritable forteresse avec leur femme et leurs enfants, jouissant de tout le confort possible dans ce pays. Et ils sont là sept ménages de pasteurs avec leur médecin, veillant au salut de leurs prosélytes, qui, nous déclarent-ils, sont au nombre de huit."

Des Sociétés bibliques assurent à ces Révérends un traitement mensuel de cent dollars. M. Raquez oppose leur sort, presque confortable, à celui des religieux français qui touchent à peine huit dollars par mois, et meurent isolés, misérables, à jamais séparés de leur famille. M. Raquez a raison de s'apitoyer sur la condition de ces martyrs. Mais n'éprouveraient-ils pas des angoisses plus cruelles, s'ils avaient auprès d'eux dans les

moments critiques, une femme, des enfants, des êtres adorés et sans défense? Ce n'est rien d'affronter la mort, et c'est un supplice intolérable d'y voir exposés ceux que l'on aime.

* * *

M. Raquez se trouvait à Pékin lors de la sanglante révolution du palais qui dépouilla du trône le jeune empereur Kiang-Su pour le restituer à l'impératrice douairière. Il attendait avec anxiété des nouvelles du drame qui se jouait à Pékin; elles étaient confuses et contradictoires: enfin, un témoin oculaire le renseigna:

"L'impératrice avait convoqué le tribunal des grands dignitaires de l'empire pour juger les six réformistes arrêtés. Quelques heures avant le moment fixé pour l'audience, l'on apprit que, renonçant même à l'apparence de la justice, la douairière avait ordonné l'exécution immédiate et sans jugement des malheureux. Les troupes se rendirent sur la place du marché où, à quatre heures et demie du soir, le bourreau fit tomber les têtes en présence d'une foule immense.

"Les corps devaient rester exposés cinq jours. On les avait cependant recouverts de nattes. Une main pieuse jeta un drap rouge sur le pauvre Ling dont le bras crispé semblait esquisser une dernière protestation contre la cruauté de ses assassins.

"Des pourparlers furent engagés avec les bourreaux. Tout s'obtint, en Chine, avec de l'argent. Pour des sommes variant de 500 à 800 taels (1,750 à 2,800 francs), les amis ou les familles des victimes purent enlever les cadavres durant la nuit.

"Détail horrible: les bourreaux avaient rattaché la tête au corps de chacun des malheureux au moyen d'une triple couture.

"Ce n'était pas assez de sang. Des eunuques, coupables d'avoir introduit au palais Kang Yu-wei, le chef des réformistes, furent amenés devant l'impératrice. En présence de cette vieille femme, ils furent frappés de bambou jusqu'à ce qu'ils rendissent le dernier soupir.

"Leur corps était, paraît-il, réduit en hachis.

"Enfin, un pauvre ouvrier maçon subit le même horrible sort.

"L'impératrice se trouvait en conférence dans une des salles du palais avec un maréchal tartare. Le maçon, qui réparait un mur voisin, arrêta son travail pour regarder la Majesté. Crime impardonnable! La douairière le fit amener devant elle et tuer incontinent sous le bambou." KODAK.



II
.....!!

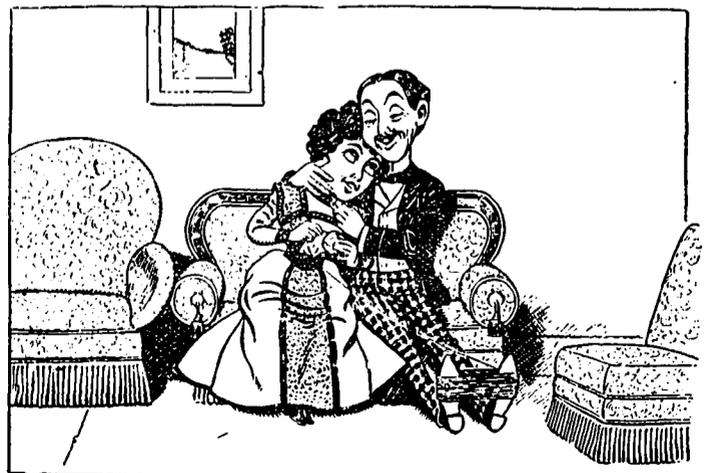
donné une partie de poker parce qu'il avait promis à sa femme de rentrer de bonne heure.

PROPOS DE RUE

—Aujourd'hui, chacun veut aller partout avec des billets de faveur.
—C'est vrai. Il y a des gens qui payeraient pour entrer quelque part à l'œil!

UN GRAND CONCOURS

Le concours pour la solution du casse-tête de cette semaine mettra en activité bien des cerveaux et bien des doigts.



III
L'amoureux.—Rien n'est impossible quand on s'aime.

EXCURSION DES MARCHANDS DÉTAILLEURS À CHAMBLY

Photographies de M. J. A. Dumas, 113 Vitré, coin St-Laurent.

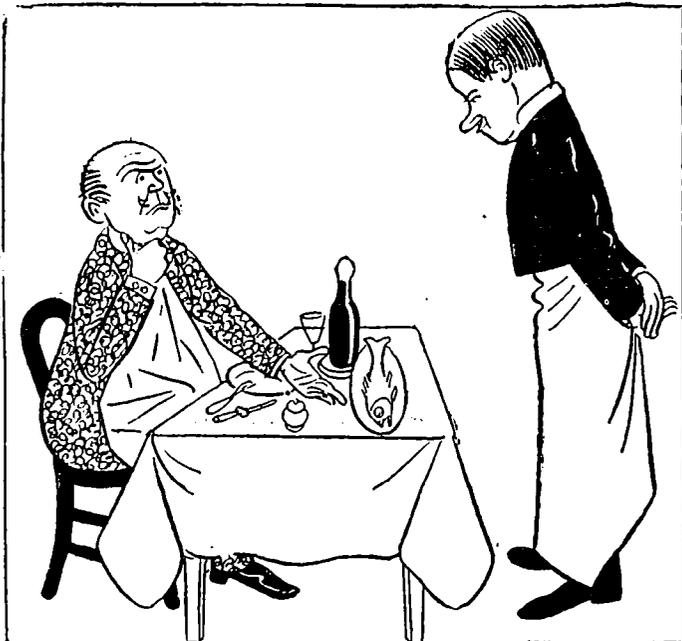


UN GROUPE DANS LE FORT CHAMBLY.



A LA TABLE D'HONNEUR — APRÈS LE LUNCH.

GARÇON DE RESSOURCES



I
Le client.—Garçon, voilà un poisson qui empesté !..

LE COMMERCE AVANT TOUT

Pour savoir cultiver sa vigne,
Il n'est pas besoin d'être fin :
Mais, pour savoir vendre son vin,
Il faut avoir tête maligne.

A toute ruse se pliant,
Tout d'abord, il est nécessaire
De ne pas se montrer sincère
Si l'on veut séduire un client.

Sans aucun scrupule dans l'âme,
L'un avisé viliculateur,
Pour enfariner l'acheteur,
Cherche en tout matière à réclame.

C'est ainsi qu'au cours d'un procès
Où l'on voulait son témoignage,
Quelqu'un, par adroit badinage,
Sut faire à son vin du succès.

Quand il fut devant le prétoire
Et dès qu'il eut prêté serment,
Le Président, aimablement,
Lui dit : " Conte-nous votre histoire :

" Vous savez sur les accusés
Et sur leur vilaine existence
" La chose—dit-on—d'importance.
" Nous vous écoutons. Déposez."

Il répondit : " Je sais la chose ;
" Mais vous insisterez en vain ;
" Car, moi, je suis comme mon vin,
" Messieurs : Jamais je ne dépose."

GEORGE DORQUOIS.

RONDECUIR, DOCTEUR

Le cabinet de consultation d'un hôpital. — Le chirurgien en chef est à son poste, entouré de ses internes. — Entre le directeur de l'hôpital.

LE DIRECTEUR, très courtois.—Vous permettez, docteur, que j'assiste à votre consultation ?

LE CHIRURGIEN, étonné.—Mais..

LE DIRECTEUR.—C'est mon devoir d'administrateur.. Je dois m'assurer si les règlements concernant les circonscriptions hospitalières sont bien observés.

Le chirurgien se résigne. — La consultation commence. — Le premier malade introduit est apporté sur un brancard.

LE CHIRURGIEN, l'examinant.—Fracture du fémur. (A l'interne du service.) Faites porter cet homme à..

LE DIRECTEUR, intervenant.—Minute, s'il vous plaît ! Peste docteur, comme vous y allez !.. Il faut d'abord savoir si cet homme est bien de la circonscription. (Au malade.) Avez-vous des papiers mon ami ?

LE MALADE.—Papiers ?

LE DIRECTEUR.—Oui, des papiers constatant votre identité, nom, pré-noms, domicile, profession ; certificats, attestations légalisées, etc. (Le malade fait un signe négatif.) Pas de papiers ? Alors, mon ami, il faut vous en procurer. Vous reviendrez quand vous aurez des papiers. (Il fait signe aux infirmiers qui rapportent le blessé dans le fiacre qui l'a amené.)

LE CHIRURGIEN.—Mais, sapristi ! c'est un cas urgent et..

LE DIRECTEUR, avec un petit sourire de supériorité.—Mon cher docteur, vous êtes un grand savant, c'est entendu !.. Mais laissez-moi vous dire que vous n'entendez absolument rien à l'administration. (Levant les bras au ciel.) Où irions-nous, justes dieux ! si on permettait aux gens de se faire casser la jambe sans s'être, au préalable, munis de leurs papiers !.. Au suivant !

On introduit un autre malade.

LE MALADE.—Monsieur le docteur, c'est le bras..

LE CHIRURGIEN, lui palpant l'épaule.—Qui est démis, je vois ça ! Nous allons..

LE DIRECTEUR, s'interposant.—Parlon ! (Au malade.) Avez-vous des papiers ?

LE MALADE.—Oui, monsieur, les voici. Mais c'est le bras qui..

LE DIRECTEUR.—Un peu de patience, que diable ! (Il examine longuement

ment les papiers les uns après les autres. Au malade.) C'est bien au numéro 85 que vous habitez ?

LE MALADE.—Oui, monsieur.

LE DIRECTEUR.—C'est fâcheux... Alors, il faut vous en aller ?

LE MALADE.—Pourquoi ?

LE DIRECTEUR.—Ici, nous ne nous occupons que des bras qui habitent dans les maisons à numéros pairs... L'autre côté de la rue appartient à la circonscription voisine... Ah ! si vous demeuriez seulement au numéro 84 !..

LE MALADE.—Mais ce n'est pas ma faute !

LE DIRECTEUR, avec bonté.—Aussi, ne vous fais-je pas de reproches !.. Allez, mon ami, allez portez votre bras ailleurs... Vous nous faites perdre notre temps... Au suivant !

Entrée d'un autre brancard, escorté d'une femme qui pleure.

LA FEMME.—C'est mon mari, monsieur le docteur. Un omnibus vient de lui passer sur les deux jambes.

LE CHIRURGIEN, examinant les blessures. Avec une grimace.—Hum ! (A l'interne.) Il n'y a pas de temps à perdre. Prenez vos dispositions pour demain matin. (A la femme.) Ma pauvre dame, il va falloir lui couper la jambe droite, à votre mari.

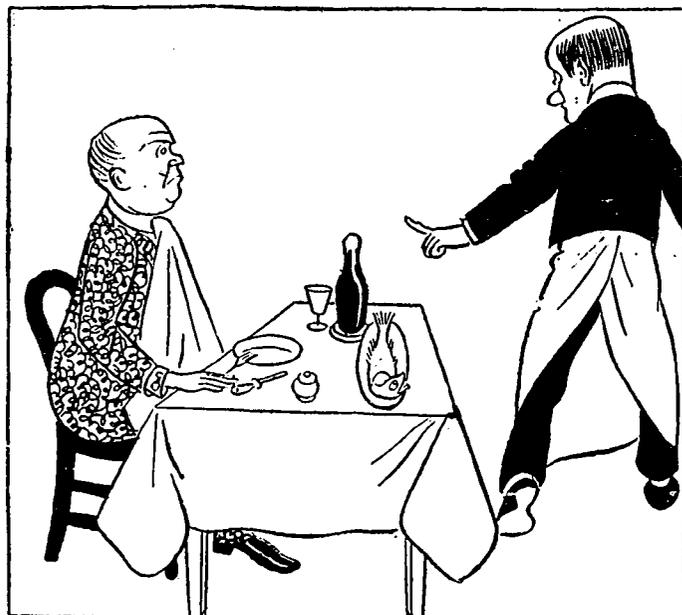
LA FEMME, sanglotant.—Ah ! mon dieu ! mon dieu !

LE DIRECTEUR, apitoyé.—Pauvre homme !.. A-t-il ses papiers, au moins ?

LA FEMME.—Oui, monsieur... Il s'appelle Durand... Tenez, les voilà, ses papiers ! (Elle lui remet un petit dossier.)

LE DIRECTEUR, après avoir examiné.—Tout cela me paraît en règle... Oui ! (Il compulse encore une fois le petit dossier.) Cependant !.. Mais si ! tout est en règle.. Il est bien de la circonscription !.. Allons, docteur, je vous l'abandonne, celui-là !

Le lendemain matin, le docteur, les manches retroussées, assisté de ses



II
Le garçon.—Dans ce cas, monsieur, veuillez attendre une petite minute.

aides en tablier blanc, est en train de couper la jambe à Durand, endormi par le chloroforme. On entend le grincement de la scie qui attaque l'os.

LE DIRECTEUR, tout essouffé fait irruption dans la salle.—Arrêtez... Suspendez l'opération !.. Il y a un r en trop !

LE CHIRURGIEN, ahuri.—Hein ?

LE DIRECTEUR.—Ce n'est pas le vrai Durand !.. Celui-là s'appelle Durrand, avec deux r... Il n'a pas le droit de se faire couper la jambe ici !

LE CHIRURGIEN.—Mais vous voyez bien que l'opération est commencée !

LE DIRECTEUR.—C'est antiréglementaire... Ne continuez pas !.. On finira de la lui couper à l'hôpital de sa circonscription !

Du geste farouche d'un garde-champêtre saisissant le fusil d'un brancardier, il pose une main autoritaire sur le bistouri du docteur.

—Tableau.

MICHEL THIVARS.

CHEZ LE LIBRAIRE

M. Parvenu (ayant acheté quelques ouvrages classiques).—Est-ce que cela fera un paquet de 5 livres ?

Le libraire.—Du tout, Monsieur, il y manque au moins quinze onces.

M. Parvenu.—Alors vous me donnerez encore 10 onces de Molière et 5 onces d'un autre type.

DIALOGUE CONJUGAL

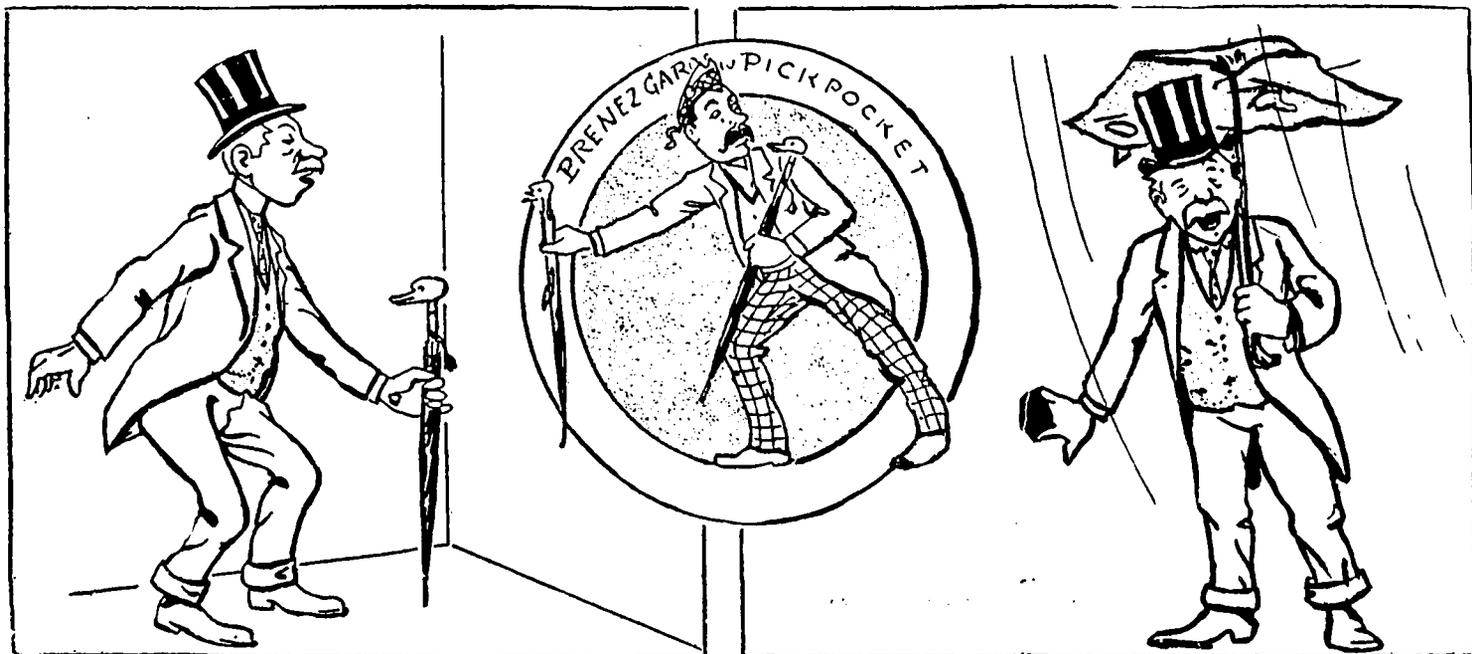
M. Laflamme.—Chaque homme a son prix.

Mme Laflamme.—Oui, et ils sont chers à n'importe quel prix.

LA SOLUTION

La solution du casse-tête de cette semaine sera intéressante pour des milliers de lecteurs et lectrices.

LA PREUVE ILLUSTRÉE



I
Bon Conseil : Ne jamais déposer son pépin dans un coin, car il s'y ennuie et se fait vieux...

II
... En effet, on remarque qu'il s'agit de mettre un parapluie tout neuf dans un coin pour, à la sortie, retrouver un vieux rillard.

FOURNEAU! TRUMEAU!

“ Va donc, eh ! fourneau ! ” n'a jamais passé pour être une aménité. Chez les duchesses du faubourg Saint-Germain, on évite autant que possible cette locution.

Mais cela constitue-il une injure, voire même une diffamation, ainsi que le prétend le plaignant Isidore Bompat, qui poursuit sa voisine, la dame veuve Punais, pour lui avoir, en un moment d'expansion trop vite, décoché la phrase ci-dessus ?

Du reste, Isidore Bompat n'est pas que plaignant ; il est aussi prévenu, car, lui aussi, a mécanisé la veuve Punais en l'appelant vieux trumeau.

Injure et diffamation, prétend celle-ci.

Mais laissons le tribunal débrouiller ces graves questions.

LE PRÉSIDENT (au prévenu).—Quelle est votre profession ?

LE PRÉVENU.—Marchand d'arlequins.

LE PRÉSIDENT.—Mais c'est une profession de carnaval. Le reste du temps, que faites-vous ?

LE PRÉVENU.—Excusez, mon juge, c'est un métier de tous les temps. Ah ! vous vous imaginez. (Il se tord.) Non. (Redevenant sérieux.) Non, c'est pas ça. Des arlequins, c'est de la boustifaille. Une supposition que vous n'auriez que deux sous à dépenser pour votre déjeuner ; moyennant ce décime, je vous remets une grande fourchette qui vous permet de piquer dans une grande marmite où il y a toutes sortes de choses, et vous ramenez un pilon de volaille, un os de côtelette ou un morceau de bifteck, suivant que vous êtes ou non un bidar. C'est là des arlequins.

LE PRÉSIDENT.—Pourquoi avez-vous appelé la veuve Punais “ vieux trumeau ” ?

LE PRÉVENU, dignement.—Pardon, c'est moi qui me pliais d'avoir été interpellé par elle de : “ Va donc, eh ! fourneau ! ”

LE PRÉSIDENT, à la veuve Punais.—Vous êtes veuve ?

LA PRÉVENUE, minaudant.—Je suis veuve sans l'être. Vous savez, à mon âge, c'est plus respectable de se dire veuve, ça en impose. (Tournant vers le tribunal sa face rougeade, au milieu de laquelle flamboie un nez exagéré phénoménal) Au jour d'aujourd'hui, y a tant d'insolents qui ne respectent pas les demoiselles !

LE PRÉVENU.—Oh ! la la !

LE PRÉSIDENT.—Quelle est votre profession ?

LA PRÉVENUE.—Je fais dans les z-haricots. Et comme je les vends seulement un sou la portion, je fais concurrence à monsieur pour ses arlequins. Et puis, c'est plus nutritif. Du reste, c'est une marchandise qu'a pas besoin d'être vantée.

LE PRÉSIDENT.—Vous avez traité votre prévenu de fourneau.

LA PRÉVENUE.—Jamais ! Il a pris ça pour lui, il a eu tort. Mes z-haricots ne voulaient pas cuire, mon fourneau ne marchait pas, c'est alors que j'mai crié : “ Va donc, eh ! fourneau ! ” Si on ne peut pas parler à ses ustensiles de cuisine à c't'heure, c'est donc que la liberté n'est pas libre ?

LE PRÉVENU.—Alors, moi aussi c'est son fourneau que j'ai traité de vieux trumeau !

Deux jeunes avocats s'efforcent de démontrer, Littre on main, que fourneau est un mot français qui n'a rien d'insultant, et que les trumeaux surtout, sont très estimés des marchands d'antiquités.

Le tribunal estime qu'il y a lieu de renvoyer les deux prévenus dos à dos et de partager les dépens.

JULES DEMOLLIENS

DIFFICULTÉ TOURNÉE

Madame.—Que dirais-tu si je passais chaque soirée dans quelque loge de société secrète ?

Monsieur.—Ça no pourrait être des sociétés secrètes si tu y appartenais.

PAS INVITANT

M. Gobeau.—Qu'a dit Mlle Lasoie quand tu lui as remis ma lettre ?

Le commissionnaire.—Après l'avoir lue elle a dit à sa mère d'avancer l'horloge d'une heure et lui a fait promettre de no pas s'éloigner du salon tout le temps que vous y seriez.

SAGE RECOMMANDATION

Le médecin.—Voici l'ordonnance : vous prendrez un bain d'une demi-heure et pas d'imprudance, n'est-co pas ? Il y a combien d'heures que vous n'avez pas mangé ?

Le patient.—Quarante-huit heures...

PAS DÉCOURAGÉ

Le père.—J'ai fait prendre des renseignements sur vous par une agence de détectives et le résultat est que je ne puis vous accorder la main de ma fille.

Le jeune homme.—No serait-il pas mieux d'essayer une autre agence.

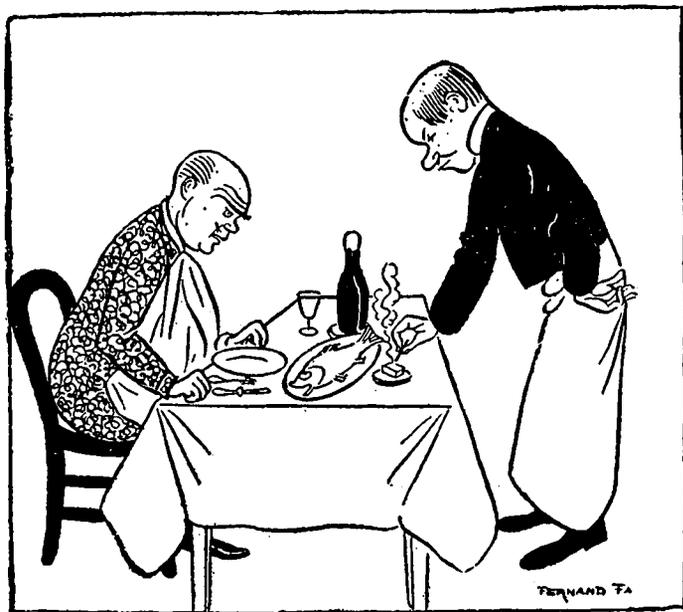
DOUX ÉGOISME

L'épouse (qui vient d'être frappée par un bicyclette).—Non, non, je ne veux pas que tu fasses une scène. Je ne suis pas blessé et...

L'époux.—Mais un peu plus il m'atteignait. Ça no peut pas passer ainsi.

LE CASE-TÊTE UTILE

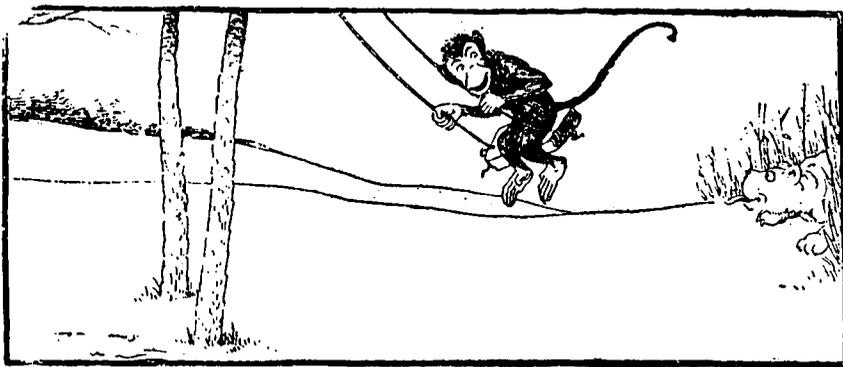
Nous attirons l'attention de nos lecteurs et lectrices sur le casse-tête proposé à leurs recherches dans ce numéro-ci. Le résultat leur fera connaître davantage une des maisons de commerce les plus utiles et les plus avantageuses de Montréal.



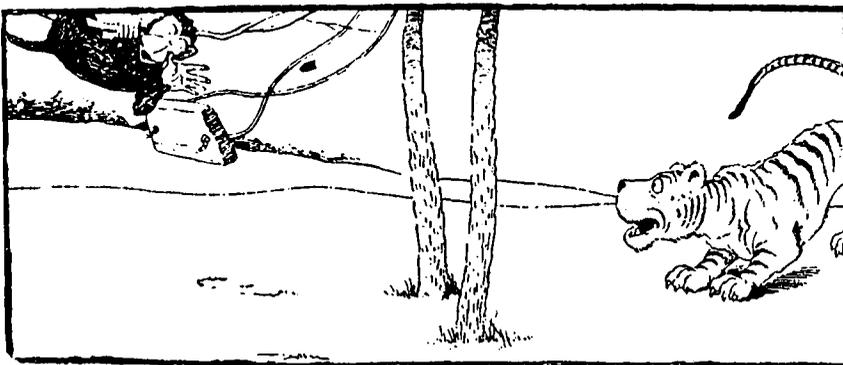
III

Le client.—Qu'est-ce que vous faites là ?
Le garçon.—Je fais brûler du sucre pour que monsieur puisse manger son poisson sans être incommodé.

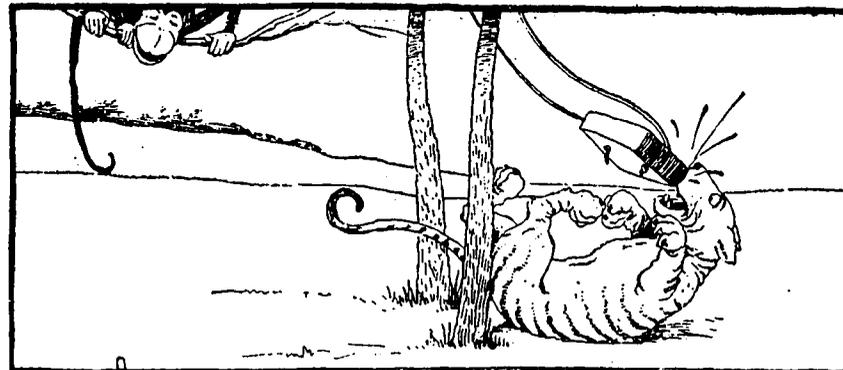
FAIRE FLÈCHE DE TOUT BOIS



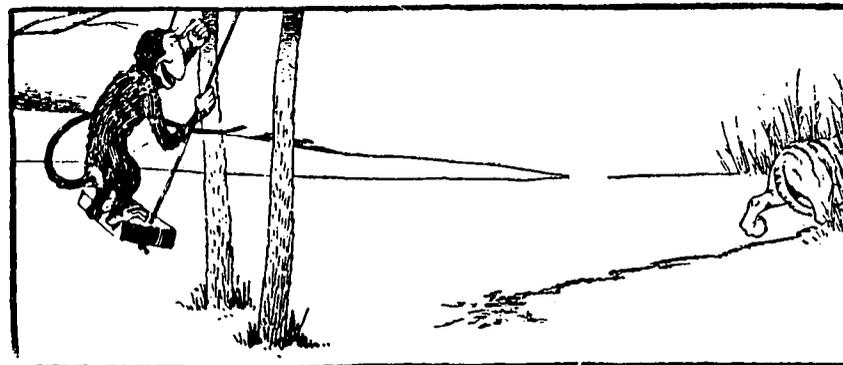
I



II



III



IV

LES LETTRÉS EN CHINE

(ÉCRIT PAR UN CHINOIS.)

On distingue en Chine quatre classes ou catégories de citoyens, selon les mérites et les honneurs que la coutume et les lois du pays accordent à chacune d'elles. Ces classes sont formées par les lettrés, les agriculteurs, les manufacturiers et les commerçants. Tel est l'ordre de la hiérarchie sociale en Chine.

Les lettrés occupent le premier rang, comme représentant la classe qui pense ; les agriculteurs ont la seconde place, comme représentant la classe qui nourrit ; les manufacturiers jouissent aussi d'une grande considération en rapport avec leur industrie ; mais la classe des commerçants est la dernière.

A vrai dire, les deux classes estimées et honorées sont les deux premières ; elles constituent l'aristocratie de l'esprit et du travail . . .

Tous les individus appartenant à ces quatre classes sont admis à prendre part aux concours publics qui décernent les grades.

Ce droit est en lui-même plus précieux que tous ceux qui sont inscrits dans le code célèbre, emphatiquement nommé les Immortels Principes, ou les Droits de l'homme.

Il n'existe nulle part dans le monde un principe plus démocratique ; et je m'étonne qu'on n'ait pas songé à l'adopter dans les contrées occidentales,

où les Immortels Principes n'ont pas encore assuré le meilleur des gouvernements et l'état social le moins imparfait.

Les grades qui s'appellent, en Chine comme dans d'autres pays de l'Occident, le baccalauréat, la licence et le doctorat, ne sont pas de simples diplômes témoignant de l'étendue relative des connaissances dans les lettres et les sciences. Ils ont un tout autre caractère en ce sens qu'ils confèrent des titres auxquels sont attachés des droits et des privilèges. La chanson de Lindor ne serait pas comprise en Chine, et les vœux d'un " simple bachelier " ne seraient pas aussi modestes.

Je me demande encore, après dix années de séjour, après des études nombreuses, quel peut-être dans les institutions du monde occidental le principe vraiment digne d'être appelé démocratique ou libéral. Je n'en vois aucun, et personne ne m'en a montré un qui le fût aussi excellemment que le droit d'admission de tous les citoyens aux concours conférant les grades. On m'a bien parlé du suffrage universel ; mais c'est une rose des vents : c'est un principe sans principes ; et c'est se faire une singulière opinion de l'opinion publique que de s'imaginer qu'elle pourra se manifester, par décret, à une époque précise, tel jour à telle heure. Chose curieuse : on ne pourrait pas proposer l'élection des académiciens par le suffrage universel sans se rendre ridicule ; et on admet que ce soit le même suffrage qui choisisse les législateurs ! Je crois que ceux-ci sont plus difficiles à discerner que ceux-là ; que faut-il conclure ?

Où est la récompense accordée au travail opiniâtre éclairé par une noble intelligence ? si vous êtes pauvre, n'ayant pour toute richesse qu'un nom honorable et l'ambition de le bien porter, pourrez-vous, par l'étude seule et par ses succès, vous assurer un rang dans les fonctions de l'État.

Pourrez-vous vous élever par le seul crédit de votre science ? Pourrez-vous lui demander de conquérir pour vous un droit ? Pourrez-vous obtenir par elle seule les honneurs et la puissance ? En Chine, oui ; en Europe, non.

Ce n'est donc pas en vain que je prétends que nos coutumes sont plus libérales, plus justes, et plus salutaires ; car les plus instruits sont les plus sages et ce sont les ambitieux qui tourmentent la paix publique. Exigez, pour remplir les fonctions élevées de l'État, le renom du mérite le plus élevé, comme on exige pour les fonctions militaires la bravoure éprouvée, le culte de l'honneur et la science des combats, et vous supprimez les guerres intestines que livrent aux portes des ministères les intrigues et les passe-droits. C'est là le secret de la stabilité de notre empire, il suffirait d'en adopter le système pour changer, — bien des changements ; mais le jour où l'Europe cessera d'aimer ce qui change, elle sera parfaite, — et nous n'aurons plus rien à lui envier.

La Chine n'a pas d'enseignement officiel.

Notre gouvernement entend mieux la liberté que certains États de l'Occident où l'on impose l'obligation de l'instruction sans lui donner de but précis. Le gouvernement n'a de contrôle que sur les concours. Les candidats ne sont soumis qu'à une seule loi, la plus tyrannique de toutes, celle de savoir.

Il faut encore remarquer que nos grades ne signifient pas seulement un mérite acquis, mais la supériorité du mérite. Les grades sont, en effet, obtenus au concours : car c'est la seule manière de donner du crédit à un grade.

Il n'y a pas de meilleure preuve à indiquer que ce qui se passe à propos des nominations dans les armées européennes, par le système des écoles spéciales où l'on ne peut entrer qu'à la suite d'un concours. Ces écoles deviennent alors de véritables institutions où se forme un esprit de corps, exclusif, fier de ses privilèges, et se constituant en une sorte d'aristocratie dont l'influence est très élevée. J'admire l'École polytechnique et ses règlements. Ne voyez-vous pas quel prestige elle conserve malgré les diverses révolutions qui ont détruit tant d'excellentes choses ? C'est que le grade impose et s'impose.

Supposez que le grade d'avocat soit soumis au concours ; qu'on en fixe chaque année le nombre : quels ne seraient pas les bienfaits qu'apporterait une telle réforme ! Le droit de plaider deviendrait un honneur et l'esprit de corps auquel prétendent les avocats acquerrait une véritable dignité ; mais c'est un caprice de mon imagination, et ne serait-ce que pour confirmer la vérité d'un principe évangélique ; il faut laisser aux derniers le privilège de pouvoir devenir quelquefois les premiers ; c'est en ceci que réside l'esprit démocratique.

Les études se font dans la famille. Les familles aisées ont des précepteurs ; mais dans chaque village de la Chine les parents les moins fortunés peuvent envoyer leurs enfants dans les écoles, et il y a des écoles de jour et de nuit. Les enfants qui les fréquentent sont si nombreux que le prix de l'admission est très minime.

L'ordre de nos concours aura peut-être quelque intérêt pour mes lecteurs européens, quoique ce soient des détails connus des voyageurs qui ont écrit sur la Chine. Je n'ai pas la prétention de faire découvrir un nouveau monde, mais d'attirer l'attention sur certaines institutions qui ne sont pas complètement barbares, et pour lesquelles on peut professer un sentiment qui dépasse les limites de la pitié. J'aide mon semblable à voir par mes yeux ; c'est toute mon ambition.

Lorsque les candidats se jugent suffisamment prêts pour subir le premier examen, ils vont se faire inscrire à la sous-préfecture où a lieu cet examen. Il compte six épreuves.

Le candidat élu à la suite de la dernière épreuve est désigné comme apte à subir les examens qui ont lieu devant le préfet au chef-lieu de la province. Cet examen comporte également un certain nombre d'épreuves et si toutes ont été victorieuses, le candidat élu se présente devant l'examineur impérial délégué spécialement dans chaque province.

Ce n'est qu'après avoir été admis par cet examinateur que le candidat reçoit le grade de bachelier.

Chaque épreuve dure une journée entière, et il en faut subir quinze environ pour satisfaire aux conditions du programme. Toutes ces épreuves sont écrites, et les candidats sont enfermés dans de petites cellules, sans le secours d'aucun livre, n'ayant avec eux que leur pinceau, l'encre et le papier. Ils doivent faire leurs compositions sur des sujets de littérature et de poésie, d'histoire et de philosophie. Ces examens ont lieu tous les ans au chef-lieu de la préfecture.

Les examens du second degré, conférant la licence, ont lieu tous les trois ans. Ils se passent à la capitale de la province et se composent de trois examens, durant chacun trois jours et fournissant une durée totale de douze jours. Les candidats sont généralement très nombreux, quelquefois plus de dix mille... pour deux cents élus!

Les examens du troisième degré conférant le doctorat ont lieu à Pékin dans le même ordre que les examens du second degré. Les élus de ce dernier concours subissent encore un dernier examen en présence de l'empereur et sont classés par ordre de mérite en quatre catégories: la première ne compte que quatre membres; ils sont reçus immédiatement académiciens. La seconde catégorie comprend les candidats académiciens qui devront de nouveau concourir pour entrer à l'Académie. La troisième catégorie nomme les attachés aux ministères, et la quatrième les sous-préfets ou ayant rang de sous-préfet.

Le nombre des docteurs admis à chaque session varie entre deux et trois cents.

Les académiciens deviennent les membres du collège impérial des Han-lin et forment le corps le plus élevé dans lequel on choisit ordinairement les ministres de l'empereur.

Je n'ai pas besoin de dire d'après cette énumération que la vie d'un lettré se passe en examens.

La hiérarchie chinoise n'est pas fondée sur l'ancienneté, mais sur le mérite. Le grade fixe la position; et plus la position s'élève, plus il faut de mérite pour en être le titulaire. On n'aurait pas l'idée, chez nous, de se moquer d'un chef de bureau, par cette simple raison qu'un chef de bureau est nécessairement plus capable qu'un sous-chef. La hiérarchie par l'ancienneté est une erreur. Ce n'est pas le crâne dénudé qui fait le mérite, et les jeunes attachés aux ministères n'ont suffisamment édifié sur les défaillances de l'ancienneté pour me faire d'autant mieux apprécier la sagacité de nos gouvernants d'en avoir supprimé la cause.

Rien ne peut faire une idée des démonstrations de joie qui accueillent la nouvelle d'un succès remporté dans les examens.

Les cérémonies qui se font dans la famille sont aussi pompeuses que celles du mariage. Les parents se réunissent d'abord au temple des ancêtres pour leur faire l'offrande de l'honneur qu'ils ont reçu; puis des festins magnifiques sont donnés à tous les membres de la famille et à tous les amis. Pendant plusieurs jours on se livre à toutes les manifestations de la joie la plus vive. L'élu est porté comme en triomphe. Lorsqu'il va annoncer la nouvelle de son succès à ses connaissances et aux membres

PENDANT L'EXPOSITION UNIVERSELLE



Le garçon.—Monsieur, nous n'avons plus d'entrecôte bordelaise.
Le canaque.—Oh, ça fait rien, li donner un gigot de parisienne ou un bifteck d'anglais.

de sa famille, un orchestre de musiciens l'accompagne, ses amis se tiennent autour de lui portant des bannières de soie rouge et lui font cortège. Il est acclamé par la population comme un roi qui aurait remporté une grande victoire. Sur les murailles de sa demeure sont affichées des lettres portant à la connaissance de tous le succès qu'il a remporté. Ces mêmes lettres sont envoyées dans toutes les familles avec lesquelles l'élu entretient des relations. Naturellement, l'éclat de ces fêtes et de ces honneurs n'est pas fait pour ralentir l'ambition des candidats. Toutes ces solennités attisent l'émulation et excitent ceux qui ont conquis les palmes du premier degré à prétendre à celles du second. Les fêtes relatives au succès du doctorat prennent les proportions d'une fête publique à laquelle se joignent tous les habitants de la ville où est né le lettré.

Outre les examens que j'ai mentionnés, il en existe encore d'autres qui succèdent au premier degré et qui donnent droit pour les élus à une pension alimentaire ou à un titre. Les lettrés pourvus de ce titre peuvent concourir pour les emplois dépendant de la magistrature dont les membres ne sont pas les élus directs des examens.

Si l'on ajoute enfin à tous ces honneurs, suffisants déjà par eux-mêmes pour enflammer l'ambition la plus lente, la pensée profondément chère au cœur des Chinois que ces honneurs rejouissent sur la famille, qu'ils sont agréables aux ancêtres, et que les parents directs, le père et la mère, recevront le même rang et la même considération, on sentira quelle force peut avoir sur nos mœurs l'institution des concours.

Il pourrait arriver, comme cela se voit ailleurs, que le fils parvenu méprisât ses parents restés dans l'humble position où il est né lui-même. Mais nos lois ont été prudentes et ce scandale n'attriste pas nos pensées. Le père et la mère s'élèvent en même temps que leur fils, ils reçoivent l'honneur et le rang de son grade, et il n'y a que des heureux dans la famille le jour d'un triomphe aux examens. Ah! nos ancêtres connaissaient bien le cœur humain et leurs institutions sont vraiment sages! Elles méritent l'admiration et la reconnaissance de tous les amis de l'humanité. Plus j'apprendrai la civilisation moderne, plus ma passion pour nos vieilles institutions augmentera: car elles seules réalisent ce qu'elles promettent: la paix et l'égalité.

TEHENG-KI TONG.

AMBIGUITÉ



Le visiteur.—Il y a un bien beau cochon à vendre ici. Puis-je le voir?
L'enfant (à pleine tête).—P'pa, y a quelqu'un qui veut vous voir!

DIALOGUE ADMINISTRATIF

L'employé.—Monsieur, je viens vous demander la place de sous-chef qui est vacante. Je crois l'avoir méritée, car depuis longtemps je fais presque tout l'ouvrage du bureau.

Le chef.—C'est vrai, monsieur, et je vous en félicite. Mais si je vous nommais sous-chef, qui donc ferait le travail? Vous voyez donc bien qu'il vaut mieux que je choisisse un employé qui n'est pas utile à son bureau.

SELON LES SEXES

Quand, dans un dîner, une dame casse un verre, on dit tout haut:

— Ça porte bonheur!

Et si c'est un homme, auquel cet accident arrive, on murmure tout bas:

— Quel imbécile!

Ceci pour les personnes qui prétendent que la galanterie française est morte.

PAUVRE, MAIS...

Un bohème apporte à un directeur de journal un article vide de toute idée, mais, par exemple, admirablement calligraphié.

— Qu'en pensez-vous? ose-t-il demander humblement, les yeux baissés sur son chapeau qu'il tourne entre ses doigts.

— P'uh! répond le directeur, c'est pauvre... mais au net!

POUR LES MONTRÉALAIS

Nos lecteurs et lectrices de Montréal prendront un intérêt tout particulier à la solution de la casse-tête offert cette semaine.

POUDRE PARISIENNE POUR LES PIEDS

(En vente dans toutes les Pharmacies et les magasins de Chaussures ou par la maille sur réception 25c)

GUÉRIT les PIEDS BRULANTS, TENDRES, DÉMANGEANTS, AMPHOLÉS, CREVASSÉS, ENFLÉS, etc.
Agents: ROWELL & BURY, 85 St-Jacques, Montréal.



UNE RENCONTRE INATTENDUE

DRAME SANS PAROLES



I

COURRIER FEMININ

J'extrais ce qui suit d'une série d'articles d'une femme de grand jugement sur les préoccupations des jeunes filles en face du mariage :

Ce souci, que manifestent les jeunes filles sur le choix d'un époux, me paraît être un heureux présage de félicité ; je ne trouve pas chez mes correspondantes ce désir de se marier, *pour être mariée*, cette préoccupation mesquine de trouver un mari avant vingt-cinq ans, et de s'établir de gré ou de force, pour le seul but de faire comme les autres.

Je les en loue fort ; et puisqu'elles sont si avides de bons conseils, je ne me refuse pas à leur en prodiguer.

Voici leur inquiétude dominante : comment choisir le compagnon de notre vie ? A quels signes distincts reconnaitrons-nous celui qui nous convient ? Quelles qualités rechercher avant tout ? Sur quel défaut peut-on passer sans imprudence ?

Dans un choix aussi grave et dont les conséquences s'étendent sur une vie entière, il faut agir avec une sagesse spéciale, et se laisser dominer par des principes inflexibles.

Avant toutes choses il faut rechercher dans votre futur époux un niveau moral équivalent au vôtre ; il y a tant de gens qui se disent *honnête homme* et qui acceptent des compromis, s'enrichissent dans des affaires ténébreuses et vivent d'expédients. Pour une âme droite, ce sont-là des actes mauvais, des sentiments vils qui détruiraient en elle l'estime et l'amour.

Sur ce point-là, il faut être inflexible.

Cette communauté de vues morales ne vous assurera peut-être pas le bonheur dans toute sa douce plénitude, mais il vous évitera les désespoirs affolants, les cataclysmes de l'âme, qui font sombrer les volontés les plus vigoureuses.

Vous êtes assurée de penser, de juger comme votre mari, pour les situations graves, les cas difficiles, et jamais vous ne serez exposée à le voir vous apparaître un jour comme un monstre moral, dépourvu de l'honnêteté foncière et indispensable.

Ce point acquis, il en est d'autres à considérer.

Le développement intellectuel de votre mari doit être l'équivalent du vôtre, ou même il doit être plus considérable ; il vaut mieux qu'ils vous inspire un respect admiratif qu'une condescendance bienveillante.

Cependant il ne faudrait pas que ces tendances intellectuelles des jeunes filles de notre temps les emportent au delà du nécessaire ; trop d'entre elles ne dirigent leurs rêves que vers l'être instruit, posé, parlant bien, écrivant avec esprit. Que de déceptions cruelles elles se réservent, ces pauvres inexpérimentées ! Qu'elles sachent donc que l'avocat le plus habile, le professeur le plus éminent sont ceux-là mêmes qui estiment que le repos en famille doit, pour être complet, abdiquer toute préoccupation intellectuelle.

Ces convenances étant observées, il faut songer à la communauté d'éducation ; dans l'intimité, l'homme le mieux élevé perd beaucoup de son vernis : que sera ce de l'autre ? Il faut éviter ces mille causes de froissements perpétuels et de petites blessures.

Enfin, il faut chercher à réunir des conditions de bien-être matériel suffisant, pour que les *misères du pot au feu* n'obscurcissent pas les belles flammes de l'amour.

Est-ce tout ? Pas encore.

Il faut, et j'insiste sur cette considération, trop négligée à mon avis, il faut que les caractères se conviennent parfaitement, se comprennent, se tassent, pour ainsi dire, l'un dans l'autre, au lieu de se heurter.

Je ne saurais assez vous dire combien ce point est essentiel ; j'ai vu de tristes exemples de ce désaccord des caractères : là où l'harmonie du développement intellectuel et moral était réalisée, là où il y avait similitude d'éducation, ces caractères se heurtaient à chaque minute ; et les malentendus accumulés faisaient à la longue deux misérables victimes de ces deux êtres qui possédaient tous les éléments de bonheur.

Il y a des caractères enjoués, *en Pair*, qui ont des impressions vives et passagères, qui disent au hasard des paroles méchantes sans méchanceté ; d'autres sont graves, prudents, sensibles et mélancoliques ; d'autres logiques sans grande sensibilité, etc.

Je ne dis pas que ces caractères différents ne peuvent s'accorder, mais je soutiens qu'il faut à l'avance en faire l'essai, et qu'il ne faut pas se lier avant d'avoir reconnu cette *compatibilité de caractères*, faite de riens insignifiants, mais dont la totalité constitue un élément essentiel du bonheur conjugal.

TROP D'UNE BONNE CHOSE

Le rideau vient de baisser et de sa voix la plus câline :

Monsieur.—Je crois que cela ne me fera pas mal d'aller me dégourdir les jambes dans le vestibule du théâtre.

Madame.—Tu y es déjà allé deux fois dans le même but, et la deuxième fois, j'ai remarqué que tes jambes étaient plus faibles qu'à notre arrivée au théâtre. Je crois que c'est un régime qui t'est contraire.

AU CONTRAIRE

Le juge.—Enfin, vous avez vu le coupable ? Il avait bien une tête d'assassin ?

Le témoin.—Non, au contraire, une tête de juge ; tout à fait la vôtre, sauf votre respect.

UNE PORTE DE SORTIE

Elle.—Vois-tu, Arthur, ce chapeau me rajeunirait de dix ans.

Lui.—Alors tu ne l'achèteras pas. J'aurais l'air trop vieux à côté de toi.

UNE EXPLICATION

Buff.—Comprends-tu pourquoi cette femme insistait pour que la cérémonie de mariage se fasse en ballon ?

Toff.—C'est sans doute parce qu'elle était convaincue que pas un homme sur la terre n'était digne d'elle.

CE QUI L'A CHANGÉ

L'artiste.—Comme cela, M. Gatien, vous n'aimez pas le grand opéra ?

M. Gatien.—Je l'aimais beaucoup autrefois, mais la dernière troupe qui en a donné ici ayant fait banqueroute, j'ai pensé qu'une chose qui ne paye pas ne doit pas avoir une grande valeur.

MOTS D'ESPRIT

Ménage de braves cœurs.

Madame.—Tu devrais aller voir ton ami Duplantin. On le dit plus malade.

Monsieur.—Ah ! ma foi, non.

Madame.—Ça promènerait le chien.

Monsieur.—Tiens ! C'est une idée.

UN BON ÉLÈVE

L'institutrice.—Je vous ai conseillé, mes enfants, de prendre pour

principe de rendre une personne heureuse par semaine. Toto, as-tu suivi mon conseil ?

Toto.—Oui, madame. Hier j'ai été chez grand-mère et elle a été bien contente de mon appétit.

CE BON SIMONSON

Isaac.—Cohenstein n'est pas un égoïste comme tant de gens de ma connaissance.

Abraham.—Je ne l'ai jamais beaucoup observé, mais il me paraît comme les autres.

Isaac.—Tu as tort de penser cela. L'autre jour, il a pris autant d'intérêt à l'incendie du magasin de Simonson que si c'était été le sien.

GRAND CONCOURS

La recherche du casse-tête de cette semaine est en quelque sorte le concours de la saison, que tous se mettent à l'œuvre.



II



III

BULLETIN DES MEILLEURS REMÈDES DE FAMILLES

De l'Univers. — Reconnus infaillibles et proclamés de véritables spécifiques par tous les médecins du monde. Aucun charlatan ou prétendu médecin de tribu sauvage n'est associé à ces remèdes. Leur efficacité seule fait leur popularité. Des millions en ont fait usage et le même nombre de guérisons a été obtenu.

POUR TOUX ET RHUMES

Le Menthol Cough Syrup, dans tous les cas de Toux, Rhumes, Enrouement, la Grippe, Asthme, Bronchite, la Coqueluche, il est infaillible et recommandé par plus de médecins que tous les autres remèdes du monde ensemble. En vente partout. Prix, 50 doses, 25c. la bouteille, 3 onces. Voyez que le nom de Roy & Boire Drug Co. soit sur chaque bouteille.

CONTRE LA DYSPEPSIE

L'Elixir Digestif de Brault. La plus grande découverte en médecine du siècle contre la Dyspepsie. L'Europe, l'Asie et l'Amérique, tous ont proclamé ce remède infaillible, et lui ont accordé diplôme et médaille d'or comme premier prix, à Londres, Angleterre, 1886; Bruxelles, Belgique, 8 mai 1895; Jérusalem, Palestine, 1895; Caïre, Egypte, 1896. L'Elixir Digestif de Brault est en vente partout, \$1 la bouteille ou 6 bouteilles pour \$5 00. Directions sur chaque bouteille.

POUR LES FEMMES PALES

Les Pilules Fortifiantes, de Roy & Boire Drug Co. Ces pilules sont d'une très grande valeur pour tous également. L'homme, la femme et l'enfant. Elles renforcent en purifiant le sang, elles rendront l'homme faible fort; à la femme pâle, ses couleurs; à l'enfant en langueur, la vigueur. En vente partout. Prix, 25c. la boîte, 50 pilules.

LA CONSOMPTION

Menthol Lung Regulator. Il arrête les Transpirations de Nuit, Crachements de Sang, une guérison certaine pour la Consommation, l'Asthme, la Bronchite, la Pleurésie et les maladies de Poumons et de Gorge. Prix, \$1 la bouteille.

DOULEURS DE REINS ET D'ESTOMAC

L'Empâtre du Dr Pico. Préparé seulement pour les maladies des femmes. Peut être employées avec n'importe quel remède dans les cas de faiblesse, douleurs de reins, du dos, de l'abdomen, points de côté, beau mal. Prix, 25c.

MAUX DE TÊTE

Les Pilules O. T. O. Headache Pills. Elles sont infaillibles pour toutes les formes de maux de tête et migraine. Vendues partout, 25c. la boîte.

Ces remèdes sont préparés seulement par Roy & Boire Drug Co., et sont en vente dans tout l'univers. Si vous ne pouvez pas vous les procurer, envoyez le prix de celui que vous voulez avoir et il vous sera expédié franc de port par la

Manchester, N.H. ROY & BOIRE DRUG CO., Montreal, P.Q.

Assurez-vous que le nom de Roy & Boire Drug Co. est sur chaque Remède.

Dépôt Général pour la Puissance: **JOSEPH CONTANT, Pharmacien de Gros, Montréal, P. Q.**

AGRÉABLE PERSPECTIVE

Une jeune fille se promène à l'Exposition avec son fiancé, jeune caporal qui n'a plus que trois mois à faire pour avoir terminé son service militaire.

—Vois-tu Eugène, dit-elle, ce sera tout de même bien que tu aies fait ton service militaire, parce qu'au moins quand nous allons être mariés, tu seras déjà habitué à l'obéissance passive!...

* *

L'amour entre gens de lettres est toujours accompagné d'une légère odeur d'encre d'imprimerie.

DEBARRASSEZ VOS LITS DES PUNAISES,

En employant le

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera rompu. 25c. En vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bligny

LE RHUMATISME

La Rhumatine lectrique de Rho. — Ce grand remède français est sans contredit le meilleur découvert jusqu'à aujourd'hui contre les rhumatismes. C'est un remède sûr et infaillible contre cette triste maladie considérée jusqu'ici comme incurable. Une seule application fait disparaître comme par enchantement, les Maux de Tête nerveux, le Mal de Gorge, le Torticolis, les Entorses, les Foulures, l'Engorgement. En vente partout. Prix, \$1 et 50c. la bouteille.

LE PLUS PUISSANT TONIQUE

Huile de Foie de Morue Composée de Boire. Très agréable au goût. Elle contient un quart de son volume d'huile de foie de morue, la partie huileuse et grasseuse étant complètement éliminée. Les propriétés sont extraites de l'huile quand elle est encore dans les foies frais de morue, et combinées avec les meilleurs vins, extraits de prunes vierges, extraits d'orge et les sirops hypophosphites, composés de manganèse, de chaux, de fer, de soda quinine et de strychnine. Cette préparation est prescrite et recommandée par des milliers de médecins. Le véritable tonique et le plus puissant. En vente partout, \$1 la bouteille.

CONSTIPATION, MALAISE GENERAL

Les Dragées Purgatives, de Roy & Boire Drug Co. Pour maladies du Foie, Rognon et Constipation. Elles sont très petites et faciles à prendre. Purement végétales, elles agissent sur le foie et les intestins, naturellement, sans douleur. Prix, 25c. la boîte.

INDISPENSABLE AUX ENFANTS

Le Régulateur des Enfants, Sirop Calmant Menthol. Ce sirop peut être administré aux enfants, dans les maladies telles que manque de sommeil, vents, coliques, diarrhée, dysenterie, dentition difficile, toux et rhumes, car il est préparé avec des substances médicamenteuses propres et recommandables au traitement de ces maladies. Recommandé par les médecins. En vente partout, 25c. la bouteille. Donnez-le aux enfants qui pleurent.

ARGUMENT SANS RÉPLIQUE

Deux dames sont en grande discussion au sujet de l'âge qu'elles ont: chacune veut être la plus jeune. — "Vous êtes vraiment étonnante, s'écrie l'une des deux, de venir parler de votre âge, vous qui n'avez même pas connu votre mère!"

— C'est la vérité, répond l'autre avec calme, je n'ai jamais connu ma mère, et je retire tout ce que j'ai dit; car qui sait si ce n'est peut-être pas vous qui êtes ma mère!

* *

Un point de statistique à méditer: plus un département est riche et fertile, plus le chiffre des divorces est élevé.

UNE SIMPLE DOSE

Une dose de *Bonne Rhumal* calme les accès de toux comme par enchantement. 94

Les noirs du Congo brûlent chaque année les herbes sèches qui, à la suite des fortes pluies, poussent sur leurs montagnes. Un savant allemand a établi que ces herbes contenant naturellement une certaine quantité de charbon, les Congolais, grâce à cet usage, se trouvent être les plus grands consommateurs de charbon qui existent. Ils arrivent ainsi à en brûler par an un million de tonnes de plus que les Anglais n'en produisent. "Si bien, dit un voyageur, que les économistes ayant établi en principe que c'est à sa civilisation qu'on doit mesurer la civilisation d'un peuple, il faut admettre que les Congolais sont bien plus civilisés que les Anglais."

* *

La myopie est le plus ordinaire attribut de l'esprit de parti.

Jeunes Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'elles-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer le frais de poste.

Epcuses

The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr connu. Six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, six guériront. Pamphlets gratis à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

PAR-DESSUS LE MARCHÉ

L'Ombre de Nicot réclame en l'honneur de son produit: "Du haschich on fait grand bruit, "contre l'opium on déclame,

"et moi, dit-il, je proclame "que le tabac, introduit "jusqu'à un plus humble réduit, "des peuples émusse l'âme.

"Loin d'écarter le poison, "l'État le vend à foison; "nous aurons, on peut le croire,

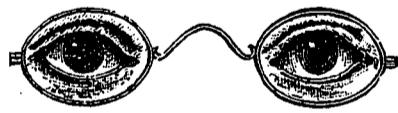
"à la prochaine saison, "le tabac obligatoire".
Nicot, vous avez raison.

X. GAULTIER DE CLAUDRY.

ANALOGIE



— Madame peut venir voir la dindon que je viens d'acheter, elle est grasso et potelée, comme, comme... je n'oserais pas dire comme Madame, car ce serait irrespectueux, mais presque autant.



Institut d'Optique

... AMERICAIN ...

1856 Rue Sainte-Catherine, Montreal

(Coin rue Cadieux, 2e Porte à l'est.)

Seule maison à Montréal dans la FABRICATION de VERRES "Cristal de Roches, Diamants combinés", et de toutes couleurs, pour Lunettes et Lognons, etc., taillés et ajustés à ordre et sur commande exclusivement, selon la FORCE de la VUE, guérissant les maladies d'Yeux, les inflammations de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NEIGES OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour bien VOIR de LOIN comme de PRÈS. 27 AVIS.—Tous nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques, etc., sont importés des plus célèbres manufactures des États-Unis et d'Europe, et confectionnés à l'Institut par nos OPTICIENS SPECIALISTES pour la GUERISON D'YEUX.

Consultations et Examen de la Vue GRATIS.

Ouvert de 8 heures a. m. à 8 heures p. m. Le dimanche de 1 h 30 p. m. à 4 heures p. m.



2 dames recevront dans les salons privés les malades.

Toutes PRESCRIPTIONS d'OPTICULISTES seront SOIGNEUSEMENT remplies.

NOTICE. — Nous sollicitons les CAS difficiles, désespérés et déjà abandonnés des Médecins de venir nous voir et d'essayer nos CÉLÈBRES VERRES d'Optiques, etc.

EN GARDE. — Si vous tenez à vos yeux, n'achetez jamais vos Lunettes ou Lognons des Podlars, car les hôpitaux sont remplis de leurs victimes.

Vieux Chapeaux de Paille remis a neuf pour 10 cents

Le "Maypole Polish" rend les vieux chapeaux de paille aussi bons que neufs et pour un rien—10 cts. C'est un moyen facile, rapide, certain d'éviter la dépense d'achat d'un nouveau Chapeau de paille!

Un enfant peut l'employer

—aucune habileté requise pour l'appliquer. C'est une matière sèche qui polit. Dépenserez-vous 10 c pour un nouveau chapeau de paille? En vente partout.

"MAYPOLE POLISH" pour Chapeau de Paille.

—C'est dans leur intérêt, dites-vous, que vous voudriez renverser les ministres?

—Certes, pour les sauver des gastralgies, dyspepsies etc., que leur vaudront ces continuels banquets officiels.

**

En dépit du temps et de l'espace, c'est l'idée qui groupe les hommes ou qui les divise.

SANS CONCURRENCE

Depuis la découverte du Baume Rhumal on n'a rien trouvé qui pût l'égaliser contre la toux, le rhume, la grippe. 96

Hamacs

10 p. c. de Réduction d'ici à la fin du mois, quoiqu'ils fussent avant les meilleurs marchés de la ville.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

N'avez-vous jamais la vicillesse de votre intelligence, ne dites à personne l'âge de vos pensées.

PROPOS DE BAL.

La comtesse.—Ah ça, M. Boireau, je voudrais bien savoir pourquoi en me regardant vous fermez toujours un oeil.

Boireau.—Mais, chère comtesse, si je les fermais tous les deux, comment, ferais-je alors pour vous admirer.

**

ÉVOLUTION

—Oh! regarde donc, papa, la pauvre bête... Qu'est-ce que c'est?

—Ça, mon ami, c'est un mulet ce matin — ce soir ce sera du saucisson — du lion!

Cook's Cotton Root Compound
Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.
Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.
B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

En boulangeant

Le Soda donne souvent du trouble, quelque fois il est plus fort, d'autres fois trop faible. Le Soda

Dwight's Cow Brand

est d'une force invariable et toujours pur. On peut s'y fier sous tous les rapports. C'est vrai qu'il coûte plus cher, à la livre, que le soda commun, mais aussi il est meilleur.

Écrivez pour notre livre de recettes, nous l'enverrons gratuitement.



JOHN DWIGHT & CIE
34 Rue Yonge, TORONTO

IRONIE



—Dis donc, mon homme, qu'est-ce que c'est qu'une automobile?
—C'est une voiture qui marche toute seule.

"Intercolonial Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

Le médecin soigne les nourrissons en traitant les nourrices; pour élever les fils, formons les mères.

GRATIS Complément de liste en la suite. Écrivez-moi à la fois, je vous enverrai 2 dollars, sous de véritable photographie de la Sainte-Trinité, le plus grand souverain qui ait été le Premier Ministre du Canada, Laurier. Écrivez-moi, et j'enverrai aussi un livre de bon ton par la poste. Adresse: M. J. Langard, 137 rue St-Jacques, Montréal. **ART SUPPLY CO. LTD.** 137 St-Jacques, Ont.

COMPENSATION
Ma femme absente, encore! Je suis [hors de moi-même].
Que faire en ma fureur? Ma belle [mère est là].
Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut gâcher ce que l'on a.

Ce n'est pas la fête qu'il faut se casser pour avancer dans la carrière.

VIN ST MICHEL
Tonique Parfait, Stimulant Energique, Reconstituant Nutritif, Apéritif Exquis.

VIN ST MICHEL
GUÉRIT INFAILLIBLEMENT
FAIBLESSE, ANÉMIE, PÂLEUR, ROSÉE, DYSPEPSIE, INSOMNIE, VERTIGES, NÉVROSE, MIGRAINE, MAUX DE TÊTE.

CAMERA GRATIS Complète avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2 1/2 pouces et 1/4 en 15 secondes et peut être utilisée comme un appareil photographique ordinaire. En plus, un paquet de "Triox" (c'est-à-dire un imprimé, un plateau de développement, un paquet de "developper", un paquet de "fixer", un paquet de papier argenté, un paquet de papier rubis). Vous pouvez la garder à l'abri de la lumière en la gardant dans un sac en tissu. Écrivez-moi, et j'enverrai aussi un livre de bon ton par la poste. Adresse: M. J. Langard, 137 rue St-Jacques, Montréal. **ART SUPPLY CO. LTD.** 137 St-Jacques, Ont.

MODES PARISIENNES



COSTUME EN LAINAGE GRIS.—Jupe plato devant, plissée à partir des côtés, retenu au tablier par des barrettes de velours noir. Corsage plissé avec deux revers coupés en rond, lisérés de soie, ouvert par un plastron en soie rayé de velours noir. Col drapé. Ceinture ronde fermée par une boucle. Manche ouvertes sur le dessus, garnies de velours noir.

Une Gifle Prescrite

Si le procès de M. Villeronde n'est pas venu plus tôt, ce n'est pas la faute de la justice, et il ne peut s'en prendre qu'à lui-même.

M. Villeronde a essayé deux revers : un revers de fortune, qui l'a fait partir pour l'Amérique et un revers de main qui l'a fait revenir à Paris pour obtenir satisfaction de cet outrage. De retour du Nouveau Monde avec un joli sac, son premier soin, en arrivant, a été de porter plainte contre M. Louesloup, l'auteur de la voie de fait commise.

Voici donc plaignant et prévenu devant la police correctionnelle. Louesloup affirme qu'il n'a aucun souvenir de la gifle dont réparation est demandée...

VILLERONDE.—C'est facile à dire parce qu'il y a huit ans de cela, mais moi...

M. LE PRÉSIDENT.—Je vous arrête tout de suite : le fait est prescrit.

VILLERONDE.—Monsieur, pour moi, il est aussi frais que si c'était hier ; quand j'y pense, je me sens encore sur la figure la marque des cinq doigts et le pouce de M. Louesloup.

LOUESLOUP.—Comment, cinq doigts et le pouce ? Ça ferait six alors, et le tribunal peut voir... (*Il montre ses mains.*)

VILLERONDE.—Un doigt de plus ou de moins ne change rien à la chose.

LOUESLOUP.—Non, mais ça changerait quelque chose à ma main.

VILLERONDE.—Je demande réparation d'honneur au moyen de 100 francs, et du plus de prison que le tribunal me fera l'amitié de vous accorder.

M. LE PRÉSIDENT.—Je vous répète qu'il y a prescription.

VILLERONDE.—Alors, comme ça, j'en suis pour ma gifle ?

M. LE PRÉSIDENT.—Il fallait porter plainte dans le délai voulu.

VILLERONDE.—Monsieur le président, c'est ce que j'avais fait tout de suite ; pendant ce temps-là il m'est arrivé des malheurs avec un filou qui m'a ratissé complètement, et j'ai couru après lui en Amérique.

Le tribunal renvoie Louesloup des fins de la plainte.

VILLERONDE.—Alors, j'en suis pour ma gifle.

LOUESLOUP.—Mais puisque je ne m'en souviens plus, c'est comme si vous ne l'aviez pas reçue.

M. LE PRÉSIDENT.—Retirez-vous.

VILLERONDE (*à Louesloup, en s'en allant*).—Alors l'honneur est donc satisfait.

LOUESLOUP.—Complètement.

VILLERONDE.—Si c'est comme ça...

Les deux adversaires partent en causant amicalement.

JULES MOINAUX.

CONTRASTE

L'actrice.—Je quitterai cette chambre si les souris continuent d'y venir.

La logeuse.—Comment ! une personne qui fait Jeanne d'Arc au théâtre et qui a peur d'une petite souris...

ATTENTION !

Ne manquez pas, tous et toutes, de travailler le casse-tête offert cette semaine.

UN RAFFINÉ

Boff.—Pourquoi Justin est-il descendu si tôt du tramway ?

Toff.—Il m'a expliqué qu'il ne pouvait supporter de voir trois femmes mâcher de la gomme sans observer la mesure.

SCIENCE VULGARISÉE

—Je ne suis pas forte en arithmétique, dit la cigarette, mais je sais tout de même ajouter aux troubles nerveux de l'homme, soustraire quelque chose de son énergie physique, multiplier ses malaises et ses douleurs et diviser ses capacités intellectuelles. Je puis aussi prendre ma part d'intérêt dans ses travaux et escompter ses chances de succès.

DÉFINITION

Un génie est un fou dont les excès sont marqués au coin du bon sens.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 941.—Toutes les mères aimeront ce modèle pour leur jeune enfant. Adopter de préférence les flanelles pour costume de sortie à la campagne. L'hiver ce wrapper fera une excellente toilette de nuit. C'est un article facile et rapide à confectionner. On peut doubler le yoke et les manches en coton léger. On peut orner ce wrapper avec des braids, des bandes, etc.

4 $\frac{1}{2}$ vgs, 22 pcs de longueur, suffiront pour enfant de 8 ans.

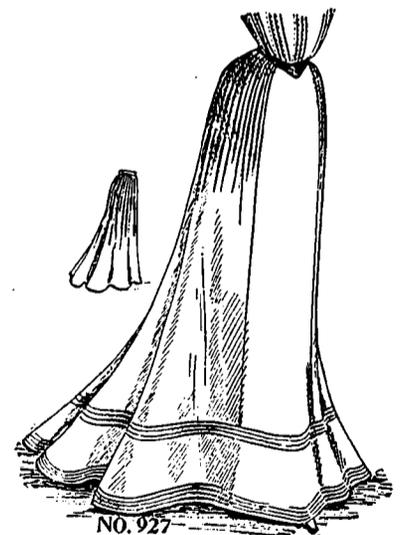
No 941 est coupé en dimension pour enfants de 2 à 10 ans.

No 941.—Wrapper pour enfant.



NO. 941 CHILD'S WRAPPER.

No 927.—Jupe à pans.



NO. 927 LADIES' SKIRT.

No 927.—Cette jupe présente une combinaison de plissé et de pans dont l'un assez large sur le devant, allant du haut au bas. L'ampleur est assez forte jusqu'à la ceinture où l'ajustement est très précis. On doit faire cette jupe en mousseline ou soie légère. On peut toutefois adopter des lainages très légers.

6 vgs 36 pcs de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 927 est coupé en dimensions de 22 à 30 pcs, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutons que le prix régulier de ces patrons est de 4 centins chacun.

Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.



A l'Enfant Malade

Si votre enfant est nerveux, s'il fait ses dents, s'il manque de sommeil, s'il a la diarrhée, donnez-lui "DORMOL", ce calmant merveilleux des enfants. — "DORMOL", pour l'enfant, c'est la vie, la santé et le calme.

Prix, 25 cents.

Il Faut DORMOL

ENTRE JEUNES FILLES
—Moi je n'épouserai jamais quel-
qu'un que je n'aimerais pas.
—Et si un homme très riche deman-
dait ta main ?
—Je l'aimerais, voilà tout !

* *

Il n'y a pour l'homme que trois évé-
nements : naître, vivre et mourir : il
ne se sent pas naître, il souffre à mou-
rir, et il oublie de vivre.

**Moulin à Laver et
Tordeurs de J. A. Godin**
dépassent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité,
leur durabilité. Satisfactions absolues. Différents modèles
à prix modiques. Tous les détails perfectionnés.
J. A. GODIN, Fabricant
676 Rue St-Laurent, - - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

... DE ...
**Montréal
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J.
E. Costin, est précisément celui qui se re-
commande le plus à ceux qui vont se ren-
dre à Paris durant l'Exposition. Il donne
les plus minutieux renseignements sur
tout. Grâce à ce Guide on s'épargnera beau-
coup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

—En effet, mon garçon, cette cam-
paigne du Transvaal vous a beaucoup
fatigué, un petit voyage en Chine vous
fera grand bien.

* *

DAMIEN.—Mon ami, je viens de per-
dre en l'espace de deux mois, mon père,
ma mère, trois tantes et deux cou-
sines ! ...

L'AMI, (dans le ton de la commisé-
ration la plus profonde).—Tu bla-
gues ! ...



**THE "BEST"
LAMPES A GASOLINE**

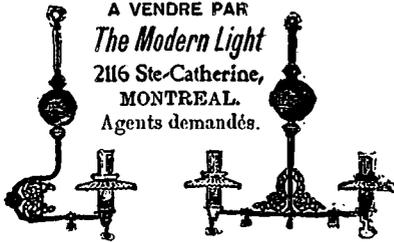
La lumière la plus éco-
nomique, la plus puis-
sante du monde

Fait et brûle son pro-
pre gaz. Les lampes sont portatives. Pas
besoin de tuyaux, de fils ou de machines à gaz.
Une lumière parfaitement blanche, régulière,
puissante, et acceptée par toutes les assurances
100 Chandelles 20 heures pour 5 cts.

Pas de mèches à arranger, pas de fumée,
pas d'odeur. Pas de cheminées à nettoyer.
Éclairage supérieur à l'électricité, l'acétylène,
ou l'huile de charbon.

L'économie de l'éclairage sauve le prix de
ces lampes en trois mois.

A VENDRE PAR
The Modern Light
2116 Ste-Catherine,
MONTREAL.
Agents demandés.



112 RUE VITRÉ
Coin St-Laurent

L. J. Dumais
PHOTOGRAPHE
MONTREAL

TROP D'EXIGENCES



Le père.—Je croyais t'avoir défendu de mettre les doigts dans ton nez.
Toto.—Maman veut pas que je les mette dans mes poches, la cuisinière ne
veut pas que je les mette dans les confitures, toi tu ne veux pas que je les mette
dans mon nez... où diable faut-il les mettre ?

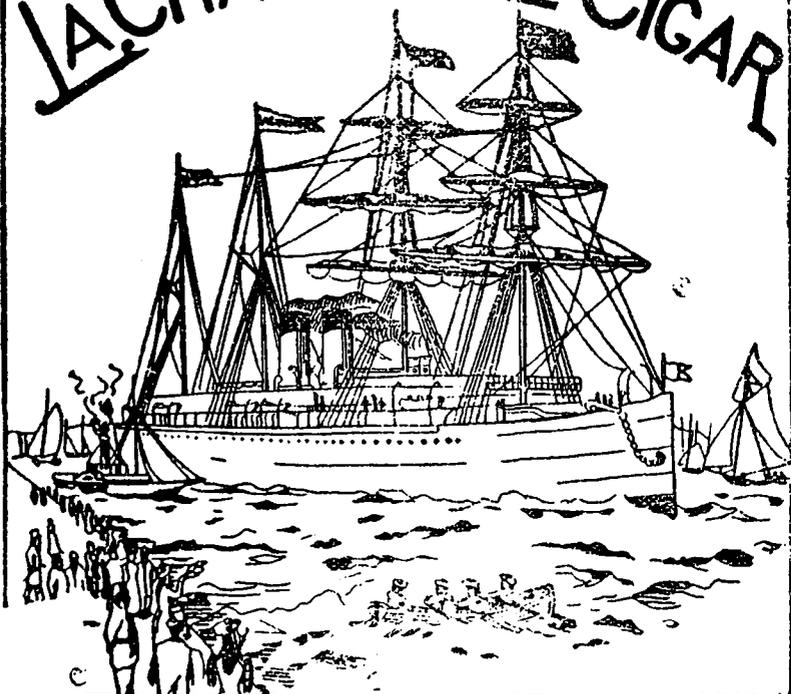
**Trois Ans...
en Canada.**

Roman Canadien
Illustré.

Prix 25 cts réduit à **10 cts.**

EN VENTE AU
Bureau du "SAMEDI"
35 RUE ST-JACQUES.

LA CHAMPAGNE CIGAR



PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, vaut 10c pour 5c.

Librairie Française

JULES PONY, 1632 Rue Ste-Catherine
Propriétaire.

Toutes les publications et journaux français

EST EN VENTE : Nouvelle collection de beaux
volumes illustrés, à 50cts le volume. *L'Otage*,
de René Matzerol.
PROCHAINEMENT : *L'Aiglon*, le chef-d'œu-
vre d'Edmond Rostand.

Commandes remplies à 3 semaines d'avis.



LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigaro l'Étiquette Rouge
HADD & PELLETIER

Extra Bon :

LE "LIBERTY" La Crème...
des Cigares à **10c.**

LE SOURD



—Pour ne pas être écrasé, je marche à reculons. . . comme ça, je vois venir les voitures.

L'IMPASSIBLE

*La sâtété dort au fond de vos grands yeux.
En eux plus de désir, plus d'amour, plus d'enrie ;
Ils ont bu la lumière, ils ont tari la vie,
Comme une mer profonde où s'absorbent les cieux.*

*Dans leur bleu sombre on lit le vaste ennui des dieux
Pour qui toute chimère est d'aurance assourie,
Et qui, sachant l'effet dont la cause est suirie,
Mélangeant au passé l'avenir déjà vieux.*

*L'infini s'est fondu dans vos larges prunelles,
Et devant ce miroir qui ne réfléchit rien
L'amour découragé s'assoit fermant ses ailes.*

*Vous cependant, avec un calme olympien,
Comme la Mnémosyne à son socle accoude,
Vous poursuivez réceuse une impossible idée.*

THÉOPHILE GAUTIER.

MOSAÏQUE

De tous les liquides connus, l'eau est le plus nécessaire à tout être vivant ; l'eau forme les deux tiers du poids de notre corps, mais il s'en faut que nous buvions de l'eau méritant vraiment le qualificatif de potable.

Cette question de l'eau potable, nous dit un savant, M. Coreil devient de plus en plus compliqué.

Au commencement du siècle, par exemple, les chimistes chargés d'analyser les eaux en évaporaient des quantités considérables et, recueillant les dépôts amorphes ou cristallins qu'ils obtenaient, arrivaient à retrouver quelques-uns des principes que renferment les eaux.

Plus tard, la chimie faisant des progrès, les chimistes eurent recours à des méthodes d'analyse de plus en plus perfectionnées et parvinrent à déterminer exactement tous les corps solides ou gazeux.

Dans ces dernières années, la bactériologie ayant enrichi de nouveaux faits cette question de l'eau potable, le chimiste, avec ses connaissances spéciales, ne suffit plus et il faut qu'il soit doublé d'un micrographe et d'un biologiste.

A l'heure actuelle, quand on veut connaître d'une manière complète les qualités d'une eau, il faut non seulement en faire une analyse chimique, mais encore pratiquer l'analyse biologique bactériologique dont les difficultés sont connues de tous ceux qui ont voulu s'occuper des eaux potables à ce point de vue particulier.

En soumettant les eaux aux moyens d'investigation dont on est actuellement en possession, on s'est souvent aperçu que certaines d'entre elle que l'on croyait irréprochables étaient mauvaises ou suspectes.

Il fallait s'y attendre.

* * *

Aujourd'hui on est arrivé par l'emploi judicieux des freins perfectionnés agissant automatiquement, à rendre inoffensifs les accidents, d'ailleurs excessivement rares, dus à la rupture d'un câble ou du piston qui soutient

la cabine d'un ascenseur. Les soins apportés à la construction des appareils donnent surtout un maximum de sécurité.

Est-ce à dire qu'il n'y a plus de précautions à prendre et que les ascenseurs ordinairement employés n'offrent absolument aucun danger ? Un ingénieur très autorisé, M. Honoré, n'est pas de cet avis et il pense qu'il convient de mettre encore le public à l'abri des causes de danger résultant de l'ouverture intempestive de la porte de la cabine pendant la marche, alors que l'appareil n'est pas en face d'un palier d'étage. Il peut arriver aussi qu'en sortant avec précipitation de la cabine au moment où l'on approche du palier sur lequel on veut s'arrêter, on vienne à être précipité dans le vide ou à avoir le pied broyé entre le bord de la cabine et le palier.

Pour obvier complètement aux dangers de cette nature, et avoir, par suite, des ascenseurs offrant une sécurité parfaite, M. Honoré ne voit qu'une solution, c'est la *continuité absolue de la paroi fixe* devant laquelle passe la porte de la cabine et son affleurement rigoureux au bord de celle-ci, sans autre intervalle que le jeu de 12 à 15 millimètres nécessaire au fonctionnement de l'appareil.

Dès lors, quand le voyageur est placé dans la cabine et qu'il a refermé la porte d'étage au point du départ pour pouvoir mettre en mouvement l'ascenseur, il n'a aucun souci à prendre ni de la fermeture de la porte de cabine, qu'on peut même supprimer, ni d'une imprudence lui faisant avancer le pied ou la tête, puisqu'il est placé en face d'une surface lisse sans retraits ni saillies et sans solution de continuité du haut en bas de la cage d'ascenseur. Dans cette surface lisse sont pratiquées les portes d'étage qui ne peuvent s'ouvrir automatiquement que quand la cabine est arrêtée devant chacune d'elles, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des voyageurs.

Mais le grand obstacle, dit M. Honoré, c'est de faire accepter ce dispositif au point de vue décoratif. Pour vaincre les objections qu'on peut faire à cet égard, il propose de constituer la paroi lisse au moyen d'une glace claire un peu forte, à encadrement métallique, et de fermer les portes d'étages par des grilles élégantes également doublées de glaces.

Toujours à ce même point de vue, M. Honoré s'élève avec raison contre la tendance qui conduit à placer les ascenseurs dans le vide de la cage d'escalier, ce qui se fait surtout quand on établit ces appareils dans les maisons qui n'en étaient pas pourvues au moment de leur construction. C'est là que se rencontrent les dispositions les plus vicieuses et les imprudentes ; il est bien préférable d'établir une cage spéciale dans une cour intérieure, par exemple.

OMNIBUS.

SA RÉSERVE

M. Boniface.—Mettez-vous quelque chose de côté pour les temps durs ?

M. Damien.—Oui, chaque fois qu'il fait beau, je remets de l'ouvrage à plus tard.

L'APPRÉCIATION DE JUSTIN

Le Duce.—Eh bien ! Justin, comment trouves-tu que me va ma redingote neuve ?

Justin.—Epatante, Monsieur : on dirait d'une livrée !

UN PEU D'AIDE

Edith.—A-t-il éprouvé beaucoup de malaise pour te demander ta main ?

Emma.—Cela aurait bien pu lui arriver ; heureusement j'étais avec lui.

DISCUSSION ANIMÉE



L'Invalide.—Si vous continuez à insulter Napoléon... je vous gille !

Le Cul-de-jatte.—Si vous me gillez... je vous flanque mon pied quelque part !

VISITEUSE



— Oh ! la sale tête ! ... papa, n'ouvre pas, ça doit être l'influenza.

La Fin du Monde d'Après le Chant du Dernier Jour

Ecoute, terre, et toi, abîme des vastes mers, prête l'oreille ; ô homme, fais silence. Que tout ce qui vit sous le soleil entende ma parole. Il vient, il est proche, le jour où la colère suprême, jour d'horreur, jour d'amertume, où le ciel disparaîtra, où le soleil rougira, la lune changera son disque, la clarté du jour s'éteindra dans les ténèbres, les étoiles tomberont du firmament. Bien assise sur ses fondements, la terre jusqu'ici est restée inébranlable ; alors elle oscillera comme les vagues de l'Océan. Il n'y aura plus de cités, plus de châteaux-forts, plus de tours élancées, à l'abri desquelles triomphe maintenant un fol orgueil. Les fleuves seront desséchés ; la mer ne sera plus ; le chaos immense ouvrira ses abîmes, et le Tartare, épouvanté, reculera d'horreur. Des signes au ciel, des signes sur la terre

précéderont ce jour affreux. Les peuples seront dans l'angoisse sur tous les points de l'univers.

Satan règnera sur le monde, il entraîmera la foi des nations et des peuples. Une persécution plus cruelle que celle de Néron ou Diocèse, sévira contre les serviteurs de Jésus Christ. Alors s'élanceront des sauterelles d'une espèce inconnue, semblables à des chevaux armés pour la guerre, la tête couverte d'un casque, le corps revêtu d'une cuirasse, la queue aiguë en dard de scorpion, leur face sera la face de l'homme. De farouches cavaliers parcourront la terre extermineront la troisième partie du genre humain. De leur bouche sortiront le feu, le soufre, la fumée pestilentielle. Subjuguées par la folie de l'erreur, les nations s'assembleront sous les étendards de Satan : elles mettront le siège devant la cité des saints. Mais le feu du ciel fera périr tous les impies. Alors, dans un auréole de gloire, le Christ descendra de son royaume, précédé du signe de la croix. Autour de lui seront rangées les légions des saints anges, tous les prophètes et les patriarches, les apôtres, les martyrs, vêtus de pourpre, les confesseurs éclatant de gloire, les chœurs des vierges brillant de vertus. A l'approche du Christ souverain juge, dans les éternels supplices. En haut, le ciel ; en bas, la terre ; au milieu, le feu dévorant qui anéantira le monde.

ZELLER.

MÊME LIGNE

— Je vous ai connu, mon cher Silberstein, quand vous aviez un petit commerce de vieux habits !

— Oui, autrefois, c'était une passion chez moi, le petit commerce des vieux habits ! Aujourd'hui, c'est le gros.

A LA CAMPAGNE

Mme Citadine.— Vous ne devriez pas garder vos cochons si près de la maison

Mathurin.— Pourquoi, m'ame ?

Mme Citadine.— Ce n'est pas bon pour la santé.

Mathurin.— Pourtant nos cochons n'ont jamais paru en souffrir.

QUEL EST CE MAGASIN ?

Vous aurez la réponse à cette question en reconstituant le casse-tête de cette semaine.

KLONDYKE MUSIC HALL

Le charmant programme de la semaine dernière a attiré des milliers de personnes à ce théâtre dont la réputation est déjà enviable bien que son existence ne compte encore que quelques semaines. M. Bleau n'est pas seulement un artiste consommé : il possède également la faculté de composer un menu scénique où la variété n'est surpassée que par le talent de ceux qu'il a engagés. Cette semaine, il y a des attractions absolument nouvelles. Qu'on se le dise.

PARC SOHMER

La semaine dernière le Parc Sohmer a battu ses propres records. Jamais pareilles foules ne se sont dirigées de ce côté là. Or, nous venons de jeter un coup d'œil sur le programme de cette semaine et nous croyons que rarement public s'est vu offrir des attractions plus remarquables à tous les points de vue.

BAIN DE L'ILE

Samedi une foule immense s'est rendue à l'Île Ste-Hélène pour être témoin des ébats des membres de plus en plus nombreux du club de natation. Ces concours du samedi deviennent de plus en plus populaires. C'est l'un des amusements que tout citoyen devrait garder en note.

Une "Sarah" japonaise.

Il n'est point de pays au monde qui ne possède sa grande tragédienne et qui ne s'enorgueillisse d'une Sarah Bernhardt de grand ou de petit module. L'Italie a la Duse, l'Espagne a Guerrero, l'Angleterre Ellen Terry, et le Japon lui-même tire gloire du talent de Mme Sada Yecco.

Cette dernière vient d'arriver à Paris. Elle a débuté à l'ambassade japonaise, et elle se propose de donner, à l'exposition, une série de représentations publiques.

Sada Yecco est fort gracieuse et même jolie ; elle passe de plus pour très intelligente et d'esprit fort avancé. Grande admiratrice des pièces de l'école moderne, dans ce qu'elles ont de plus osé, elle souhaite, paraît-il, d'initier ses compatriotes aux beautés du théâtre ibsénien.

Il ne serait donc pas impossible que Yeddo ait prochainement son Théâtre-Antoine, ses esthètes, ses snobinettes et ses petites intellectuelles.

**

Dans le monde, tout ne se sait pas, mais tout se dit.

Durant les Mois de Juillet et Aout,

les mois les plus chauds de l'année, la plupart des gens ont de la difficulté à se tenir fraîchement. En s'habillant légèrement, en absorbant des aliments peu chargés et en s'abstenant de prendre des liqueurs alcooliques, on fait un grand pas vers le confort physique. Mais le réfrigérant qui donne le plus de satisfaction est

Abbey's Effervescent Salt.

Une cuillerée à thé de cette délicieuse préparation dans un verre d'eau fraîche ordinaire diminue la température du sang, et étanche la soif d'une manière naturelle sans glacer soudainement l'estomac. Il facilite la digestion et rafraîchit le corps.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à The Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

PAS D'EXCÈS



Mlle Gerlic. — Je veux bien vous enseigner la valse ; mais s'il s'agit de ballot, je n'en suis plus.

PAPILLONS DE MER

On les voit s'en venir en bandes,
A la prime aube, tout le long,
Le long des palus et des landes,

Glissant de-ci, de-là, selon
Laur humeur folâtre et changeante,
Et tout bleus dans le matin bloué.

O les dames que l'aube argente !
Les genêts fleuris qu'un pur air
Prêle leur aile diligente !

Et, là-bas, couchés dans l'embrun,
Sous leur fourrure d'algues lisses,
Les lourds rochers de granit brun !

C'est l'heure pleine de délices,
L'heure où s'épanche en larmes d'or
La rosée au fond des calices :

Et c'est l'heure, plus douce encor,
Où le premier flot monte et lèche
Vos pieds blancs, grèves de l'Armor,

La brise du large est si fraîche !
Il fait si doux, si bon, là-bas,
Où les courlis sont à la pêche !

Et voilà, sans autres débats,
Nos lutins partis en maraude
Du côté d'Érech ou de Tybat.

Longtemps sur la mer d'Émeraude,
Ainsi que des bleuetins ailés,
Leur vol incertain tremble et rôde.

Mais ceux qu'une lame a frôlés
Sentent bientôt l'éclaboussure
Atourtir leurs corps fuselés.

Même au temps où juillet oxide
Ses remous et ses tourbillons,
La mer est changeante et peu sûre.

Déserteurs des calmes sillons,
Vous êtes pareils à mes rêves,
Papillons bleus, o papillons !

Laise quelque aube aux clartés brèves,
Pendant ses yeux meurtris et doux
Sur le glauque miroir des grèves,

C'est assez pour eux et pour vous :
Leur curatoude trébuchante
Coupe l'infini de bonds fous.

Ilsvont ! Ilsvont ! La vague chante
Sous leur essor aventureux...
Papillons de la mer méchante,

J'ai peur pour vous, j'ai peur pour eux !

CHARLES LE GOFFIC.

Le Reporter dans l'Embarras

Esgourde était ce matin-là dans le plus cruel embarras. Esgourde, vous ne le savez peut-être pas, est attaché depuis peu au service d'information d'un grand journal du soir : *Le Crépuscule*, pour ne pas le nommer.

En d'autres termes Esgourde fait du reportage.

Or, ce matin là, il avait vainement battu le pavé des vingt et quelques arrondissements de la Capitale — sans compter la banlieue — et il n'avait pas eu la chance d'assister au moindre petit événement digne d'être relaté.

Et pourtant, s'il voulait déjeuner, il lui fallait à toute force porter avant midi à l'imprimerie un entrefilet d'une trentaine de lignes, car sa bourse était rigoureusement à sec !

Soudain, comme il passait sur les boulevards extérieurs, du côté de la Glacière, il aperçut deux hommes de mauvaise mine qui, côte à côte, assis sur un banc municipal, semblaient s'échanger des confidences importantes.

Esgourde s'approcha sans en avoir l'air et écouta.

Qu'entendit-il... grand Dieu ?

Il entendit en propres termes :

— Alors qu'est ce que tu as fait du chiffonnier ?

— Mon'ieux, quand j'y ai eu fait son affaire, comme il ne voulait pas tenir dans la caisse, j'y ai scié les deux pieds !

Horreur !

Horreur et jubilation, car Esgourde tenait enfin son fait-divers.

Il ne fit qu'un bond jusqu'aux bureaux du journal.

Et le soir même le *Crépuscule* publiait cette information sensationnelle :

CRIME ATROCE.—UNE NOUVELLE AFFAIRE GOUFFÉ.—UN CHIFFONNIER
DANS UNE CAISSE D'EMBALLAGE.—MUTILATION AFFREUSE
DU CADAVRE.—HORRIBLES DÉTAILS !!!

« Un attentat qui laisse loin derrière lui les imaginatiens les plus extravagantes des romanciers et qui dépasse tout ce qui s'est fait jusqu'à présent

de plus épouvantable dans ce genre, vient d'être commis sur la personne d'un malheureux chiffonnier.

« Deux malandrins de la pire espèce, dont l'identité n'a pu être encore établie, ont, de complicité, résolu le meurtre d'un artisan de la plus basse catégorie. Il semble donc qu'il faille dès l'abord écarter l'hypothèse que le vol ait pu être le mobile du crime.

« Il est plus vraisemblable de supposer que l'on se trouve encore en présence d'une de ces ignobles affaires passionnelles sur lesquelles nous croyons inutile d'insister. D'ailleurs on ne saurait être fixé avant la découverte du cadavre... C'est en effet par un inconcevable hasard qu'un des plus habiles de nos collaborateurs a été mis au courant de cette affaire ignorée encore de la police. Il continue bien entendu à suivre la piste sur laquelle il a été mis si fortuitement et vingt-quatre heures ne s'écouleront pas sans qu'il soit à même de compléter toute la scène du drame. Pour le moment qu'il lui suffise de faire connaître un détail vraiment horrible : un des assassins, ayant résolu d'enfermer dans une caisse le cadavre de sa victime pour le faire disparaître plus facilement, s'aperçut que le contenant était de dimensions plus exigües que le contenu. Ce monstre à face humaine n'hésita pas un seul instant et scia les pieds de l'infortuné chiffonnier pour le faire tenir dans la caisse en question

« A demain de nouvelles découvertes ! »

Esgourde put donc déjeuner à sa faim et, comme il s'en revenait à son domicile, savez-vous qui soudain il rencontra ?

Ses deux hommes du matin tirant et poussant une charrette à bras chargée, à ne s'y point méprendre, du funèbre colis annoncé à l'extérieur.

C'était vraiment pour Esgourde une chance inespérée. Aussi n'hésita-t-il point à suivre les misérables.

Ce fut à la gare du nord, bureau des expéditions, qu'ils le conduisirent, et là...

Mais laissons la parole à la note rectificative que crut devoir insérer *Le Crépuscule*— et, pour Esgourde, le prix d'un nouveau déjeuner :

TOUT S'EXPLIQUE.—UN MYSTÈRE QUI S'ÉCLAIRCIT.—PAS CHOURINEURS
MAIS CAMBRIOLEURS.—UN MEUBLE ENCOMBRANT.—
ARRESTATIONS IMMINENTES.

« Nous avons raison de prévenir hier nos lecteurs que notre collaborateur poursuivait son enquête au sujet du mystérieux chiffonnier maltraité aux malandrins.

L'affaire se réduit en effet à des proportions beaucoup plus modestes qu'on aurait pu le croire au premier abord.

« Soigneusement filés par notre rédacteur, c'est à la gare du Nord que les complices allèrent porter la caisse où l'un d'eux avait enfermé le produit inutilisé de leur crime... Mais là, pour des questions de tarif, forcé leur fut d'exhiber le contenu du colis et, à sa grande surprise, notre reporter constata qu'il s'agissait d'un simple chiffonnier en acajou !!!

« Il ne se trouvait donc plus en présence que de deux vulgaires cambrioleurs qui, sans doute gênés par ce meuble encombrant, avaient préféré l'expédier en quelque lointaine province pour le vider de leur aise, plutôt que de le crocheter sur place.

« D'ailleurs nous n'abandonnons pas la piste et, dès que nous serons en possession de renseignements plus précis sur ces deux chevaliers de la pince-monseigneur nous les communiquerons à la Sûreté qui, nous l'espérons, n'hésitera pas à faire son devoir.

« Attendez nous à des arrestations imminentes. »

Vous croyez peut-être que l'affaire finit là... Pas du tout. Le troisième jour, toujours sous la signature de ce veinard d'Esgourde, *Le Crépuscule* publiait un nouvel entrefilet dont le bénéfice assura encore le repas quotidien du susdit

Voici ce que disaient ces quelques lignes :

DERNIÈRE HEURE

« Les deux très honorables citoyens que, par suite d'une erreur très excusable, nous avions successivement pris pour des chourineurs et des cambrioleurs, nous ont écrit pour protester contre ces fausses interprétations de leurs actes.

« Il paraît que ce sont de parfaits ouvriers émérites que leur patron avait chargés de revendre et d'expédier à l'étranger un chiffonnier de forme ancienne et volumineuse, en prenant leurs mesures pour le faire tenir dans une vieille caisse qu'il avait à sa disposition.

« On voit que, sauf de légères divergences de détail, l'information sensationnelle de notre collaborateur reste rigoureusement exacte et nos lecteurs rendront une fois de plus justice à la sûreté et à la rapidité de notre reportage ! »

LÉON VALBERT.

UN CONSEIL INATTENDU



— Mon bon monsieur, j'ai perdu mon bras...
— ... Eh bien ! faites une annonce dans un journal.

Cures Weak Men Free

L'Amour et le Bonheur Assurés

Il s'agit de la rapidité avec laquelle un homme peut guérir la faiblesse des organes sexuels, le varicocèle, la débilité, etc., et donner à ces organes leur plein développement et leur vigueur. Il suffit d'envoyer votre adresse au Dr L. W. Knapp, 2149 Edifice Hull, Detroit, Mich., et il vous transmettra, avec plaisir, la recette gratuitement avec tous les renseignements qui permettent à un homme de se soigner facilement chez lui. Voilà certes une offre généreuse, et les extraits de son courrier quotidien qui suivent sont une preuve éloquente.

"Cher Monsieur.—Veuillez accepter l'expression de ma reconnaissance pour votre récent envoi. J'ai expérimenté d'une façon sérieuse votre médicament et le résultat a été surprenant. Il m'a réellement ramené sur pied. Je suis aussi vigoureux que quand j'étais garçonnet et vous ne sauriez croire comme je suis échanté."

"Cher Monsieur.—Votre médicament a eu d'excellents effets, en un mot ceux que j'en avais eus. La force et la vigueur me sont revenues et j'ai repris l'empouvoirement d'autrefois."

"Cher Monsieur.—Votre envoi a été reçu à temps et je n'ai eu aucune difficulté à me servir de votre recette ainsi que vous l'avez rédigée. Après avoir fait des applications pendant quelques jours je puis vous dire sincèrement que ce remède est un bienfait pour les hommes affaiblis. Chez moi tout s'est amélioré : dimensions, force et vitalité."

Toute la correspondance est strictement confidentielle, les enveloppes employées étant usées. La recette ne coûte rien et le docteur veut que chacun l'ait.

Une Recette par Semaine

TACHES DE BOUGIE

Si vous avez fait sur une étoffe quelconque des taches de bougie, prenez un peu de bonne eau-de-vie simple ou de la lavande ou mieux encore de l'esprit de vin. Mettez-en trois ou quatre gouttes sur la tache, frottez avec la main, vous réduirez la bougie en poudre, il n'en restera nulle trace. Le procédé vaut beaucoup mieux que le grattage, suivi de l'application d'un fer chaud.

Sténographie d'une conversation du shah avec une femme de ministre :

—Moi, roi, roi toujours, roi tout le temps ; vous, dans six mois, plus rien !... poussière !

CELA AUSSI

Le *Bonne Rhumal* guérit l'enrouement et met la voix claire. 95

MANDOLINE

Comme le violon, elle pleure, elle chante,
Comme la harpe elle bondit.
Qui traduira ce qu'elle dit
Sous les doigts d'une main savante ?
Tantôt printanière hirondelle
Babilonne qui gazouille
Et tantôt son presto coup d'aile
Au fond de l'azur a jailli,
Élégante, capricieuse
Sous son plectre tour à tour nuit
La sérénade langoureuse
Ou le maniéré menuet.
Déesse de Boucher ! bergères de Watteau !
Qu'évoque sa corde argentine
Sur les gondoles du Lido,
Laissez-nous entrevoir votre grâce divine :

Car devant ce charmeur fantôme
Le monde en le réel muré,
Toujours d'Idéal altéré,
Aspire son lointain arôme.

LAROCHE.

Il faut en rabattre de tout, même en Chine, où les événements prennent une tournure plutôt sombre.

Un jeune voyageur que d'importantes affaires ont retenu longtemps là-bas, près des mandarins, vient de nous expliquer que le mouvement se préparait depuis longtemps ; mais qu'on l'a ignoré, il ne faut pas s'en étonner.

"Tout est mystère en Chine. Il y a de solides organisations, où un mot d'ordre circule vite. Il n'est pas de de Chinois qui ne soit affilié à quelque société.

"A côté des conséquences tragiques qu'une telle situation produit, comme en ce moment, il y en a d'autres qui font sourire et qui prouvent tout autant la puissance des sociétés chinoises. Par exemple, habitant là-bas, remarquez-vous que votre domestique s'entend trop avec vos fournisseurs ! N'essayez pas de le remplacer, car il va au siège de son syndicat,—tous les métiers étant syndiqués,—il prévient du bénéfice qu'il faisait, de la *squezzo* qu'il retirait de sa place,—quelque chose comme la danse du panier pour une cuisinière de chez nous.

"Votre nouveau domestique sera mis au courant de la situation, car lui aussi fait partie du syndicat, et vous n'aurez rien gagné au change. Votre taux de *squezzo* est même affiché et vous n'y changerez rien. C'est ainsi que chaque légation européenne a le sien. C'est la légation de France qui est cotée le plus cher : le taux est pour elle de 17% !"

Il vont bien là-bas, les chevaliers de l'anse du panier ! Et dire que nous nous plaignons de nos anges du sixième étage.

Les petites bonnes chinoises leur en remonteront, si par malheur elles viennent à l'Exposition.

A NE PAS CROIRE

Un commencement d'incendie s'est déclaré dans les réservoirs d'eau de source de la ville de Paris. L'alarme a été vive, mais les pompiers ont réussi à se rendre rapidement maîtres du feu grâce à la généreuse assistance d'un négociant en vins du voisinage qui n'hésita pas à mettre à leur disposition cinquante deux tonneaux d'eau de Seine qu'il tenait en réserve dans son entrepôt pour les besoins de sa clientèle.

Vous Trouverez

Ce que vous cherchez depuis longtemps : un remède infallible contre la Toux, la Consommation, la Dyspepsie, Maux de Tête, Constipation, Maladie du Foie, des Rognons, Rhumatisme, et toutes les maladies des femmes et des enfants, dans le "Bulletin des meilleurs remèdes de familles" dans la page 13 du SAMEDI de cette semaine.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grover sa boarse, il faut de toute nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138¹/₂ RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a à en mains, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs. . . .

Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

---Rien n'est plus commun aujourd'hui que les étoffes en coton. Il n'en était pas ainsi au moyen âge. Le coton était alors en Europe un produit excessivement rare et les objets qu'il servait à fabriquer étaient considérés comme des objets de haut luxe. C'est ainsi que, parmi les choses précieuses consignées dans le testament d'un comte de la Marche en date de 1220, on trouve une robe de coton. Il devait se passer plusieurs siècles encore avant que l'usage du coton ne devint courant.

Préparation merveilleuse !

La Pommade Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmoin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphthérie, Group, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petite Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Neuritiques, Engèlures, Cors aux pieds. Vrai Médicament de Famille. 50c la boîte, 10c extra par la poste.

CL. ESMONIN, 31 St-Hubert St., Fall-River, Mass.

NOUVEAU RESTAURANT GUST. BOURRASSA

Spécialité de bonnes Liqueurs et de bons Cigares à prix populaires. Invitation cordiale à tous. 32 Cote St-Lambert

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell: Main 2318

L. N. Héroux. A. Giroux. J. E. Lalonde.

Royal Silver Plate Co

Plaquéurs en Or et en Argent

VIEILLES ARGENTERIES

(De table et d'ornementation)

ARTICLES DE FANTAISIE,

ORNEMENTS D'EGLISE,

... Réparés et Argentés

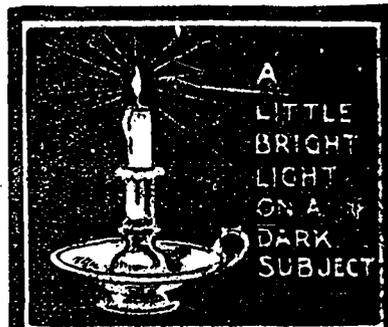
Prix Modérés. Satisfaction Garantie.

Dorure Une Spécialité

40 COTE ST-LAMBERT

Tel. Bell 1387.

MONTREAL



Le livre de Mad. Julia C. Richard "GUIDE DE LA FEMME," est un seul véritable et un guide éclairé pour la fille, la femme et la mère. Les grands témoignages de son auteur, les avis maternels qu'il contient, les avertissements contre les nombreux dangers que rencontrent la femme à chaque pas dans la vie, les conseils précieux qu'il renferme pour prévenir et guérir les maladies ordinaires de la femme, la beauté de son texte et de ses illustrations, tout contribue à rendre ce livre d'une grande valeur à chaque femme.

OFFRE SPECIALE.

Une copie sera envoyée GRATUITE à toutes celles qui enverront leurs noms pour couvrir les frais de poste. Expédiez aujourd'hui, car l'édition est limitée. Mad. J. C. RICHARD, Boite 990, Montreal.



BUVEZ LE CAFÉSANTÉ FORTIER.

A chaque repas et vous retrouverez les principes de vitalité, d'énergie indispensables aux luttes de la vie. Vous détruirez ces germes de maladie, en vous tonnant les intestins réglés par l'usage habituel du CAFÉSANTÉ. Il est un remède sans être une médecine, il est médical sans être une drogue. Il est l'extrait des trois meilleurs produits de la nature : le blé, l'orge et l'avoine, base de toute nourriture et vitalité.

En Vente chez les Epiciers et Pharmaciens.

GRAND TRUNK RAILWAY SYSTEM

INTERCONTINENTAL LIMITED MONTREAL à CHICAGO

Part de Montréal à 9 a. m., arrive à Cornwall à 10.20 a. m., Prescott, 11.21 a. m., Brockville, 11.37 a. m., Mills Falls, 12.17 p. m., Kingston, 12.40 p. m., Napanee, 1.12 p. m., Belleville, 1.42 p. m., Cobourg, 2.47 p. m., Port Hope, 2.57 p. m., Toronto, 4.25 p. m., Hamilton, 5.25 p. m., Woodstock, 6.45 p. m., London, 7.20 p. m., Chatham, 8.55 p. m., Détroit, (temps de l'est), 9.30 p. m., Chicago, 7.30 a. m. le lendemain matin, et St-Paul et Minneapolis, le même soir.

SERVICE DE MONTREAL, PORTLAND et OLD ORCHARD

Quitte Montreal à 8.00 a. m. et 8.45 p. m.
 Arrive à Portland à 5.45 p. m. et 6.40 a. m.
 Arrive à Old Orchard à 6.45 p. m. et 7.35 a. m.
 Quitte Old Orchard à 7.45 p. m. et 8.00 p. m.
 Quitte Portland à 8.15 a. m. et 8.30 a. m.
 Arrive à Montreal à 6.50 p. m. et 7.20 a. m.

* Tous les jours. Tous les autres convois circulent tous les jours, excepté le dimanche.

Service de Convois Améliorés entre MONTREAL & OTTAWA

Dép. de Montréal	17.45 a. m.	Arr. Ottawa	11.30 a. m.
" "	11.00 a. m.	" "	11.25 p. m.
" "	14.10 p. m.	" "	17.35 p. m.
" "	17.50 p. m.	" "	10.15 p. m.
" "	65.50 p. m.	" "	89.10 p. m.
" d'Ottawa	16.10 a. m.	Montréal	19.50 a. m.
" "	19.00 a. m.	" "	11.20 a. m.
" "	14.20 p. m.	" "	16.40 p. m.
" "	17.09 p. m.	" "	10.10 p. m.
" "	58.00 a. m.	" "	51.00 a. m.

† Tous les jours excepté le dimanche. ‡ Le dimanche seulement.

Bureau des Billets de la ville, 137 rue St-Jacques et à la Gare Bonaventure.

The Ottawa River Navigation Co.

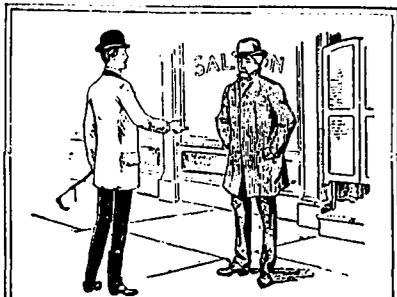
Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale
.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN", \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h. a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 5 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

— Il te faudra, dis-tu, défendre cet impôt sur les revenus ?
 — Dame... tous mes électeurs m'ont nommé pour cela...
 — Parbleu ! puisqu'ils n'en ont pas, de revenus, eux.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

Monsieur, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 18 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — H. ...

Pour plus amples informations, s'adresser à
J. B. LALIME,
 Gérant de la Dixon Cure Co.
 572 Rue Saint-Denis, Montréal.
 — OU AU —
 Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.
 Toute communication strictement confidentielle.

MAXIMES ET PROVERBES

Le mets le plus savoureux est celui que le travail assaisonne.

La chose la plus aisée devient pénible, dès qu'on la fait à contre-cœur ; tandis que l'amour du travail empêche d'en sentir la fatigue.

L'économie est la source de la liberté.

Quand on est jeune, les jours sont des louis d'or qu'on gaspille comme des sous ; quand on est vieux, les jours sont des sous qu'on économise comme des louis d'or.

L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir.

Pesez toutes choses à la balance de la raison, et rien à celle de l'enthousiasme.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes ; l'évaporé la demande aux autres.

On est quelquefois un sot avec de l'esprit ; on ne l'est jamais avec du jugement.

On connaît l'amusant dialogue entre le président et le prévenu qui est traduit en correctionnelle pour la première fois :

— Vous n'avez jamais été condamné ? demande le président.
 — Jamais ! répond l'autre.
 — Eh bien, asseyez-vous ; vous allez l'être.

Il s'est passé quelque chose d'approchant à la 6e chambre du tribunal de la Seine. C'est qui prouve que l'excellent Jules Moineaux, dans ses "Tribunaux comiques," prenait en somme les choses sur le vif.

Ce n'était pas, cette fois, un prévenu qui était en cause. C'était un plaideur mécontent qui voulait à tout prix donner au tribunal un surcroît d'explications. En vain lui fit-on observer que le procès était jugé. Il n'en continuait pas moins sa démonstration, interrompant l'audience et arrêtant le cours de la justice. On finit par expulser, mais sorti par une porte, il rentra par l'autre, et comme on le menaçait de la prison :

— Eh bien ! j'aime mieux ça, s'écria-t-il. Envoyez-moi en prison.
 — Avec plaisir, dit le président.

Et, à l'instant même, le tribunal iniligea vingt-quatre heures de prison à cet enragé plaideur. Tout cela en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, sans que le ministère public ni les avocats s'en soient mêlés ; en vertu, pour ainsi dire, de la loi de l'offre et de la demande. C'est toujours ainsi que les jugements devraient être rendus. On trouverait peut-être la justice un peu expéditive. Cela vaudrait mieux quo de la traiter constamment de boiteuse.

A propos du printemps pluvieux de 1879, on a rapporté la prédiction suivante :

"Un vieillard d'Alexandrie va partout annonçant que cette perturbation dans le climat lui a été prédite il y a soixante-dix ans, alors qu'il avait vingt-deux ans, par son aïeul Carlo Badarino, un moine célestin, lequel ajoutait que lorsque l'on verrait le printemps prendre la place de l'automne, la fin du monde arriverait dans les dix ans qui suivraient."

Meubles pour Vérandas et Pelouses

Au commencement de la saison, nous avons le plus fort assortiment dans la ville en fait de Meubles d'Été, mais nos ventes immenses ne nous ont laissé qu'un stock peu considérable et incomplet. Nous avons marqué tout ce qui nous reste à des prix beaucoup plus bas que le prix coûtant. Chaises, Berçouses et Sièges-allonges. Venez voir ces grands bargains.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG. 2442 RUE STE-CATHERINE.

KLONDYKE MUSIC HALL

Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.

LS. POIRÉ, prop, D. BLEAU, gérant

Semaine commençant LUNDI 6 Août 1900

PROGRAMME

LES SHAWNS, Danseurs de mérite
 DEWILLE, Chanteur comique
 CARTEL, Chanteur comique
 BLEAU, Chanteur comique
 OLIVE CLAYTON, Soubrette
 MODESTA, Chanteuse de genre
 WILLARD & WHERLER, Chant et danse
 DOVERNAY, Gommeuse
 TERRE, Chanteur

Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à minuit. Changement de programme toutes les semaines.

LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX

ADMISSION - - - 5 Cents.

Siège de loge, 25c ; loge entière, \$1.

TARDIVE RÉFLEXION

Un condamné voyant en haut de la potence, Se balancer au vent les sinistres agrès, Disait à chaque marche abrégeant la distance ; Ainsi que la vertu le crime a ses degrés.

— Comme ce qui est écrit sur cette carte-poste illustrée, que je viens de monter à madame, n'est pas bien intéressant, madame serait bien aimable de me la rendre pour l'album de mon gosse.



GRATIS

Nous offrons gratuitement cette belle montre plaquée en nickel avec mouvement Américain et à remonter aux personnes qui voudront seulement deux douzaines de paquets de délicieux parfums de rose, de violette et d'héliotrope à 10 cents le paquet. Ecrivez et nous vous expédierons par la poste la parfums. Quand vous l'aurez vendu, envoyez nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co. Boite L.R. Toronto, Canada.

L'Académie n'est pas, comme la Chambre, une société plus soucieuse d'être élue que choisie.

Il y a dans l'homme une tendance à élire son inférieur.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

35 RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

Gratis **Gratis**

Nous donnons ce splendide cadeau aux personnes qui voudront pour un montant de 60 cts. seulement, des pavillons à 5 cts. le paquet de 10 pavillons. Ces pavillons sont de 2 1/2 pouces et chacun est monté sur une lampe. L'assortiment comprend des pavillons Français, Russes, Américains, Japonais, Chinois, etc. Ces pavillons sont en si grande demande et le prix 5 cents pour 10 est si minime que vous pourrez vendre tout le lot en quelques minutes. Ecrivez-nous et nous vous enverrons les pavillons, vendez-les, retournez nous l'argent, et nous vous enverrons franco par la poste, ce magnifique cadeau à 4 lames fortement trempées, bouts bruns, doublure en cuivre et manche en nacre de perle poli. DOMINION NOVELTY CO., 150 1/2 St. Toronto.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No.....

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

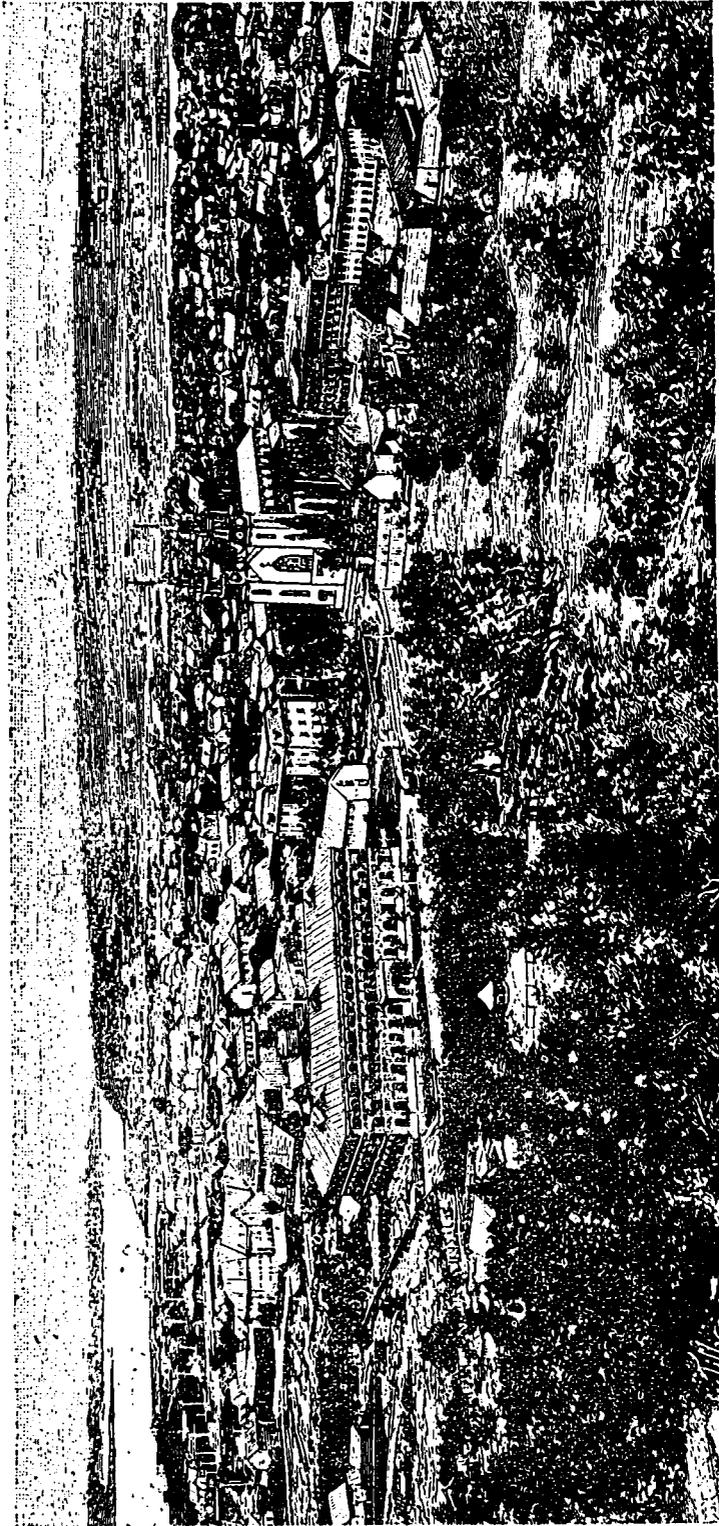
Adresse.....

CI-INCLUSE, 10 CENTIMS

Prrière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 16.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 244



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste : Mmes L A Boisseau, A Caron, E Chalifoux, W Desjardins, A Fluet, A Léonard, D Pilotte, G Provancher, W Vézina, Mmes L Archanbault, L Dufresne, A Godreau, L C Gauvreau, R H, A Lapointe, G Moreau, B Poirier, J Poulin, MM J C Chalifoux, C Cholette, O Cholette, R Gagnon, H A Gauthier, E Germain, J T Jetté, F Leclerc, R Lefebvre, A Pageau, L Pigeon, P O Richard, O Warnault (Montréal, Q), Mme H Giroux (Chambly Bassin, Q), Mmes M J Bourget, J Jobin, A Roux, M E Bouré (Danville, Q), M A V E Couturo (East Sherbrooke, Q), Mlle R Champigny (Farham, Q), Mlle I Baron (Iberville, Q), Mlle A Leprohon, MM P Malo, Z Perreault (Joliette, Q), Mmo E Roy (Limoilou, Québec), Mmes A Brad, N Villeneuve, Mmes A Buisière, M A Martin, MM L Mollot, J H Pars (Ottawa) Mlle A Brunet (Québec), MM W M Percy Foy, J Héroux (Sorel, Q), J W Walker (Ste-Cunégonde, Q), MM A Caron, A R Shehyn (Trois-Rivières, Q), M L Joron (Valleyfield, Q), Mlle A L Poirier (Westmount, Q), M P Savary (St-Hyacinthe, Q), M A Goselin (St-Odilon, Q), Mmo J Desrochers (St-Raymond, Q), Mlle D Topping (St-Irmauld, Q), Mmo P P Cloutier, M J Latulippe (St-Sauveur, Québec), Mlle M Lajoie (Augusta, Mo), Mmo J Leclerc (Berlin Mills, N H), Mlle S Talbot, M S Bronsseau (Bildford, Mo), Miss P K Roy (Boston), Mlle E Mercier (Central Falls, R I), M N Piché (Coloos, N Y), Mlle D Goselin, M A Gagnon (Fall River, Mass), Mmes A Bernard, G Maigré (Holyoke, Mass), M L Binet (Lawrence, Mass), M O Rivard (Lowiston, Me), Mmo J Lambert (Lowell, Mass), Mmes M Letendre, R Morissette (Manchester, N H), M J Ouellette (Moosup, Conn), J Allard dit Longpré, I Riendeau (New-Bedford, Mass), Mmo J

Wrangler, Mmes L Abraham, V Morès MM J Derbès, Dossat (Nouvelle Orléans), M E Carrier (Providence, R I), Mmo J Papiu (Somersworth, N H), Mmo D Bernier (Taftville, Conn), M A Gervais (Three Rivers, Mass), M E Poissant (Winooski, Vt), Mmo E Chenette, Mlle M Leclerc (Woonsocket, R I) M E Donovan (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mmes L A Perras, A Vallée (Montréal, Q), Mlle M O Bready (Danville), M F D Howitt (Sh*brooke), Mlle N Béland (St-Julie de Somerset), M Turgeon (St-Roch, Québec), Mlle O Sanschagin (Biddford, Me), M O Rivard (Lowiston Me), Mlle M L Bédard (Lawrence, Mass) Mmo J Lambert (Lowell, Mass), M E Marandet (Nouvelle-Orléans), Mlle A Rinfret (Cohoos, N Y), O Rivard (Lewiston, Me).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de : Mmo L A Boisseau, 233 Logan, Mlle B Poirier, 29 Boyer (Montréal), Mlle Germaine Jobin (Danville) Mlle I Baron (Iberville, Q), Mlle M Letendre, 265 Lake Avenue (Manchester, N H).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois à journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquetons les meubles gratis aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCALM, MONTRÉAL.



GRATIS

Aux personnes qui voudront seulement que deux douzaines de superbes épingles à ceintures Parisiennes à leur usage. Ces épingles sont les plus fashionables qui viennent de France. Envoyez-nous et nous vous enverrons les épingles sans rien que vous les aurez envoyées. Envoyez-nous l'argent et nous vous enverrons cette belle montre en argent par la poste. Le boîtier est en nickel 1/20. Et c'est pour vous des montres Américaines et elle tient exactement le temps; avec du son elle durera pendant 10 ans. Premium Supply Co., Boite 138 Toronto.

On annonce, à l'occasion de l'Exposition, un sensationnel tournoi d'échecs. — Il paraît que c'est un Anglais qui présidera cette fête . . .

Alors, Calino, toujours suave : — . . . Le chancelier de l'Échiquier, peut-être . . .

La première fabrique de bicyclettes en papier, raconte le *Vélo*, vient de s'installer à Springfield, dans l'État de Massachusetts.

Voici comment on procède :

On se sert d'un papier teinté et très mince, que l'on traite au moyen de sels ammoniacaux pour lui donner plus de résistance, et qu'on enroule ensuite autour de mandrins d'un faible diamètre, ayant exactement la dimension des diverses parties du cadre de la bicyclette qu'il s'agit de monter. Après avoir recouvert le mandrin de papier, on y verse de la colle anglaise à chaud, et l'on enroule dans un deuxième couche de papier. Il faut ainsi obtenir quarante épaisseurs successives, qui sont enfin rendues homogènes par le passage entre deux rouleaux compresseurs très énergiques.

Le mandrin enlevé, on obtient une sorte de tube en papier extrêmement solide, dur comme de la pierre et pourtant fort léger, dont on fait non seulement le cadre, mais encore le guidon, les roues et les pédales de la bicyclette. Le poids des plus robustes machines routières ne dépasse pas 10 kilos. Les machines de course pèsent de 6 à 8 kilos seulement.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

. . . ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier. Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 centes. C'est véritablement pour rien.

LE SAMEDI, 35 rue St-Jacques, Montréal.

GRATIS.

Nous donnons cette magnifique caméra à un prix exceptionnellement bas, à 10 centes chacun, seulement 25 douzaines de belles boutons-arras de photographie, entre autres celle de sa Sainte le pape Leon XIII, et celle de Sir Wilfrid Laurier. Ces magnifiques boutons sont ornés de véritables photographies prises au Camera et sont de plus en plus recherchés. La caméra est de la plus belle facture et est la plus parfaite de son genre. Elle est facile à utiliser et nous vous enverrons les boutons. Quand vous les aurez vendus, envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons la caméra, tous frais payés. Art Supply Co., Boite 138 Toronto.

Poils Follets

Enlever instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail. Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant Toutes communications strictement confidentielles. 10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE, Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montréal.

Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,

No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

FEMMES ANXIEUSES



Si vous êtes menacées ou affligées de suppressions ou d'irrégularités, vous pouvez obtenir un soulagement immédiat et à peu de frais. Vous trouverez toutes les directions et informations nécessaires dans notre **LIVRE GRATIS**

"Le Guide de la Santé" envoyé gratis sur réception de votre nom et adresse.
The Dr. Wilson Medical Co., Box 1171, Montreal.

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



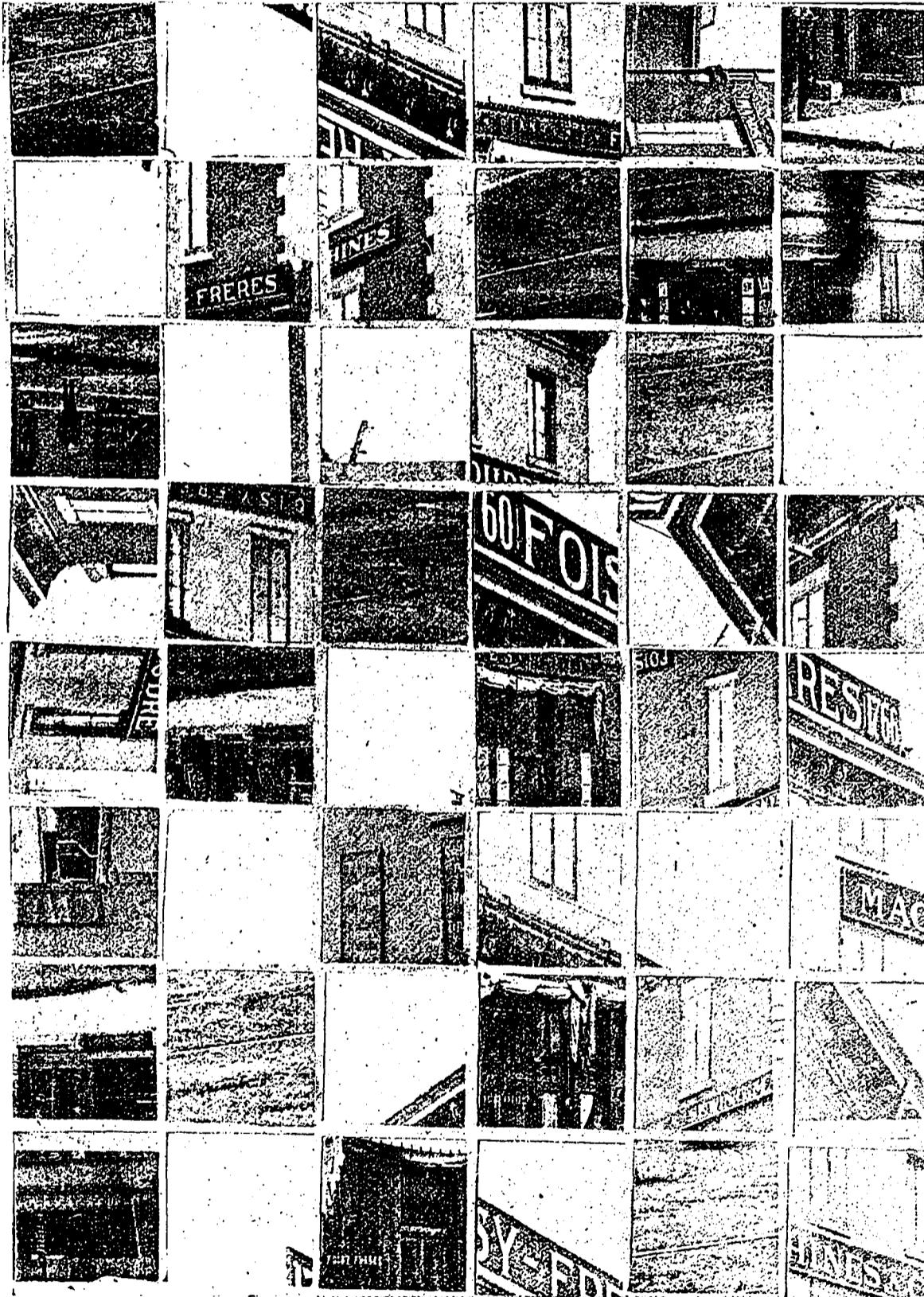
Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales** les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix.

Dépôt général pour la Péninsule:

L. A. BERNARD,
1082 rue Ste-Catherine, Montreal
Aux Etats-Unis: G. L. de MARTIGNY, pharmacien, Manchester, N. H.

Casse-tete Chinois du "Samedi" - No 246



INSTRUCTIONS À SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition: LE MAGASIN D'UN DE NOS PLUS GRANDS MARCHANDS DE PIANOS ET DE MACHINES À COUDRE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal.

Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 15 août, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 30 centins en argent.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D'CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES
Composées de **McGALE**

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Pour Guérir le Rhume en Un Jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.

Il faut brigner la faveur de ceux à qui l'ont veut du bien.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 758 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocèle et de l'émaciation des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui!



HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS

une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Avec ces remèdes, nous enverrons notre livre qui traite des maladies particulières à l'homme donnant une description des organes spéciaux. Nous enverrons cette boîte de remèdes, le livre et les directions nécessaires pour vous guérir, sur réception de 12 cents pour payer les frais de port. La confiance parfaite que nous avons dans notre traitement nous encourage à faire cette offre libérale. Ne laissez pas passer cette occasion de recouvrer la santé et le bonheur.

THE QUEEN MEDICINE CO.

Boîte A, 947, Montreal.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 11 AOUT 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ECOSSE

XLV. — UN FESTIN DE BALTHAZAR

(Suite)

Le cabaretier fit la grimace.

Le désir manifesté par le matelot allait l'empêcher d'écouter ce que les convives n'allaient pas manquer de laisser échapper dans l'abandon d'un repas arrosé des vins qu'il avait déjà préparés, et traitrousement choisis parmi les plus capiteux.

—Ce cabinet est bien loin de la cuisine... opposa-t-il.

—Raison de plus. Sur le vaisseau-amiral le *Lancastre*, où j'ai servi, le salon du commandant était à vingt toises de l'office, Son Honneur trouvant que l'odeur de cuisine nuit à l'appétit. Houp!

Un certain regard accompagna le mot de la fin.

L'aubergiste plia l'échine.

Il venait de se souvenir des terribles couteaux dont la lame lui avait donné la chair de poule.

Le couvert mis, les gobelets nettoyés à neuf et les flacons de vins de France de crus différents rangés sur la table, on pénétra dans le cabinet.

A la vue des hors-d'œuvre, des bouteilles noblement poussiéreuses, Joveler eut un éblouissement.

—Mais c'est un festin de Balthazar, murmura-t-il, extasié.

—Balthazar, c'est un cabaretier de vos amis, seigneur géolier ? questionna Lionel.

Le porte-clefs, à qui la seule vue des bouteilles commençait à monter à la tête, se rengorgea :

—C'est un gentilhomme du temps passé qui avait la table la mieux servie d'Angleterre. Que voulez-vous, ami Lionel, on s'instruit dans les prisons.

Après les hors-d'œuvre, des anguilles préparées à une sauce épicée, dont le cabaretier de la Rose, avait puisé le secret dans la gargote de feu son père, commença le repas.

Le pâté de gelinottes vint après. Mais la soif engendrée par cette terrible sauce d'anguilles, avait déjà délié les langues.

Et dans son office, maître Norsberg Robby n'en était que plus dépité de ne pouvoir assister à une conversation dans laquelle il s'était attendu à se renseigner instructivement, et surtout productivement.

Si moins furieux, il eût été plus attentif, il aurait remarqué que les éclats de voix qui parvenaient parfois jusqu'à lui étaient plus souvent ceux du géolier que des marins.

Au salmis de chevreuil, Joveler commençait déjà à tutoyer ses deux amphitryons.

Lionel lui versa à boire coup sur coup deux ou trois verres de vins différents.

Et lorsqu'il vit ses yeux vagues rouler lourdement autour de lui, baissant la voix, tout en choquant les verres pour une santé ;

—Joveler, voyons, toi qui es mon ami, est-ce vrai ce que l'on dit que lord Mercy, le précédent lord-chief de justice, est toujours enfermé à la Tour de Londres ?

XLVI — ENTERRÉ VIVANT

Dans un retour de conscience et de réflexion, le guichetier fixa son regard sur son interrogateur.

Puis sa raison sombra définitivement dans le vin et un sourire bestial s'épandant sur sa physionomie :

—Non, dit-il, il n'y est plus enfermé.

Un espoir rapide fit se dresser la taille du faux matelot.

Lord Mercy n'habitait plus la sombre prison d'État. Mais alors

il serait possible, il allait même devenir facile de savoir dans quelle retraite il s'était retiré.

Il retrouverait Ellen qui, sans doute, partageait sa solitude.

Et, dans la disgrâce qui les atteignait, la fille du lord comprendrait, apprécierait la sincérité de son amour.

Mais aussi rapidement qu'elle venait de naître, cette espérance tomba.

Il venait de se souvenir de l'insuccès des démarches des jours précédents.

Ceux qu'il avait interrogés lui auraient répondu autrement si, même frappé d'exil, lord Mercy avait été délivré de ses fers.

Puis l'expression cruellement gouailleuse du géolier aurait été, à elle seule, une révélation, s'il lui était resté quelque doute.

—Tu plaisantes, ami Joveler, reprit Lionel ou plutôt le vicomte de Mercourt, en versant de nouveau à boire d'une main qui tremblait. L'ancien lord-justice est donc mort ?

—Quiconque entre à la Tour de Londres a cessé d'exister.

Des gouttes de sueur perlaient à la racine des cheveux du gentilhomme.

—Alors, tu es donc dans l'autre monde, toi qui y pénètres chaque jour ? s'efforça-t-il de répondre en restant au diapason de ce cruel entretien.

L'homme répliqua par un lourd éclat de rire et vida le gobelet que venait d'emplir encore son partenaire.

—Non, il n'est pas enfermé...

Il prit son temps lourdement :

—Il est enterré... Enterré vivant... C'est lord Somerset qui a recommandé cela. Il est enterré dans une oubliette au niveau de la Tamise, afin de lui conserver les os bien au frais.

Et un éclat de rire immonde accompagna sa révélation.

Le faux matelot avait horriblement pâli en apprenant l'affreux supplice infligé au père de celle qu'il aimait.

A l'éclat de rire cynique du misérable tourmenteur, un coup de sang jaillit à ses joues ; il se dressa, les mains ouvertes, prêtes à s'abattre sur l'être assez lâche pour railler le supplice de l'homme de qui il avait autrefois dépendu.

Mais Martial qui, durant ce saisissant entretien, n'avait cessé de veiller, lui saisit le bras.

Et son regard angoissé lui montra la cuisine que l'on apercevait à travers la porte entre-bâillée et de laquelle le cabaretier essayait de voir et d'entendre.

—Tu as raison, souffla Lionel en français. J'étais fou.

Et se raidissant, pour vaincre son indignation et sa douleur dans un effort qui lui mit des larmes au bord des yeux, d'une voix brisée par les sanglots contenus, il attaqua une chanson à boire.

—Tu te vantes, Joveler, dit-il encore au géolier que ses forces et la conscience de ses actes abandonnaient à la fois. Il faudrait que je le voie pour le croire.

—Tu n'auras qu'à dire *Christmas* aux gardiens des trois guichets... et à demander à Chooner, le géolier du Donjon, de te le montrer... et tu le verras...

Il eut un hoquet :

—Comme... je l'ai vu moi-même.

Le faux Lionel serra ses poings, enfouissant ses ongles dans sa main et se remit à chanter.

—La fête va bien, grommela Norsberg Robby. Je vais pouvoir grossir la note. Mais il me semble qu'il a parlé en sourdine de la Tour de Londres. Eh ! il pourrait bien y coucher demain, après ce festin, son escarcelle devant être bien près de se trouver vide.

Et sans être appelé, il apporta le dernier service, tandis que le géolier, envahi par les vapeurs du vin, balançait sur son escabeau comme un bœuf assommé, et que le vicomte de Mercourt se mordait les lèvres au sang pour retenir le cri de douleur et de colère, prêt de jaillir de son âme.

Le regard du cabaretier alla de Joveler profondément ivre aux deux matelots qui, pris à l'improviste, n'eurent pas le temps de feindre une hébétude aussi complète que celle de leur compagnon.

Ils saisirent son regard, le rapprochèrent de son arrivée soudaine, et dans un coup d'œil rapide se comprirent.

La cabaretier avait épié, deviné leur déguisement. Ils étaient trahis !

—*All right !* lança en anglais le faux Lionel, en attaquant avec une sorte d'entrain irrité, en attaquant un des coqs de bruyère. Voici un festin qui va mettre notre bourse à sec. Maître gargobier, vous consentirez bien à nous garder quelques jours à crédit en attendant que nous ayons déniché un embarquement.

Et il lança un morceau de gibier dans l'assiette de son vis-à-vis.

—Certainement... pour vous obliger, répondit Norsberg Robby. Et à condition que vous me remboursiez honnêtement sur vos avances.

—Entendu. Un verre de vin, maître Robby, pour me rendre raison, quelque vous me sembliez avoir quatre yeux, pas très bons peut-être, deux nez et trente-six mentons.

Et en trinquant avec une maladresse voulue, Lionel se disait :

(1) Commencé dans le numéro du 14 avril 1900.

—Qu'il attende seulement à demain pour nous dénoncer, et nous quittons cette nuit même cette souricière où notre venue n'aura pas été inutile, si douloureux que soit ce que j'ai appris.

Le cabaretier vidait lentement son gobelet, réfléchissant au moyen d'empêcher ses hôtes de sortir avant qu'il eût ramené les agents du lord-chief.

—Je crois que... pour le coup... j'ai le mal de mer... bégaya Lionel en reposant son verre aux trois quarts pleins encore et dont une partie se renversa sur la table.

—Il faut aller vous coucher... dans votre chambre, s'empressa de dire Norberg Robby, certain de les y faire prendre comme dans une cage.

—Ma chambre?... Et ça... alors!... dit le faux matelot.

Et il se laissa aller sur le banc à un bout duquel il était assis.

Martial dormait déjà ou faisait semblant de dormir, le haut du corps appuyé sur la table.

Le cabaretier sortit alors, ferma à clef la porte du cabinet et s'éloigna à la hâte.

Il allait aviser la police.

XLVII — ENTRE QUATRE MURS

Le repas offert au guichetier de la Tour de Londres, commencé au déclin du jour, s'était achevé aux lumières.

Mais en se retirant, Norberg Robby, par calcul ou par avarice, avait emporté les chandelles, placées à chaque bout de la table.

La plus profonde obscurité régnait dans le cabinet.

Le faux Lionel écouta avec attention.

Le rythme régulier de la respiration du faux guichetier s'élevant sonore et soutenue lui prouva un sommeil authentique.

—Martial, dit-il alors d'une voix étouffée.

—Maître...

Et l'autre matelot releva la tête.

—Nous sommes pris...

—Ou tout au moins le cabaretier a-t-il l'intention de nous faire prendre!

Henri de Mercourt se dirigea à tâtons vers la porte et essaya doucement de l'ébranler.

Elle était bien fermée.

Et pas de fenêtres, ce cabinet n'étant éclairé le jour que par la porte laissée ouverte tout le temps.

Il n'avait pas réfléchi dans quelle souricière il s'emprisonnait, se demandant encore ce qui avait pu donner l'éveil à l'aubergiste.

—Vais-je donc aller grossir en prison le nombre des victimes de Somerset? se dit-il avec colère.

Et pensant à ce qui l'avait amené en Angleterre:

—Ellen, chère et féérique vision, ne serez-vous réellement jamais pour moi qu'une chimère inaccessible et de laquelle les obstacles imprévus me sépareront toujours?

Il frappa la porte de son poing fermé.

—Moisir, souffrir, mourir lentement dans un cachot, sur la terre qu'elle habite!... Et se dire qu'un mur peut être nous sépare seul, et éloignés par ce mur plus que par une mer, vivant et mort à la fois dans la tombe, que deviendra pour moi l'*in-pace* dans lequel, pareil à l'infortuné lord Mercy, on m'enfermera!

Une main alors se posa sur son épaule.

—C'est vrai, toi aussi, mon pauvre compagnon. Je t'oubliais, pardonne-moi. Pourquoi as-tu voulu venir avec moi?... Pourquoi t'ai-je écouté?

—Monseigneur, le rôle du serviteur est d'être à côté de son maître.

—Dévouement inutile puisque je t'entraîne dans ma chute, sans profit aucun.

—Ne désespérons pas, monseigneur. Désespérer, disait notre chapelain, c'est blasphémer. Permettez, puisque nous sommes découverts, que je vous donne le titre qui vous appartient.

—Hélas!... titre vain!...

—Monseigneur, avez-vous remarqué quand ce traître d'hôtelier a fermé la porte à clé, il a manié la serrure avec précaution afin de ne pas nous laisser le temps de l'empêcher d'achever la besogne. Cependant nous l'avons entendu... trop tard. Nous l'avons entendu retirer la clé, mais nous n'avons entendu pousser aucun verrou extérieur.

—C'est vrai.

—Eh bien! les serrures étant placées à l'intérieur des portes généralement, tout espoir n'est peut-être pas perdu.

Il promena rapidement ses doigts sur le bois.

—Et tenez...

Prenant la main du gentilhomme, le geste dans certains cas étant plus prompt que la parole, il la posa là où lui-même venait de toucher.

—En effet, voici la serrure.

—Monseigneur, un bon écuyer doit être à même de réparer, dans un cas pressant, les armes de son maître; serrer une vis, démonter une pièce de fer ne m'est donc pas trop étranger.

—Tu penses donc?

—Monseigneur, je pense tout faire pour que nous puissions fausser compagnie à ce traître d'hôtelier.

Tandis que Martial faisait cette réponse au vicomte de Mercourt, ses doigts cherchaient rapidement sur la table.

Il tâtonnait à cause de l'obscurité.

Enfin il trouva sans doute ce qu'il désirait, car une exclamation de contentement lui échappa.

—Voici, mon affaire, dit-il. Ce couteau à lame ronde va me servir de tourne-vis.

Les mains étendues, palpant devant lui, l'écuyer se dirigea vers la porte.

Et s'approchant de la serrure, cherchant l'entaille transversale d'une des vis, il y appliqua son outil improvisé, le couteau dont il venait de se munir.

Mais la serrure était posée depuis longtemps, les vis avaient rouillé et adhéraient fortement au bois.

Martial fit un effort pour ébranler le fer dans son alvéole, la lame du couteau se brisa avec un bruit sec et le tronçon se planta dans son doigt.

Le brave écuyer contracta ses mâchoires dans une poussée de colère, et insensible à la douleur se hâta de chercher, sur la table encombrée, un autre couteau.

—Ah! si ce maudit espion de Robby n'avait pas emporté la lumière, gronda-t-il.

Ayant enfin trouvé un autre couteau semblable au premier, il se remit à sa tâche.

Cette fois, il y apporta plus de prudence, quoique le temps pressât terriblement.

Mais le moyen de forcer à se mouvoir, de détacher ce morceau de fer collé au bois? La lame ployait, glissait, sans qu'il avançât.

Il parvint enfin, après de nombreux efforts, à débarrasser la vis sur laquelle il s'acharnait.

Martial attaqua aussitôt la suivante.

Ce premier résultat découpait son adresse et sa tenacité.

—Si au moins je pouvais t'aider!... disait d'une voix sourde et irritée, le chevalier.

—Nous nous gênerions l'un l'autre, monseigneur: et nous n'avancerions point.

Puis cette pensée de son maître réduit à attendre, inactif, impuissant, faisant surgir une inspiration dans son cerveau:

—Mais vous pouvez plus que cela.

—Comment?

—Joveler, le guichetier qui dort là est ivre-mort.

—Eh bien? A quoi ce vilain diable peut-il nous être utile?

—Lui, à rien, monseigneur. Mais son uniforme...

—Je te comprends. Tu me proposes de revêtir ses vêtements?

—En effet, maître.

Il ne vit pas, il devina la grimace du gentilhomme.

Il insista:

—Je comprends vos répugnances... l'habit d'un vautour de prisons... que voulez-vous, monseigneur, c'est la fatalité qui le veut.

—Oui, la fatalité!

Martial n'aurait pas eu les mêmes scrupules.

Il reprit donc:

—Il est à peu près de la même taille que vous. Il suffirait que vous lui enleviez son costume: nous lui passerons ensuite le vôtre. Le vicomte de Mercourt de Kervien secoua la tête.

—A quoi cela me servirait-il, mon ami? Je serais pris quand même. Puis t'abandonner, te sacrifier honteusement, jamais.

—Monseigneur, par pitié; le temps presse. Tenez, je sens la seconde vis qui cède.

—Non, te dis-je. Qu'importe cette frêle chance. Puisque tu es près d'avoir arraché cette maudite serrure, nous fuirons ensemble ou ensemble nous succomberons, après nous être défendus.

—Alors nous succomberons, prononça avec amertume Martial. Car les Argousins vont se présenter en force, et que pourront nos couteaux de marins contre la grappe humaine qui va nous assaillir?

Il abandonna son ouvrage.

—A quoi bon de continuer dans ce cas? Cette porte franchie, il nous faudra traverser la salle remplie à cette heure des géliers et autres gibiers de potence qui forment la clientèle de cette caverne; le cabaretier ou sa femme les amèteront contre nous, et nous serons quand même perdus.

—Nous tomberons en luttant!

—Monseigneur, vous oubliez ce que mon vieux père m'a dit en me donnant à vous. Songez à lui, seigneur, songez que, hors des griffes de ces bandits, vous pourrez quelque chose pour moi. Tandis que si nous tombons l'un et l'autre en leur pouvoir, c'en est fait de

tous deux, et votre vieil et fidèle intendant mourra sans avoir revu ni son maître, ni son fils.

Une imprécation douloureuse s'exhala de la gorge d'Henri de Mercourt.

— Il le faut donc !

Et dominant sa révolte :

— Allons !

Et s'approchant du guichetier qui ronflait, inerte ainsi qu'une bête morte, il commença à lui arracher ses vêtements.

— Oh ! menaçait-il. Je sens que le besoin de la vengeance s'ajoute à la vengeance. Il faudra que ce cabaretier soit puni de son crime.

— Je l'ai déjà condamné, moi ! fit l'écuyer.

Henri de Mercourt avait achevé de déshabiller l'ivrogne.

Refrénant sa contrainte irritée, il revêtit son costume.

— C'est fini, dit-il au bout de quelques minutes, il n'y a plus qu'à lui passer mes vêtements.

— Et moi je n'ai plus qu'une vis à ébranler, à extraire, répondit Martial. Je vais vous aider, et dans un instant vous serez libre. Nous le serons peut-être tous deux.

Et la fièvre dans la voix :

— Oh ! la valeur immense des minutes. La durée d'un éclair, la vie ou la mort !

Et abandonnant à regret son ouvrage, il vint aider son maître à habiller l'ivrogne inerte et mou comme un cadavre.

— Assez, merci, je continuerai le reste tout seul, dit le vicomte après qu'ils eurent fait le plus difficile. Remets-toi à ta besogne. Oh ! livres !... livres !...

Martial Dacier plaça la lame usée, déchiquetée du couteau dans la rainure de la dernière vis.

La sueur coulait de son front, le sang de ses mains, entre lesquelles tournait son outil imparfait.

Mais il ne s'en apercevait même pas, s'acharnant, arc-bouté, le souffle rauque.

Mais posée, tordue, formant chochet dans le bois, cette dernière, cette misérable tige de fer, insensible à toutes les tentatives, refusait de tourner.

L'écuyer lâcha une imprécation.

Et accrochant ses doigts aux angles de la gâche la secoua avec fureur.

La lourde armature de fer ballotta.

Il essaya de glisser le couteau qui lui servait d'outil, entre le bois et la gâche ; mais la lame plia et il comprit qu'elle allait se rompre.

Martial tira alors son énorme couteau de marin, le couteau acheté au patron de la barque bretonne qui les avait transportés en Angleterre, et fit levier.

Il parvint ainsi à éloigner assez la gâche pour introduire le bout de ses doigts.

On aurait dit des griffes dans la crispation forcenée de ses nerfs.

Il poussa un *han !* terrible ; sa peau resta sur le fer.

Tout craqua.

Et il manqua de tomber en arrière, l'armature cédant enfin, arrachée avec un déchirement du bois.

La porte était ouverte.

— Maître ! venez ! souffla-t-il.

Et, toujours plein d'abnégation, il s'effaça, poussant devant lui le gentilhomme.

La lumière venant de la salle tomba alors sur celui-ci, éclairant son uniforme du géôlier de la Tour de Londres.

Devant lui étaient les consommateurs, les tortureurs de cette géhenne de douleur qu'était la sombre prison d'Etat dont il portait la livrée, et qui allaient sans doute le dévisager.

A dix ans de là, était la porte de la ruelle, était la liberté.

La liberté ?

XLVIII. — AU COUTEAU !

Henri de Mercourt, prenant sa résolution, s'avancait vers la salle, suivi de Martial, prêt à affronter le feu croisé des regards, prêt à braver le cri de surprise et de délation qui partirait peut-être de la bouche d'un nombreux géôlier de la Tour de Londres devant qui il lui fallait passer avant de gagner la rue, lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et Norberg Robby, parut.

Une dizaine d'hommes firent irruption derrière lui.

C'étaient les sbires qu'il était allé chercher.

— Par ici ! souffla le cabaretier.

En même temps, il leur montra le couloir conduisant au cabinet dans lequel il avait enfermé les deux matelots et Joveler.

Mais il aperçut la porte défoncée, vit un homme au costume de guichetier qu'il crut être Joveler lui-même, et derrière lui, aperçut

Un jurément de colère lui échappa.

— Nous arrivons encore à temps, gronda-t-il. Sus aux matelots !

Et, donnant l'exemple en apparence, il s'élança, en effet, puis, s'effaçant brusquement dans sa cuisine dont l'entrée était au passage, il laissa la meute humaine s'abattre sur les victimes qu'il lui désignait.

Mais l'éclair du large couteau de l'écuyer zébra l'air en sifflant, et la meute, surprise, reflua, traçant autour de lui un cercle aussi grand que le permettaient les murailles.

— Sus ! sus donc ! grinça du fond de sa tanière la voix âpre du cabaretier, qui ne voulait pas perdre la prime qu'il escomptait comme salaire de sa trahison.

— Chien ! gronda Martial.

Les suppôts de prison firent un mouvement, prêts à s'élaner tous ensemble, les griffes en l'air ; prêts à coiffer de leur grappe, à écraser leur adversaire.

Henri de Mercourt tira son couteau tout ouvert de sa poche, prêt, lui, à défendre son compagnon.

— Fuyez ! lui glissa à l'oreille l'écuyer, ou c'en est fait de nous deux. De moi surtout, sans espoir !

— Houp ! commanda le chef de police.

Ses hommes s'élançèrent d'un bond terrible ; leur remous refoula le vicomte de Mercourt.

Ils ne songèrent même pas à le regarder, son costume signifiant que ce n'était pas là le gibier qu'ils chassaient.

Henri de Mercourt vit le chemin libre. Il se détourna, l'haleine coupée, sentant rugir en lui le désir de seconder Martial.

Il aperçut la meute policière entourant son compagnon, comprit l'inutilité de la lutte, accepta le sacrifice !

Il se souvint alors de ce que lui avait dit Martial : que, en liberté, il pourrait quelque chose pour lui, tandis que, prisonniers tous deux, ils étaient perdus sans rémission, l'un et l'autre.

Lutte inutile, lutte stérile, que celle qu'il allait entreprendre. Il replongea dans sa poche le couteau qu'il commençait à en sortir.

Alors, étouffant un cri de rage et de douleur, la main toujours nouée sur son arme terrible, sur son arme qui ne demandait qu'à frapper, il s'enfonça dans le corridor.

— Joveler ! appela le cabaretier en le voyant passer.

Le feu de deux prunelles sanglantes tomba sur lui. Mais l'ombre de sa toque couvrant ses traits protégea malgré lui le gentilhomme, ne permit pas à Norberg Robby de reconnaître son erreur.

Les consommateurs de la salle, alléchés par l'arrivée des sbires, le bruit de lutte, s'entassaient à l'entrée, flairant par avance l'odeur du sang.

Henri de Mercourt s'engagea parmi eux, protégé par son costume comme par un talisman.

— Oui, la curée ! lança-t-il d'une voix stridente.

Es bousculant leurs rangs, il vit devant lui la salle vide, la porte restée ouverte !

C'est bien ma destinée qui le veut ! dit-il en se retournant comme pour un dernier défi, une menace pour tous ces gens au milieu desquels il venait de passer en dédaignant de se cacher.

Il écouta l'écho de voix rauques, de piétinements de lutte qui parvenait jusqu'à lui. Et ravageant sa poitrine de ses ongles, en un accès de colère impuissante et de regret furieux, il s'élança au dehors, hurlant :

— Oh ! je reviendrai !

A l'intérieur, le tumulte continuait.

Au signe de leur chef, les limiers de prison s'étaient rués avec ensemble sur le matlot, afin d'annihiler sa résistance.

Soudain le matlot disparut dans la direction du toit.

Le policier envoyé en reconnaissance arriva bientôt à sa hauteur.

La clarté du flambeau qu'il tenait tomba sur Martial.

L'homme de police poussa un cri de joie, l'aboiement du chien qui vient de découvrir la bête traquée.

— Rends-toi ! cria-t-il.

— Viens me prendre ! riposta le fugitif.

Et enlaçant la cheminée de son bras gauche, il prit son couteau de la main droite.

Arc-bouté, les yeux rivés sur ceux de l'espion, il attendit.

Ce dernier lança un appel.

Aussitôt, tous ses compagnons, joyeux de voir le fugitif découvert, se hâtèrent vers lui, le rejoignirent.

Les yeux brillants, un rire mauvais sur les lèvres, ils étudièrent l'endroit où se trouvait le Français.

Et aussitôt, faisant de nouveau luire leurs poignards, ils s'éparpillèrent, se mettant à glisser vers ce toit, enveloppant l'homme, pareils à des bêtes rampantes et venimeuses, le dard levé.

Martial se pencha vers celui qui arrivait en face de lui, son couteau au bout de son bras étendu.

L'homme se recula alors, attendit que ses acolytes eussent fini d'enserrer leur victime.

Le Français lança rapidement un regard tout autour de lui.

A la lueur papillotante des flambeaux fondants, il vit la pince formée par les sbires près de se refermer derrière lui.

Ayant eu la vision de la liberté conquise, la pensée de rester entre les mains des agents de Somerset lui déchirait le cœur.

Fuir... fuir encore, n'importe où, n'importe comment, tant qu'il lui restera un pouce de terrain, il le voulait encore.

Qui sait si, à force de tenter la chance, elle ne tournerait pas pour lui, finalement ?

D'un coup d'œil il jugea l'endroit où le vide resté entre ses assiégeants était le plus grand, ce vide qui, à chaque seconde, se rétrécissait.

Et, lâchant son point d'appui, au risque de rouler sous la pente du toit, il se précipita dans cet étroit espace.

L'individu qui était le plus proche détendit le bras : son poignard raya, d'un trait de sang, le jarret de Martial.

Il était sorti de leur cercle, il était passé !

Qu'allait-il se produire maintenant ?

XLIX — DANS L'ESPACE

Grâce à sa hardiesse, à son énergie active, Martial était parvenu à sortir du cercle qui l'enserrait ; appuyé d'une main sur les plaques d'ardoises, le corps à demi couché, il s'éloignait rapidement.

Soudain, un halètement souleva son sein ; l'espérance courut dans son cerveau.

A certains détails de sculpture suffisamment visibles sous les flammes oscillantes, il venait de reconnaître la vieille maison qui, précédemment avait attiré son attention.

— Je l'atteindrai ! souffla-t-il entre ses dents serrées.

Il se jeta à plat ventre.

Et, glissant, rampant, ne voyant plus le danger, le toit affreusement incliné, il s'avança vers le bord aussi vite qu'il le pouvait.

Les agents de la police s'étaient rassemblés.

— Il va se tuer ! disaient-ils.

— Que je saisisse le tuyau de descente, et je suis hors de leur portée, pensait Martial.

La fièvre de la délivrance le surchauffait, et il ne voyait plus rien que cela.

Arrivé au bord du toit, il se tordit pour ne pas céder à l'attraction affolante du vide.

Il vit la gargouille trouant l'obscurité de son trait rigide.

Il n'apercevait pas le tuyau sur la façade enténébrée, mais il devait être au-dessous.

Plaquant ses mains sur le plomb, comme des griffes, comme des ventouses, il suivit le bord du toit.

Son vêtement flottait dans le vide...

Les sbires, frappés de stupeur, hésitant tout d'abord à le suivre sur ce chemin de mort, recommencèrent à se mouvoir.

— Oh ! j'arriverai avant eux ! grinça-t-il.

Encore quelques brasses.

La gargouille de pierre aux nervures profondes était devant lui. Il y planta sa main avec une force âpre, une sorte d'énergie sauvage, une prise de possession frénétique.

Et d'un élan il l'étreignit, l'embrassa, s'avança sur elle.

— Oh ! firent les estafiers, impressionnés malgré eux.

Martial les aperçut.

Un rire nerveux, qui eût fait mal à qui l'aurait distingué, crispa les muscles de sa face :

— Ils ne m'auront pas !

Nouant ses bras à la masse de pierre, il se pencha sur le gouffre, lâcha le toit des pieds.

Son corps s'abattit tout à coup, disparut dans la nuit, oscilla.

La pierre, sous le poids du corps, ballotta.

Les agents de Somerset, ne le voyant plus, ne savaient que penser.

Le corps du malheureux ballottait, retenu par ses bras noués autour de la pierre qui avançait vers l'abîme sa masse sombre et grêle.

Les cheveux hérissés sur son front, Martial cherchait des pieds le large tuyau auquel il avait espéré se cramponner.

Mais il ne le touchait pas, ne le rencontrait point.

Et au-dessus de lui, la gargouille de pierre s'infléchissait, s'arrachant au mortier, secouée à chacun de ses mouvements.

En observant la maison autrefois, Martial n'avait pu évaluer à quelle distance du toit s'arrêtait le cylindre de métal destiné à recevoir les eaux vomies par la gargouille.

Et maintenant, incapable de remonter, retenu au-dessus du gouffre par la crispation de ses bras noués, ses bras que les angles de la pierre entaillaient, il ne sentait pas le cylindre de fer sur lequel il avait compté !

Encore quelques minutes, quelques siècles de torture, d'agonie, et il irait se briser sur les pierres aiguës du pavé.

— Échouer là ! siffla-t-il avec angoisse.

Incrustant ses doigts, ses ongles dans le bord cannelé de la pierre, il dédendit, en un lent effort, ses bras prêts à se détacher d'eux-mêmes et resta suspendu par les mains.

La gargouille grinça à son oreille dans le mouvement qu'il venait de faire ; un plâtras s'en détacha, vint frapper Martial et alla tomber dans la rue... avec un bruit pareil à celui d'une pierre jetée dans un puits profond !

Le Breton était brave, et cependant il frissonna.

Ses pieds, cherchant au-dessous de lui, dans tous les sens, le point d'appui espéré, ne rencontraient encore rien.

Ses poignets, ses mains se raidissaient, menaçant de cesser bientôt de le soutenir.

Un gémissement affreux sortit de sa gorge.

Il resta suspendu à la gargouille ébranlée par son poids.

Encore quelques moments et son supplice prendrait fin, dans la mort.

La gargouille de pierre détachée de son alvéole, s'abattait avec lui sur le pavé : déjà, il la sentait glisser.

Un coup de vent qui s'éleva fit flotter son vêtement, glaçant sa sueur.

Martial crut que l'étoffe s'était accrochée quelque part.

— Serait-ce possible ? murmura-t-il.

Il fit un léger mouvement, ayant peur que le fragile appui qui le soutenait encore ne s'arrachât tout à fait.

L'aspérité à laquelle le drap était accroché résista.

L — FATALITÉ

La mort l'écrasement sur le pavé de la rue n'était plus pour le fugitif non pas une question de minutes, mais de secondes. Il pensa :

— Plus tôt ou plus tard, qu'importe !

Et, détachant une de ses mains, suspendu par un seul bras à la gargouille de pierre, tel qu'un fruit mûr qui va tomber, il palpa avidement la muraille, cherchant l'aspérité que le hasard venait de lui révéler.

Un cri de joie glissa sur ses lèvres ; c'était un fort morceau de fer, le restant sans doute de l'armature qui avait dû maintenir autrefois le plomb chargé de recevoir les eaux de la gargouille.

— Le vois-tu ? prononça une voix au-dessus de lui, celle d'un des sbires.

— Non. Il doit s'être écrasé en bas.

— On ne l'a pas entendu crier.

— C'est qu'il s'est tué sur le coup. J'ai entendu tomber quelque chose.

Martial saisit avidement leurs paroles.

— Ils ne faut pas qu'ils me voient, se dit-il, haletant.

Et, lâchant la gargouille de la main qui s'y trouvait encore, il se cramponna à la tige de fer qu'il venait de trouver, laissant ses pieds effleurer la façade de la maison.

Un obstacle les arrêta.

Un mot jaillit alors de la bouche du fugitif :

— Le tuyau de fer !

Il était sauvé.

C'était bien, en effet, le point d'appui qu'il avait cherché pour y confier sa vie, le chemin périlleux qu'il saluait d'une voix reconnaissante, enivrée.

Le reste maintenant n'était plus rien.

— Non, je ne suis pas encore mort, je ne suis pas non plus en votre pouvoir, prononça-t-il à mi-voix, avec une frénésie ardente, en s'adressant à ceux qui avaient cru le tenir.

Se laisser glisser à terre, s'éloigner aussitôt de ce quartier allait lui être facile.

Changeant ensuite de déguisement, il se mettrait à la recherche de son maître.

Libre !

— Il fallait rester libre !

Il commença sa descente.

— Encore quelques toises, pesa-t-il. Ensuite l'espace !

Un cri bref lui échappa.

La fatalité ravageant tout ! Le destin qui crie : Il faut que tu succombes ; tu es condamné !

Le crochet de scellement du tuyau venait de céder.

Le malheureux que rien ne retenait plus tombait en arrière, traçant une trajectoire effroyable.

Un bruit sourd s'éleva du sol.

— Avez-vous entendu ? fit un des sbires restés sur les toits.

La même intuition surgit à la fois à leur esprit à chacun. Le fugitif ayant presque réussi à s'échapper, ils ne savaient comment, venait de s'abîmer sur les pavés de la rue.

—Vite ! lancèrent-ils.

Ils se précipitèrent dans l'ouverture du grenier.

Norveg Robby entendit, au-dessus de lui, une cavalcade effrénée, une avalanche humaine roulait dans l'escalier.

La bande des estafiers qu'avait laissés debout le couteau du Broton passa comme un tourbillon devant sa cuisine.

Et le bruit de leur galopage retentit dans la rue.

Ils tournèrent l'angle.

Une forme humaine gisait sur le sol, inerte.

Ils tombèrent tous ensemble dessus.

—Nous le tenons ! s'écrièrent-ils avec joie,

Martial, car c'était lui, tourna lentement vers eux sa tête saignante.

Des bourgeois apparaissaient sur leurs portes, avec des flambeaux.

A cette clarté, les policiers virent la douleur silencieuse et résignée peinte sur les traits du vaincu, et invinciblement ils se turent.

Un d'eux le souleva. Mais quelque chose d'atrocément douloureux passa sur la face de Martial livide de souffrance et pourpre de sang extravasé, et il retomba.

Une de ses jambes ballottait, brisée au-dessus du genou.

Les bires joignant leurs mains deux à deux le jetèrent alors sur brancard improvisé et l'emportèrent.

La tête du blessé balançait en arrière.

Il la releva dans un effort et contempla la maison qui venait de tromper son espérance.

—Qu'importe, murmura-t-il, puisque, grâce à moi, mon maître est sauvé !

Et il s'évanouit, tandis que le funèbre cortège qui l'emportait disparaissait au tournant de la rue.

LI. — CHRISTMAS !

La dernière pensée de Martial, avant de céder à la syncope causée par le mal et par la perte de son sang, avait été pour son maître resté libre, grâce à son dévouement et à son énergique présence d'esprit.

A la faveur de l'uniforme de geôlier de la Tour de Londres enlevé à Joveler, et grâce aussi au désordre provoqué par la lutte acharnée de l'écuyer, le vicomte de Mercourt était parvenu à gagner la rue.

Arrivé sur le seuil de l'auberge, il avait tourné à droite, machinalement.

A quelques pas de là, se trouvait la ruelle dans laquelle devait plus tard venir s'écraser son courageux et fidèle écuyer.

Devant lui s'élevait la masse sombre et menaçante de la Tour de Londres.

La première pensée du gentilhomme fut de se jeter dans cette ruelle et de se perdre dans les rues de la Cité.

Au moment de le faire, une idée nouvelle surgit dans son esprit.

On ne tarderait pas à s'apercevoir de la substitution de costume opérée par lui.

On se rendrait compte aussitôt qu'il n'avait eu ainsi d'autre but que de se soustraire aux limiers envoyés contre lui.

Et l'ordre serait transmis aussitôt à toutes les créatures de lord Somerset qui, de nuit et de jour, de nuit surtout, battaient le pavé de la capitale, d'arrêter provisoirement quiconque porterait le costume de guichetier de la prison royale.

Comme, en outre, MM. les porte-clés de la noble Tour n'avaient guère l'habitude de montrer nuitamment par les rues leur uniforme assez peu estimé, les vêtements auxquels le vicomte de Mercourt devait son salut n'allèrent pas tarder à causer sa perte.

—Il n'est qu'un lieu où ce costume ne risque pas de me compromettre, se dit-il audacieusement. C'est la Tour de Londres elle-même.

Et l'idée suivante se juxtaposa à la précédente, téméraire, folle et d'autant plus tenace : aller se mettre à l'abri des poursuites dans la Tour elle-même, oui, dans la Tour de Londres, véritable cité !

—Nul ne me supposera assez insensé pour aller affronter une telle demeure.

Et s'avancant lentement vers la sinistre forteresse :

—Raison de plus pour m'y réfugier.

Il considéra la silhouette rébarbative des murs crénelés, des meurtrières...

—Au petit jour, quand j'en sortirai, les limiers de geôles auront certainement cessé leur chasse, persuadés qu'à cette heure-là, j'aurai depuis longtemps troqué, contre un autre, ce déguisement trop voyant... Au petit jour, quand j'en sortirai... ai-je dit... si j'en sors !

Il apercevait plus distinctement la masse noire et menaçante :

—N'est-ce pas tenter le ciel que d'aller me jeter ainsi dans la gueule du loup ?

Mais, d'autre part, il y réfléchissait, n'ayant point dans Londres de retraite sûre où il pût se cacher, obligé d'aller s'échouer dans quelque hôtellerie de bas étage où son costume le dénoncerait, sa perte était certaine.

Au fur et à mesure qu'il voyait plus distinctement les mailles du filet qui n'allait pas tarder à l'enserrer, son inspiration primitive lui paraissait moins déraisonnable.

Il allait plus loin, elle était moins hasardeuse même.

Depuis qu'il était installé à l'auberge de la Rose, il avait eu le temps de se mettre au fait des usages de la trop célèbre prison.

Les gardiens étaient divisés en deux équipes principales.

L'équipe de jour, l'équipe de nuit.

Ceux chargés de la surveillance des geôles durant la nuit quittaient leur service lorsque l'horloge de sable installée dans le poste de garde indiquait que l'on était à la septième heure du matin.

La cloche donnait alors le signal du départ.

Les gardiens, au nombre d'une cinquantaine, se présentaient au guichet principal et passaient par groupe plus ou moins compacts en devisant de leurs petites affaires.

Ce que le seigneur de Kervien n'avait pu voir de lui-même, son "ami" Joveler, ou plus exactement l'ami des verrées de gin et de brandy que lui payait le faux Lionel, le lui avait appris.

On était en hiver ; à sept heures du matin, il faisait encore noir dans les corridors voûtés de la cour, et le quinquet installé devant le guichet commençait à charbonner.

Henri de Mercourt se disait tout cela en se rapprochant insensiblement de la forteresse.

Un bruit soudain derrière lui le fit se retourner vivement.

La porte de l'auberge venait de se rouvrir.

Deux des estafiers en sortaient, portant Joveler ivre-mort ; derrière eux, plusieurs des consommateurs causaient avec animation.

—Je suis découvert, se dit le gentilhomme français, ou je ne vais pas tarder à l'être.

Une cinquantaine de pas le séparaient encore de la forteresse.

—Allons, de la décision ! Christmas m'a dit Joveler. C'est le mot de passe. On me prendra pour un permissionnaire venant prendre son service.

Pourtant une angoisse insurmontable l'étreignait au moment de faire les derniers pas pour franchir ce seuil redouté sur lequel on aurait pu écrire le "laissez ici toute espérance" du poète.

Alors ce quelque chose de plus fort que la raison, plus fort que la mort, qu'est l'amour se levant en lui :

—Lord Mercy s'y trouve captif, enterré dans une oubliette, m'a affirmé Joveler. Son gardien se fait un passe-temps de montrer l'infortuné et noble vieillard comme on montre une bête dans sa cage. C'est la Providence qui le permet, qui le veut. Je m'adresserai à Chooneer, je lui offrirai un verre de vin ou de whisky, ces alcools empoisonnés avec lesquels on peut tout espérer avec ces hommes, et lui demanderai à voir la grimace que fait son prisonnier dans son trou d'horreur.

Il leva son regard vers le ciel d'où une étoile scintillante semblait planer au-dessus de la funèbre citadelle.

—Dieu de mon enfance, pria-t-il, c'est vous qui m'avez conduit à la porte de cette prison. Ce n'est plus à moi que je songe à cette heure, c'est à celle que je n'ai cessé d'aimer, à celle dont je vais voir le père, et à qui je vais demander le mot suprême qui me permettra de retrouver Ellen... si je ne succombe pas dans cette tentative.

Il se détourna une dernière fois pour regarder derrière lui, aperçut les lumières courant sur les toits, et devina ce qui se passait.

—Mon brave et généreux écuyer se sacrifie pour moi, pour mon œuvre. Et j'hésiterais, moi !...

Il fit délibérément quelques pas vers le seuil fortifié.

—Qui va là ? cria la sentinelle.

—Christmas ! répondit le Français.

Et il disparut sous la voûte.

LII. — DANS L'ANTRE

On donne le mot de passe à chacun des trois guichets et l'on est dans la place, avait dit à peu près Joveler à celui qu'il croyait être le matelot Lionel débarqué du brick le *Star*.

La gorge contractée par une émotion qu'il avait peine à maîtriser le cœur serré, le vicomte de Mercourt, que le soldat en faction avait laissé passer, se présenta devant le guichet.

Et d'une voix rauque, mal assurée, il prononça le mot de passe.

—Camarade, on voit que tu viens du cabaret, dit le gardien, qui prit pour l'effet de l'alcool celui de l'émotion.

Et les clés tournèrent dans les deux serrures.

Ce qu'avait dit Joveler était donc exact ; voici que les portes de fer de l'autre s'ouvraient au mot magique, ou au moins la première porte.

Une sensation indicible étreignait le cœur du téméraire étranger.

Henri de Mercourt aperçut, à quelque distance, une seconde porte, épaisse et bardée de fer, percée d'un judas comme la première.

Il s'avança vers elle et essuya la sueur qui venait d'affluer à son visage.

—La seconde éprouve, pensa-t-il.

Il respirait avec peine : il lui semblait que les pierres de la voûte l'écrasaient.

Se raidissant contre l'émotion, tâchant de garder l'allure indifférente que voulait son affreux costume, il frappa brutalement au second guichet.

Une tête se montra.

—Christmas ! dit-il encore.

Celui à qui il venait de donner le mot, le "Sésame, ouvre-toi" de ce lieu de douleurs, était un quaker exalté, et lisait la Bible, religieusement, palpitant à ces paroles de miséricorde et de fraternité, tout en gardant soigneusement sur lui les clés de la géhenne de persécution et d'infamie dont il était un des zélés défenseurs.

Le pieux lecteur leva la tête au mot de passe, regarda le costume du nouveau venu, reconnut la livrée de la prison.

Il ouvrit le guichet.

—Frappez et l'on vous ouvrira, a dit le Christ. Gloire à lui ! Entrez, mon frère en J.-C.

Cette hypocrisie de la pitié dans un tel lieu produisit au visiteur un effet atrocement pénible.

Pourtant, le succès de ces deux épreuves l'enhardissait.

Et ce fut d'un pas plus ferme qu'il se dirigea vers le troisième seuil.

Il l'atteignit et frappa encore.

Le Judas s'ouvrit et une tête y parut.

En même temps, la clarté d'une lampe éclaira vivement le faux géôlier.

Le gentilhomme frémit et planta ses ongles dans la paume de ses mains, jusqu'aux sangs, pour s'empêcher de pâlir.

—Que voulez-vous ? questionna la voix roque du cerbère.

Henri de Mercourt répondit par le mot de passe.

—Christmas, c'est très bien. Que voulez-vous ?

—Entrer.

—Pourquoi faire ? insista la voix.

—Pour le service, donc !

Le visiteur reconnaissait l'argence d'outrer son rôle, sous peine d'être pris et de périr.

—A cette heure, c'est extraordinaire, reprit l'autre.

L'angoisse commençait à assaillir le gentilhomme.

Il se demandait si la facilité relative avec laquelle on lui avait donné accès aux guichets précédents n'était pas un piège.

On l'avait laissé s'engager dans l'infamale demeure où l'on allait peut-être lui mettre la main au collet, après l'avoir amené à se livrer absolument de lui-même.

A cette pensée, il éprouva une véritable sensation de vertige.

—Votre nom alors ? dit encore le guichetier.

Le vicomte de Mercourt crut que, cette fois, c'en était réellement fait de lui.

Cependant il lui fallait persister jusqu'au bout :

—Joveler, répondit-il d'une voix étouffée en s'efforçant d'imiter la voix de l'employé de la prison dont il avait pris les vêtements.

Et, jouant le tout pour le tout, il ajouta avec impatience :

—Est-ce assez !

—Joveler. Ah ! oui, en remplacement du Manchot.

Et la porte s'ouvrit enfin.

Le gentilhomme passa avec un sorte de joie.

Il préférait tout à cette attente, à cette interrogatoire menaçant.

La concierge de cette dernière entrée dirigea encore vers lui, d'un air soupçonneux, la lumière de sa lampe.

A la faible distance qui les séparait, il allait certainement reconnaître un intrus.

La décision seule pouvait sauver le visiteur.

Henri de Mercourt s'avança vivement, comme irrité qu'on l'eût fait aussi longtemps attendre.

Il avait réussi à filer sans être dévisagé.

Il se trouva dans une large cour

—C'est ici que tout va réellement se décider, murmura-t-il agissant comme dans une sorte de cauchemar.

A l'autre extrémité, sous un portique surbaissé, une lumière frappa sa vue.

Éprouvant une sensation qu'il ne pouvait traduire, comme si son cœur avait cessé de battre, il se dirigea de ce côté.

C'était le corps de garde intérieur.

Trois hommes, vêtus du costume qu'il portait lui-même, y sommeillaient.

—Allons ! se dit le gentilhomme, c'est le moment d'avoir de l'audace.

Il lui en fallait en effet, pour les aborder, ces géôliers qui sans doute se connaissaient tous les uns les autres.

Ceux-ci ne s'étonneraient-ils pas de voir une figure nouvelle ?

Qu'en résulterait-il ?

Henri de Mercourt poussa la porte du corps de garde, et resta sur le seuil, n'osant affronter la pleine lumière.

—Chooner n'est-il pas là ? interrogea-t-il.

—Non. Il est là-bas, répondit avec humeur un de ces hommes.

Sa main désigna une voûte qui se trouvait non loin de la porte.

—Au donjon ?

—Oui, au donjon. Mais entre ou sors, tu nous fait geler.

—Voilà.

Et Henri de Mercourt referma la porte vitrée en murmurant un remerciement.

—Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir au vieux Chooner ? murmura l'homme qui venait de lui répondre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est entré un coup d'air glacial.

Et il s'allongea sur un banc placé derrière lui, en s'enveloppant de sa houppelande.

Le Français se dirigea vers l'espèce de large vestibule désigné par le geste du géôlier.

Un lumignon à la flamme incertaine brûlait à l'autre extrémité.

Le visiteur vit qu'il se trouvait à l'entrée d'un large passage conduisant de la première cour qui faisait partie des fortifications les plus extérieures à une cour située plus au centre, celle du donjon probablement.

Et il s'engagea résolument sous cette voûte nouvelle.

Son talon, qui résonnait sur les larges dalles dont elle était pavée le fit frissonner.

Il lui semblait qu'on allait arriver au bruit.

Il ne se trompait guère.

Un homme sortit d'une niche profondément enfoncée dans la maçonnerie, et qu'il n'avait pas remarquée à cause du peu de clarté projeté par la lampe qui éclairait à peine.

—Qui va là ? cria-t-il.

Le gentilhomme français réprima un tressaillement.

—Christmas, dit-il à mi-voix, en gardant le milieu du couloir.

Et il continua à marcher sans s'arrêter, sans regarder l'homme.

Ce dernier observa son uniforme, crut, à son assurance, qu'il était en service et regagna son espèce de guérite, afin de s'y mettre à l'abri du courant d'air mortel qui balayait le passage.

Le gentilhomme se trouva alors sur le seuil d'une cour plus étroite que la précédente, un trou d'ombre écrasé entre de hautes et noires murailles.

Deux ou trois lumières y luisaient, projetant autour d'elles une clarté avare, ne parvenant pas à dissiper la nuit intense dans laquelle était plongée la cour.

En face, une tour s'élevait, épaisse, formidable, plus haute que les autres.

—Voici sans doute le donjon, se dit le visiteur. C'est donc là, dans ces cachots souterrains qu'est enfermé, enterré, comme dit Joveler, lord Mercy, le père d'Ellen.

Il leva la tête vers le ciel obscur.

—Voici encore l'étoile que j'ai invoquée en m'aventurant dans cette terrible tentative. Sa lueur semble me protéger. En avant ! A cette heure-ci, du reste, reculer c'est périr.

Une des lumières qu'il avait aperçues dès son arrivée brûlait au rez-de-chaussée du donjon.

Ce fut vers celle-là qu'il se dirigea.

Pour y arriver, il dut franchir un pont-levis.

Au-dessous était un fossé profond et sans eau. Mais le gentilhomme français savait, pour l'avoir entendu affirmer, qu'un système de canalisation souterraine permettait de l'inonder rapidement.

La herse était levée : une sentinelle abritée derrière un angle du mur parut au bruit de sa marche.

—Chooner est-il là ? demanda le nouveau venu.

—Le mot ? prononça le factionnaire en croisant son mousquet.

—Christmas !

—Coventry ! répondit le soldat.

Celui dont il venait d'interrompre la marche, le Français, renouvela sa question.

—Chooner... connais pas. C'est la première fois que je viens ici. C'est peut-être en bas. J'ai entendu remuer.

Sa main indiquait un escalier descendant dans les entrailles de la terre.

Henri de Mercourt éprouva une appréhension affreuse.

Allait-il pousser plus loin cet effrayant voyage ?

Allait-il s'engager sur ces degrés aux larges pierres humides, pareilles à celles des caveaux mortuaires ?

Il avait la sensation invincible qu'affronter cette sombre descente, ce serait ne plus revenir au jour.

Mais le soldat le regardait, surpris apparemment de son hésitation.

Il ne pouvait plus reculer.

C'eût été se perdre.

— Ce factionnaire donnerait l'éveil, se dit-il.

D'ailleurs, en entrant dans cette forteresse, ne savait-il pas vers quel sombre enfer il aurait à descendre ?

Un souvenir ranima son courage, lui redonna sa décision un instant chancelante.

— Lord Mercy, le père d'Ellen, est là... dans un de ces sépulcres.

Et délibérément, il s'avança vers les marches du sombre escalier.

Le soldat le regardait : il eut bientôt disparu à ses yeux.

La spirale des sombres degrés s'enfonçait au-dessous de la surface du sol, et bientôt le visiteur solitaire sentit l'humidité froide, filtrant à travers les murs chargés par places de salpêtre, tomber lourdement sur ses épaules.

— Joveler avait encore plus raison que je ne pouvais le croire : ce ne peut être que des tombes qui se trouvent dans ces lieux épouvantables.

A l'endroit où il était, la lumière d'en haut n'arrivait plus, et les détours de la maçonnerie masquaient la douteuse et sinistre clarté qui s'élevait d'en bas.

Henri de Mercourt pressa le pas, ayant hâte de sortir de cette nuit sépulcrale, s'enfonça plus profondément dans les entrailles de la terre.

LIII. — LES SOUTERRAINS DE LA TOUR DE LONDRES

Au bruit des talons du hardi visiteur frappant les degrés, une sorte de : " qui va là ? " hargneux s'était élevé du fond du souterrain.

Le gentilhomme eut alors conscience que le dénouement, peut-être terrible pour lui, de sa hardie tentative était proche.

Il se pencha sur la rampe gluante, et imitant la voix rauque des gardiens de ces ombres demeures.

— Eh ! Choener, vieux rat de catacombes, es-tu là ? cria-t-il.

— Qui m'appelle ? et que me veut-on ? répliqua la voix grondante qu'Henri de Mercourt venait d'entendre.

— Qui t'appelle ? quelqu'un qui voudrait bien prendre ta place, gourmand qui mange les meilleurs morceaux et qui touche la plus haute paye, sous prétexte que tu gardes le plus gros gibier.

En prononçant ces paroles, le faux guichetier aborda le dernier coude de l'escalier, et, à la faveur de la lanterne accrochée au mur, aperçut un géolier.

Les yeux de cet homme, animés comme ceux des oiseaux de nuit, par son séjour presque continuel dans l'obscurité, se fixèrent sur le nouveau venu d'un air inquiet et soupçonneux.

Henri de Mercourt de Kervien ne put maîtriser un sentiment de malaise devant le regard et pesant et incisif du gardien qu'il venait braver, et qui le lendemain serait peut-être son propre géolier.

— Eh ! eh ! reprit-il en s'efforçant de plaisanter, ça ne te fait pas précisément plaisir que l'on vienne chasser sur tes terres, quoi ? qu'il faille bien faire connaissance avec son domaine, en prévision du jour où tu céderas la place à d'autres. Un verre d'ale ou de brandy ferait mieux ton affaire, je parie ?

Le front haché de rides rébarbatives du vieux géolier s'éclaircit légèrement.

Ainsi que l'avait annoncé Joveler au gentilhomme français, la brute recevait de loin en loin la visite de quelque camarade curieux de voir ce coin de la vieille et sombre citadelle et, comme de juste, l'on payait la bienvenue par l'offre de quelle rasade que l'on allait boire ensuite à l'auberge de la Rose.

Choener était un géolier incorruptible et féroce. Mais de collègues, de géoliers, tourmenteurs comme lui des damnés voués à l'enfer, dont il était un des démons, il n'avait évidemment pas à se méfier.

Et il avait même un certain orgueil, une joie sinistre à montrer les sombres dédales dans lesquels il régnait, sorte de basse divinité infernale.

Ces cachots souterrains, ces oubliettes, ces *in-puce*, n'était-ce pas le summum de la torture et de l'horreur dans ces lieux de désolation ?

Là étaient les victimes de marque, les prisonniers d'État, les grands criminels contre les puissants du jour.

Et c'était à lui, Choener, que la garde en était remise ; il était investi de cette charge sombre.

Et, lorsqu'il y songeait, il en ressentait comme une espèce de vertige, écoutant, savourant les gémissements, les imprécations, les sanglots des malheureux, avec une volupté silencieuse et profonde.

Ainsi avait-il froncé les sourcils, lorsque le faux géolier avait fait allusion à son remplacement possible.

Les larmes des condamnés livrés à sa merci, c'étaient les palpitations de son cœur ; c'était la vie à cet homme de la nuit.

Heureusement que celui qu'il croyait être un des collègues plaignait ; heureusement surtout qu'il venait d'invoquer la seule satisfaction qu'il éprouvât hors de sa cruelle fonction, c'est-à-dire les lampées d'alcool après lesquelles il redescendait, dans son antre plus sombre, plus ombrageux, plus assoiffé du besoin de voir, d'entendre souffrir !

— C'est que, en effet, une demi-bouteille de gin bien parfumé n'est pas de trop après le bain d'humidité glaciale qui vous tombe sur les épaules dans ton satané coin, reprit le visiteur avec bonhomie.

Le vieux haussa ses énormes épaules.

Cela ne lui faisait rien à lui.

La buée glacée qui courait sous ses voûtes glissait sur sa carapace, comme l'eau glisse sur le marbre.

— Oui, je sais, reprit Henri de Mercourt, tu es de bronze et de fer, toi. Mais, je crois bien que tes " pensionnaires " ne doivent pas apprécier le charme de l'endroit à ta mesure.

Le gardien eut un rire sinistre et muet.

Et étendant la main vers la droite :

Écoute celui-ci.

Le visiteur prêta l'oreille. Et, la chair frissonnante, il entendit des gémissements lents, continus, venir de l'ombre, pareils au râle d'une tête qui meurt.

— Il y a trois jours que ce prisonnier est comme ça : il est en train de mourir ou de devenir fou. Je ne sais pas trop au juste. J'ai prévenu le gouverneur. " Bien, Choener, " m'a-t-il répondu.

Et il ajouta :

— S'il mourait, cela m'ennuierait : un cachot vide, c'est comme une bouteille tarie... Alors, c'est convenu, pas vrai, camarade, un flacon de gin de première qualité ? Car je te préviens, je suis vieux, et je m'y connais diablement.

— Et moi je suis heureux d'avoir à faire à un connaisseur.

Le gentilhomme fit cette réponse, tout impressionné d'entendre ce vieillard sinistre entremêler des propos de cabaret avec l'exposé de ses affreux sentiments.

— Eh bien ! viens donc, camarade, que je te fasse faire connaissance avec les souterrains de la noble Tour de Londres. Aussi bien je m'ennuyais, seul, et ta visite me fera passer quelques moments agréables.

Il décrocha la lanterne qui les éclairait.

— Allons, le nouveau !

— Je te suis, doyen.

Henri de Mercourt balbutia encore quelques mots d'assentiment et lui emboîta le pas.

Un trouble plus grand que les diverses émotions qu'il avait surmontées avant d'arriver dans ces catacombes l'imprégnait.

Les râles plaintifs du malheureux sur lequel le vieux Choener avait attiré son attention résonnaient encore à son oreille.

Et remué par les plus douloureux sentiments, il se demandait si cet infortuné, chez lequel la vie ou la raison agonisait, n'était pas lord Mercy, le père de miss Ellen !

Justement le géolier se dirigea de ce côté.

Prenant, sans seulement les regarder par suite de sa longue habitude, deux des nombreuses et lourdes clés suspendues à sa ceinture, il ouvrit la porte aux ferrures rouillées, dégouttante d'humidité, du premier cachot qu'ils rencontrèrent.

Les regards épouvantés du Français aperçurent, sous les rouges rayons de la lanterne, un homme pâle, décharné, couvert de haillons, étendu sur le sol grossièrement pavé.

Pas de paille pour qu'il pût y étendre son corps. Pas une planche : uniquement le sol dur et humide.

Le misérable, recroquevillé, noué, aplati sur la terre, ne tourna même pas vers les visiteurs son œil éteint.

Soul, le râle sortant de sa poitrine aux os de squelette indiquait que ce n'était point encore un cadavre qu'on avait devant soi.

— Lord Edward Longuil, enfermé dans ce cachot depuis douze ans, annonça le géolier.

— Ce n'est pas le père d'Ellen, ainsi que je l'avais craint pour lord Mercy, pensa le visiteur en laissant tomber sur le prisonnier un regard rempli d'une immense pitié.

Il fit un pas de retraite, ne pouvant supporter plus longtemps un pareil spectacle.

Choener referma la porte.

— Et d'un, dit-il simplement.

Il se remit à marcher.

— Eh, bien ! camarade, demanda-t-il, en as-tu d'aussi huppés dans ta section ?

Le gentilhomme secoua l'impression sous laquelle il se trouvait pour faire à son guide une réponse qui ne risquât pas de lui donner l'éveil.

— A propos, dans quel quartier es-tu employé ? reprit le vieux porte-clés, comme pris d'un brusque soupçon.

CHOCOLAT HÉRELLE

{ Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Napolitains.

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

—Sous les plombs.

—Ah ! oui, l'opposé de mes souterrains. Ils grelottent chez moi, chez toi ils brûlent et toi avec !

Et son rire cynique et brutal s'éleva sous les voûtes.

—Ou bien ils gèlent tout vivants en hiver, répliqua le visiteur en s'efforçant de prendre le ton cynique de son interlocuteur. J'en ai un qui a perdu les deux pieds aux froids derniers ; il ne lui reste que les moignons.

—Tiens, c'est un supplice peu ordinaire, approuva Chooner.

Quant à son compagnon, il avait dû maîtriser toute sa révolte contre ce qu'il voyait pour prononcer ces paroles destinées à donner pleine confiance à son affreux conducteur.

Tandis que les deux hommes échangeaient ces propos, ils passaient devant les portes d'autres réduits, d'autres cachots.

—Ceux-ci sont pareils au premier que nous avons vus : là est Léonard Clerksford, baronnet ; ici le comte de Worms ; cet autre contient un évêque de je ne sais pas trop où ; j'ignore le nom de ce dernier : le gouverneur le tient secret. Et le prisonnier jamais n'a ouvert la bouche.

Il montra deux ou trois autres portes.

—Ces cachots-ci sont vides et je languis qu'on les garnisse.

Chooner tira les barres, les chaînes formidables qui chargeaient une autre porte, tout en fer, celle-ci.

Avec une sensation d'inexprimable horreur, Henri de Mercourt aperçut un trou noir dans lequel s'enfonçait un escalier aux marches lépreuses.

La lanterne de conducteur ne parvenait pas à l'éclairer.

—Que dis-tu de ce boudoir ? ricana Chooner.

Et passant le premier, il descendit quelques-unes des marches de l'escalier.

La rouge lueur de sa lanterne éclaira alors un malheureux aux longs cheveux blancs, à la barbe tombant jusqu'à la taille, et dont les yeux, à force d'être ouverts sur les ténèbres, luisaient comme ceux des bêtes fauves.

Comme un fauve aussi, il était enchaîné par le milieu du corps à un anneau de fer énorme scellé dans le mur.

—Serait-ce lord Mercy ? pensa le gentilhomme.

Il n'osait interroger Chooner, craignant de se trahir, de susciter, pour le moins, les soupçons du porte-clés.

La voix du prisonnier vint faire cesser son incertitude :

—Qui donc amènes-tu avec, toi, geôlier d'enfer ? Est-ce quelque émule afin de t'aider à raccourcir encore la chaîne qui me permet à peine de me coucher ?

Et s'avancant d'un mouvement brusque qui fit claquer sinistrement les maillons de fer, tendant sa chaîne de toute sa longueur, et pareil à un dogue attaché :

—Moi, Robert de Noxford, comte de Lancashire, de la famille royale de Lancastre, je t'ordonne d'ouvrir le cadenas qui ferme cette chaîne. Entends-tu, geôlier ?

Chooner haussa les épaules.

—Ceux qui sont ici, grommela-t-il, ne donnent plus d'ordre à personne.

Henri de Mercourt remontait déjà les degrés, après avoir laissé tomber, sur ce captif au nom illustre, un regard de commisération.

Il lui tardait de se trouver en présence de celui pour lequel il avait entrepris cette nouvelle, cette véritable descente aux enfers.

Qu'as-tu donc venu faire ici que tu es si pressé de te retirer ? lui cria Robert de Noxford.

Henri de Mercourt n'eut pas le temps de lui répondre ; Chooner refermait en sacrant la porte et assujétissait les formidables ferrures.

Le visiteur ne le regretta pas ; dans l'infini de sa pitié, une parole imprudente était sur le point de tomber de ses lèvres.

D'autres cachots, d'autres effroyables détresses défilèrent devant les yeux du visiteur, le geôlier des souterrains s'enivrant réellement à la contemplation de toutes les souffrances auxquelles il l'initiait.

Le gentilhomme français, écorché, sur le point vingt fois de plonger son couteau dans la poitrine du féroce tourmenteur, pressé de sortir de cette géhenne, crut enfin qu'il pouvait, sans imprudence, parler de celui pour qui il était venu :

—Et l'ancien lord-chief de justice ?

Une haletée d'orgueil dilata la poitrine du geôlier.

—Celui-là, dit-il, c'est plus qu'un comte, c'est plus qu'un prince,

c'est presque un roi ?

Et comme celui qu'il croyait son collègue le regardait, surpris.

—N'a-t-il pas été notre chef à tous ? Les geôliers, les prisons, les juges, les archers, tout était à lui. Il n'existait pas de tête au-dessus de la sienne, hors celle de la reine, — et encore, s'il me l'avait amenée et qu'il m'eût dit : "Tu vois cette femme, donne-lui un de tes cachots : tu me réponds d'elle sur ta vie," j'aurais obéi. Et il n'y aurait pas eu de serrure trop solide pour celle qui, de souveraine, serait devenue un cadavre de plus enfermé dans une de ces tombes.

Il eut un rire féroce.

—Tu comprends que, pour celui-là, il faut plus qu'un cachot, plus

qu'un trou où l'on accède, d'où l'on peut sortir par un escalier : il faut réellement un sépulcre... Il y va de ma peau !

Henri de Mercourt tressaillit.

Joveler l'avait-il trompé, et lord Mercy aurait-il été assassiné ?

—Suis-moi plus loin, reprit le geôlier.

Les deux hommes longèrent un boyau étroit.

Ils atteignirent une porte bardée de fer faisant, de ce couloir, une sorte d'impasse.

Chooner l'ouvrit.

Trois pas encore, une nouvelle porte.

Puis une issue parut encore qu'il franchirent également.

Les deux voyageurs se trouvèrent alors dans une salle étroite fermée de tous côtés par d'énormes murailles ne laissant passer ni jour ni air.

D'un coup d'œil rapide, le gentilhomme s'aperçut qu'elle était vide.

Le geôlier, soupçonnant la vérité, se rendant compte que son costume n'était qu'un déguisement, et pareil au chat jouant avec la souris l'avait-il conduit dans cet *in-pace*, afin de l'y enfermer, avant d'aller avertir ses chefs.

Henri de Mercourt fit aussitôt un pas vers la sortie, résolu à vendre chèrement sa vie ou sa liberté.

Son compagnon se méprit sur la signification de son mouvement.

—Tu suppose le mausolée vide. Et ça ?

Et son pied se posa sur une large dalle placée au milieu de la salle.

—Ça ?...

La compréhension, la divination de la vérité venait de surgir soudain à l'esprit du visiteur.

Et il n'avait trouvé que ce mot d'interrogation.

Chooner fit alors jouer le cadenas fermant une barre de fer qui immobilisait la pierre qu'il venait de désigner.

Cette barre, épaisse et solide, lui servant de levier, il souleva, fit glisser la dalle sur le côté.

Le gentilhomme, muet de saisissement et d'horreur, regardait sans prononcer un seul mot.

Une ouverture plus large que longue, ce que l'on appelle un "trou d'homme", lui apparut, noire, insondable.

Quoi ! lord Mercy, le personnage jadis le plus considéré, le plus respecté, le plus intègre d'Angleterre, gisait là-dessous ?

Ah ! en ce cas, le guichetier avait dit vrai dans son abjecte vanité : pour l'ancien lord-chief de justice, on avait trouvé mieux qu'un cachot : une tombe !

—Approche !

C'était Chooner qui, heureux réellement, empli d'une joie vicieuse, invitait son compagnon, l'homme qu'il croyait son pareil, à venir constater à quels raffinements de cruauté peut descendre une âme criminelle.

—Va, il ne s'échappera pas. C'est son successeur, le nouveau chef de justice, c'est lord Somerset qui me l'a recommandé. Et lord Somerset peut dormir tranquille. Son ennemi n'en sortira pas.

A ces paroles prononcées à voix haute, — avec le cynisme brutal de l'homme heureux de torturer celui à qui il avait dû obéir autrefois, — un long soupir répondit du fond de l'espèce de sépulcre creusé sous eux.

C'était lord Mercy qui, en entendant ces propos si nettement accusateurs envers le mari, le bourreau de sa fille, exhalait la vaine lamentation de son âme vers le ciel...

Le ciel, sourd et aveugle pour lui et les siens !

—C'est tellement vrai que le vieux lord vient de confirmer lui-même mes paroles. Tu l'as entendu !

Et approchant sa lanterne de l'ouverture, en projetant la clarté vers un des angles de l'épouvantable séjour ou pourrissait une créature humaine :

—Regarde !

Henri de Mercourt, palpitant d'angoissante pitié et de sourde révolte, aperçut alors, dans le faisceau lumineux de la lumière, un vieillard aux traits nobles creusés à présent comme par une hache, à la tête presque dénudée par le séjour prolongé dans cette nuit éternelle et glacée, une couronne de cheveux blancs entourant son crâne et retombant incultes sur ses maigres épaules.

Comme si ce n'eût pas été encore assez, comme si l'infortuné eût pu s'évader, alors qu'une distance égale à la hauteur de sa taille le séparait de la voute par l'ouverture de laquelle il avait été descendu dans ce terrier, des anneaux de fer, emprisonnant ses jambes de lourd braselet, l'enchaînaient cruellement au sol.

Le visiteur resta d'abord muet de saisissement et de compassion.

Puis, se tournant vers le geôlier :

—Est-il possible que ce soit bien là lord Mercy ?

—Demande-le lui toi-même, ricana Chooner, quoique ton émotion me semble bien étrange. Eh ! eh ! tu es encore novice !

Henri de Mercourt dévisagea le geôlier, se demandant s'il ne ferait pas bien de s'élancer sur lui, puisque lui-même venait de se trahir probablement par une agitation dont il n'avait pas été le maître.

Surpris par une attaque inattendu, le hideux porte-clefs ne pourrait pas résister longtemps.

Et le gentilhomme l'enverra remplacer, dans cette espèce de tombe, le noble vieillard dont le misérable se réjouissait de constater, d'aggraver la souffrance.

Mais il se souvint, il se souvint à temps, que Chooner, avant d'ouvrir la première des portes conduisant à cet abominable réduit, avait vérifié la batterie des pistolets qui portait à la ceinture, tenant à s'assurer que l'humidité qui régnait dans ces demeures n'en avait pas altéré la poudre, comme s'il avait pressenti le danger.

—Il ne me tuerait peut-être pas, pensa le gentilhomme français, mais le bruit de la détonation, répercuté avec un retentissement formidable à travers ces souterrains, arriverait jusqu'en haut, et je me serais perdu sans avoir sauvé le père d'Ellen.

—Eh bien ! voyons, interroge-le, si tu ne crois pas ce que je t'ai dit, réitéra Chooner, l'odieux porte-clefs.

Henri de Mercourt se pencha alors au-dessus de la trappe.

Et maîtrisant à grand-peine le tremblement de sa voix, il demanda :

—Êtes-vous véritablement lord Mercy, ancien lord-chief de justice d'Angleterre ?

Un accent grave et triste, véritable voix d'outre-tombe, s'éleva alors du fond de la fosse.

—Qui êtes-vous et quel sentiment vous amène vers moi, vous qui m'interrogez ? Non ce geôlier n'a pas menti, je suis en effet lord Mercy : j'ai tenu, entre mes mains, le droit de punir et de faire justice. Est-ce pour me faire rendre justice à votre tour que vous venez ici ?

Justice !

Ce mot jeta, sur les lèvres d'Henri de Mercourt, les paroles ardentes qu'il n'était plus capable de retenir... quel qu'en dût être le résultat...

Mais un bruit soudain, celui de fers heurtés à grand bruit, remplit les souterrains, glaçant sur ses lèvres ce qui commençait à en jaillir.

Il se redressa brusquement.

Chooner aussi debout, le sourcil froncé,

—Je vois... siffla-t-il, c'est ce vieux hibou de Robert de Noxford qui aura réussi à se défermer en partie, comme il l'a déjà tenté plusieurs fois.

Et jetant un regard sur la trappe ouverte :

—Reste là. Veille bien sur le prisonnier. Je vais revenir.

Et, saisissant sa lanterne, il s'élança au dehors.

LIV. — AU DESSUS DE LA TOMBE

Henri de Mercourt était demeuré immobile, glacé, en voyant le geôlier bondir vers le couloir avant même d'avoir achevé de parler.

Ce qu'il disait était-il exact ? N'allait-il pas au contraire refermer les portes derrière lui et laisser le visiteur prisonnier lui aussi ?

Résolu tout à l'heure à la lutte, le découragement venait d'envahir le gentilhomme français, se disant qu'il était inutile en ce cas de se rebeller contre la fatalité... Il était pris ; eh bien ! pareil à tous ceux qu'il venait de voir, il subirait son sort... Mais, contrairement à son attente, l'issue entre-bâillée devant lui demeura béante... Aucune des trois portes ne se referma.

Il entendait dans le souterrain le bruit de la course pesante du geôlier.

Le scintillement de sa lanterne disparut tout à fait.

—Dieu est pour nous ! murmura le gentilhomme.

Et se penchant avec fièvre sur l'ouverture du soupirail.

—Sur l'honneur, sur votre salut éternel, vous qui souffrez, captif, au fond de cet horrible cachot, êtes-vous réellement Lord Mercy, ancien chef de la haute justice anglaise ?

—Sur mon salut éternel, sur mon honneur intact, sur la tête de mon enfant, de ma fille Ellen, je suis Lord Mercy, ancien lord-chief de justice à la cour d'Angleterre.

—Vous venez de prononcer le nom d'Ellen, je vous crois.

—Mais vous-même, haleta la voix devenue ardente du vieillard, vous paraissez connaître mon enfant. Par grâce, donnez-m'en des nouvelles ? Et vous-même, qui êtes-vous ?

—Un ami.

—Un ami, ici ?...

Et avec une effusion presque surhumaine :

—J'en aurais donc encore un !

Pais, soudain redevenu soupçonneux :

—Un ami, prétendez-vous ? Un ami après mon injuste disgrâce !

—Mylord !

—Eh bien, nommez-vous donc à votre tour !

—Mylord, je suis un gentilhomme français que vous vîtes une fois, durant une heure, lors d'un voyage en Bretagne.

—Oui, je me souviens de ce voyage. Votre nom ! votre nom ! Parlez-moi en français, j'ai possédé autrefois cette langue. Et je verrai bien si vous n'êtes pas un imposteur.

—Monseigneur, reprit en français le visiteur, laissez-moi vous donner encore ce titre, monseigneur, lors du voyage dont je viens de parler, visitant le cap Finistère avec votre noble fille, miss Ellen, le hasard de la route vous amena tous deux au manoir de Kervien, où vous reçûtes, trop peu de temps, hélas ! l'hospitalité.

—Kervien ? Le cap Finistère ?

—Mylord, je me nomme Henri de Mercourt, seigneur de Kervien.

—Un vieux château d'où l'on domine les plaines et la mer, je crois me rappeler. Mais comment cela explique-t-il votre présence dans les souterrains de la Tour de Londres et le dangereux intérêt que vous témoignez à un homme déchu et condamné au supplice que vous voyez.

—Mylord, pardonnez-moi. J'aime miss Ellen, votre fille !

—Vous aimez Ellen !

Et le vieillard balbutia quelques sourdes paroles que le français ne put entendre :

—Hélas ! mon aveu vous déplaît, mylord. Si vous saviez...

Un moment de silence se fit, pendant lequel on entendit, au loin, des imprécations et un bruit sourd comme celui de la chute d'un corps, si peu perceptible que ce fût à cause de la distance.

—Le geôlier viendrait-il de succomber ? murmura à mi-voix le gentilhomme français.

—N'est-ce pas plutôt le révolté dont cet homme a prononcé le nom qui expie à cette heure sa tentative. Heureux soit-il en ce cas, car la mort c'est la délivrance !

—Mylord, reprit Henri de Mercourt, si c'est le gardien de ces prisons qui vient de périr dans la lutte que je crois avoir entendue, notre devoir à nous deux est de profiter de l'occasion que le destin nous offre pour tenter votre évasion.

—Pourquoi vous exposer pour un vieillard que la tombe réclame ?

—J'aime Ellen, je vous l'ai avoué. Je l'aime depuis le jour où je l'ai vue pour la première fois et pour trop peu de temps sous le toit de mes aïeux. Lui rendre son père, ne sera-ce pas la plus grande preuve d'amour que je puisse lui donner ?

—Généreux Français ! Avez-vous bien évalué tous les obstacles qui s'opposeront à la réussite de votre courageux projet ?

—Je les ai franchis pour venir !

A ce moment une clarté faible vint colorer imperceptiblement le fond du souterrain. L'oreille attentive d'Henri de Mercourt perçut le bruit encore éloigné d'un pas lourd.

—Malédiction ! gronda-t-il, le geôlier revient.

—Je l'avais bien pensé. Allez, ne vous attardez pas davantage auprès d'un infortuné que la mort délivrera bientôt. Hâtez-vous de quitter ces lieux, car j'ai peur pour vous.

—Partir, oui, il le faut. Eh bien, mylord, un mot, un seul, je vous prie, que je puisse aller annoncer à la fille de lord Mercy que son père vit et que je n'ai pas renoncé à le sauver.

Les mains flétries du vieillard se joignirent dans la nuit du caveau où il était emmuré :

—Ma fille !...

—Seigneur, le temps presse, le geôlier se rapproche. Où est-elle, où la trouver. Elle a disparu de Londres et nul n'a pu me dire ce qu'elle était devenue.

—Disparue, exilée peut-être ou pis encore. Oh ! mon Dieu, votre rigueur est terrible !

Le bruit des pas parvenait distinct aux oreilles des deux hommes.

—Au moment où le malheur qu'elle ne pouvait prévoir allait fondre sur moi, ma fille est partie pour la frontière d'Ecosse. Un gentilhomme écossais pourra vous renseigner. Il s'appelle le chevalier...

Un brusque éclat de voix étouffa ses paroles.

C'était Chooner qui débouchait à l'entrée de l'étroit couloir conduisant à l'in-pace où agonisait lord Mercy.

—Eh ! eh ! camarade, ne t'impatiente pas trop, cria-t-il. Me revoici !

Le fracas de sa voix roulant sous les voûtes avait empêché Henri de Mercourt d'entendre le nom du gentilhomme écossais qui pourrait lui apprendre peut-être où se trouvait miss Ellen.

Le redemander au prisonnier ? Impossible !... Chooner, méfiant et avisé, se serait certainement aperçu de leur colloque.

—Adieu ! put seulement murmurer le gentilhomme.

—Adieu, noble Français. Dans mon cachot il ne m'est resté qu'une puissance, c'est celle de bénir. Allez, et que Dieu soit avec vous !

Le vicomte de Mercourt entendit ces paroles, murmurées comme une prière, afin qu'à lui seul elles parvinssent.

En même temps la clarté de la lanterne projetée, dans le réduit où il se trouvait, ses rayons rendus sanglants par la buée humide.

—Eh bien ! vieux Chooner, cria le gentilhomme en déguisant

l'incertitude que lui causait le retour du porte-clefs trop hâtif à son gré, je pense que la promenade a été longue !

Et comme le geôlier franchissait la dernière porte :

— J'ai consciencieusement monté la faction que tu m'avais confiée : je te restitue ton prisonnier.

— C'est ce grand cadavre de Noxford, comme je le disais. A force de tirer sur sa chafac il avait fini par desceller l'anneau, et il se ruait sur la porte de fer de son cachot comme à l'assaut d'une tour.

Et avec son rire barbare :

— Comme s'il avait pu seulement la faire vaciller d'une ligne, et comme si, après, il n'eût pas dû trouver tellement d'obstacles qu'il lui eût fallu l'anneau de Gîgès pour pouvoir nous échapper.

Accentuant la voix afin que lord Mercy l'entendît bien :

— Quand on est enfermé ici, on est comme mort. Il n'y a pas d'exemple d'évasion des souterrains de la Tour de Londres.

— Il peut y en avoir, murmura Henri de Mercourt.

Chooner haussa les épaules.

— Ça, répliqua-t-il, j'en réponds. En tous cas ce n'est pas ce vieux fou de Noxford qui y arrivera, je viens de le mettre à la raison, et pour longtemps !

Et le rictus de ses traits donna une signification cruelle à ses paroles. Henri de Mercourt se rappela le bruit lointain de la chute d'un corps qu'il avait entendu.

Le geôlier avait peut-être fait usage de ses armes contre le rebelle. Est-ce que la vie d'un condamné comptait dans ces sombres cachots ?

— Allons, reprit Chooner, mylord a assez pris l'air pour aujourd'hui. Remettons la trappe.

Et s'adressant avec ironie au prisonnier :

— Que Votre Honneur me pardonne, c'est pour sa santé. Adieu, mylord.

— Adieu, mylord, répéta gravement Henri de Mercourt.

Un adieu lui répondit du fond de l'in-pace, couvert, étouffé par le bruit de la dalle roulant de nouveau sur l'ouverture.

La pierre renouée par la main robuste de Chooner, que le faux geôlier eut devoir aider, pour enlever tout soupçon, s'abattit sur le soupirail.

Chooner assujettit la barre de fer, ferma le cadenas à clef.

— Maintenant, voici la tombe scellée. Nous pouvons partir.

— Partons, répondit le gentilhomme, avide de quitter ces lieux affreux, puisqu'il avait réussi à voir lord Mercy.

— Es-tu content de ta promenade, reprit Chooner, et penses-tu que j'aie droit au flacon de gin que tu as promis ?

— J'aurais même donné bien davantage.

— Hein ? . . .

Henri de Mercourt se mordit les lèvres, se rendant compte de son imprudence. Et éclatant d'un gros rire forcé :

— Deux flacons au lieu d'un seul, un pour toi . . . et un pour moi. Car ça sèche comme tout cette satanée humidité. Pas vrai, camarade ?

La perspective d'un flacon d'eau-de-vie de genièvre pour lui tout seul le rendit tout à fait le vieux porte-clefs.

Il ferma soigneusement les trois portes qui paraissaient devoir rendre absolument inaccessible le cachot dans lequel se trouvait la dalle commémorative avec le sépulcre où, selon le mot de Joveler, lord Mercy était enterré vivant.

Henri de Mercourt tâcha de remarquer les clefs dont le geôlier se servait. Puis, avec son guide, il reprit le chemin qu'il avait suivi pour venir. La lanterne, balançant au bout du bras du vieux guichetier, projetait sur le mur des lucours fantastiques.

Le gentilhomme, impressionné par ce qu'il venait de voir, dans ces souterrains où gémissaient tant de malheureux, gardait le silence.

— Et tee que tu fais de la philosophie comme Morfard, le gardien du second guichet qui ne peut vous répondre deux phrases sans y mêler un verset de la Bible, ricana Chooner, car tu ne souffles mot ?

— Je pensais . . . que j'aime mieux mon service sous les plombs, comme un passereau, que le tien dans ces catacombes, comme un hibou.

Chooner gronda entre ses dents, vexé de ces paroles.

Mais enfin, le camarade payait à boire, mieux valait oublier sa desolante comparaison.

— Toi voici de retour à l'air puisque tu l'aimes tant, dit-il en s'arrêtant au pied de l'escalier.

— C'est vrai, mais sans rancune et à bientôt, ami Chooner.

— Oui, à tantôt, devant le guichet de la première cour.

— Et nous irons renouer l'amitié le verre en main !

Sur ces mots, Henri de Mercourt prit l'escalier qu'il avait descendu avec tant d'anxiété auparavant et disparut aux yeux du geôlier.

LV. — TROUBLANTES RENCONTRES

Henri de Mercourt mit le pied sur le palier du haut de l'escalier, arrivant enfin à l'air.

Il aperçut devant lui la porte du donjon ouverte comme lors de son arrivée et à travers son ouverture il distingua le ciel.

Alors il respira avec force :

— Il fait bon de se sentir hors de ces catacombes, murmura-t-il.

Le soldat qu'il avait trouvé en faction, lors de son arrivée, était toujours à son poste.

Il reconnut le gentilhomme qu'il prit comme auparavant pour un geôlier, à cause de son costume, et ne lui dit rien, ayant reçu déjà le mot de passe. De Mercourt aperçut bientôt l'étoile que déjà il avait remarquée.

Et repensant aux événements qui venaient de s'accomplir :

— L'influence des astres serait-elle aussi puissante qu'on le prétend. Et cette clarté tutélaire qui a brillé durant ma téméraire tentative signifierait-elle que le même succès m'accompagnera jusqu'au bout ?

En effet, il était bien entré dans la sombre forteresse ; mais il s'agissait d'en sortir.

Et c'était le cas de dire : n'en sortait pas qui voulait !

— Le plus sûr, pensa-t-il, est d'attendre Chooner, ainsi qu'il a été convenu, il est très connu ; nous passerons ensemble.

Mais quoique la nuit fût avancée, il restait plus d'une heure à attendre pour cela.

Le gentilhomme demeurait immobile sur le seuil, incertain sur ce qu'il allait faire.

Sortir, se hasarder dans les autres parties de la citadelle, n'était-ce pas risquer de se faire interroger ?

— Que répondrai-je, et qu'arrivera-t-il ?

Tout à coup, il tressaillit.

Un groupe compact venait de surgir à l'orifice de la galerie par laquelle il avait dû passer lui-même pour arriver au donjon.

Ceux qui le composaient paraissaient se diriger de son côté.

Le faux geôlier se demanda s'il n'allait pas rétrograder, descendre dans l'escalier et se bloquer dans la partie la plus enténébrée.

Mais si les nouveaux arrivants avaient justement l'intention de se rendre dans les souterrains ?

Ils le découvriraient donc.

Et quoique le Français se disposât en ce cas à répondre qu'il se rendait auprès de Chooner, sa retraite risquait de paraître suspecte.

Il glissa un regard côté vers le soldat, immobile dans l'angle.

— D'ailleurs cet homme ne parlera-t-il pas ? Allons l'audace m'a réussi jusqu'à ce moment : c'est à elle qu'il me faut encore avoir recours : bravons le danger !

Et il se campa résolument au milieu de la porte, en personnage qui n'a rien à craindre.

— On dirait deux hommes qui en soutiennent un autre, autant que permet de le constater l'obscurité du préau, observa-t-il.

Ceux qui venaient d'attirer son attention se trouvèrent bientôt dans le cercle lumineux projeté au dehors par la lanterne accrochée dans le corridor.

Un archer de la police et un porte-clefs soutenaient effectivement un homme chancelant. Derrière eux, marchait un autre personnage dont on ne pouvait discerner le costume.

Henri de Mercourt se tourna vers le soldat en faction auprès de lui.

— Voici sans doute un blessé, lui dit-il.

En faisant cela, il dissimulait son visage aux nouveaux venus, au moins pour le moment : arrêté auprès du factionnaire et, conversant avec lui, il empêchait aussi qu'on ne s'étonnât de sa présence insolite et de son attente.

Le soldat sortit du coin où il s'abritait contre le froid et regarda lui aussi curieusement.

Les quatre hommes parurent en pleine lumière, et une légère pâleur s'étendit sur les traits du Français.

Dans l'homme maintenu entre deux agents de Somerset, il venait de reconnaître Joveler, le guichetier dont il portait le costume, Joveler vêtu du costume du marin qu'il lui avait passé à l'aide de Martial.

Le guichetier était probablement encore sous l'influence de l'ivresse, à voir la façon dont ses conducteurs le soutenaient.

Cependant l'effet du vin devait commencer à se dissiper chez lui, car il essayait de parler . . . Des phrases encore incohérentes sortaient de ses lèvres.

Vraisemblablement outré, révolutionné, dans la vague de son esprit, de se voir entre la main des gardes, lui qui avait l'habitude d'emprisonner les autres, et dans la forteresse même où il exerçait, essayait-il de protester, de s'expliquer.

— Si l'ivrogne a une lueur de raison assez vive et qu'il me recon-
naisse, cette fois, c'en est fait de moi, pensa de Mercourt.

Aussi, persistant à tourner le dos à Joveler et à ses gardes, conti-
nua-t-il de causer avec le soldat, en homme que l'habitude d'événements
de ce genre a blasé depuis longtemps.

— Allons, ne fais pas plus l'ivrogne que tu ne l'es réellement,
espèce d'Écossais, grommela l'archer qui soutenait et maintenait le
prisonnier du côté droit, en le secourant avec rudesse, pour lui faire
franchir la marche de la porte.

Joveler prononça quelques paroles inintelligibles, et le gentil-
homme s'étant à demi détourné, afin de ne pas sembler se cacher,
son regard atone le fixa avec ténacité.

On aurait dit qu'à mesure qu'il étudiait davantage cette physio-
nomie, une éclaircie se faisait dans son cerveau.

— Le misérable me reconnaît, pensa le gentilhomme. Que va-t-il
se passer ?

A ce moment suprême, à cette seconde terrible, la pensée d'Ellen,
son image, telle qu'il en avait conservé, intact, le souvenir pieux,
s'éleva devant lui.

Elle lui donna le stoïcisme de la résignation, de la bravoure portée
jusqu'au sacrifice.

Et son regard hardi fit baisser les yeux stupides de l'ivrogne.

Joveler essaya seulement de faire entendre quelques mots qui se
perdirent dans un bredouillement.

Les deux gardes brutalement l'entraînèrent, l'emportèrent.

Le danger était éloigné.

Mais disparut qui sait ? . . .

Le vicomte de Mercourt eut alors le loisir de porter son attention
sur celui qui accompagnait les gardes et leur prisonnier.

Il reconnut le chef des sbires qui était venu pour s'emparer de
lui à l'hôtellerie de la Rose.

Une immense effusion de reconnaissance que, dans sa foi croyante,
il éleva vers Dieu et sa Dame, l'envahit en présence du péril qui
venait de passer sur lui.

— Que Joveler eût été moins ivre, qu'il eût pu prononcer quel-
ques paroles suivies, et cet homme de police n'aurait à son tour pas
manqué de me reconnaître.

Le chef des sbires et ceux qu'il suivait prirent un escalier qui
conduisait aux cachots supérieurs.

— Encore quelques instants, pensa le gentilhomme, et les fumées
du vin totalement dissipées chez ce Joveler, il racontera ce qu'il en
est. A cette heure-là, il faudra que je sois sorti de la Tour de
Londres, ou sinon . . .

Il sentit la nécessité de ne pas s'exposer plus longtemps à d'aussi
chanceuses rencontres.

Où aller cependant ? s'interrogea-t-il.

Il réfléchissait, ne connaissant pas assez la forteresse pour prendre
une décision ferme.

En haut, des pas retentissaient, ceux des gardes qui venaient de
renfermer Joveler dans son cachot et qui redescendaient.

Henri de Mercourt ne voulut pas s'offrir de nouveau à leur vue ;
il fit quelques pas à travers le préau.

Il se dirigea vers une encoignure formée par les angles rentrants
des fortifications, et où l'obscurité était tellement épaisse qu'il
espérait pouvoir demeurer là, inaperçu, la patrouille de ronde étant
passée il y avait peu de temps.

Il venait de parcourir la moitié du trajet, lorsqu'un nouveau
groupe parut à l'extérieur de la galerie qui, un instant auparavant,
avait livré passage à Joveler et à ses gardes.

Le chef des sbires et ses acolytes venaient de sortir.

Le gentilhomme s'arrêta, pensant :

— Ces hommes se dirigeant vers le donjon, si peu de temps après
Joveler, n'auraient-ils pas été mêlés aux événements tragiques qu'a
vus, cette nuit, l'auberge de la Rose ?

A mesure que la distance diminuait, il remarquait l'importance
de la petite troupe.

Il s'aperçut que quatre hommes en portaient un autre sur un
brancard ?

Un blessé, un cadavre peut-être ! . . . Est-ce que mon brave
Marcial ? . . .

Il n'osa pas achever sa pensée et rétrograda, préférant le danger
vu de face, l'inconnu :

— Tiens, dit-il au fonctionnaire en cachant son extrême agitation,
voilà de nouveaux clients. Tu n'auras pas le temps de t'ennuyer
durant ta faction !

Et il se tourna vers le préau.

Mais, soudain, il porta sa main à sa poitrine dans une crispation
douloureuse.

C'était bien, en effet, un blessé.

Et ce blessé, il le reconnaissait !

Le cortège venait d'apparaître dans le rayon lumineux de l'entrée,
et le costume, l'aspect général du corps lui avait suffi !

L'homme que l'on transportait dans le sombre donjon, dans un
tel état, n'était autre que son écuyer, le fils du brave Jean Dacier.

— Le malheureux ! il doit être horriblement blessé pour que ces
hommes si durs, si peu compatissants aient pris pour lui de telles
précautions.

Le groupe funèbre atteignait à ce moment la porte du donjon,
s'engagea sous la herse.

Le chef des sbires envoyé à l'auberge de la Rose afin de s'em-
parer des deux pensionnaires de Norberg Robby, après avoir pro-
cédé à l'incarcération de Joveler, qu'il continuait à prendre pour
un des deux matelots, venait de se joindre à ce nouveau convoi ren-
contré par lui dans la galerie.

— Halte ! commanda-t-il.

Les porteurs posèrent la civière sur le sol.

Le vicomte de Mercourt aperçut distinctement alors la figure
pâle de Martial.

Quelques plaques de sang imparfaitement séchées adhéraient
encore à la peau.

— Que s'est-il donc produit ? pensa-t-il. Ce ne sont pas là les
traces de blessures ordinaires. Il faut que je l'apprenne quand
même.

Et poussé par l'instinct de la solidarité qui lui fit mépriser l'in-
convénient grave qu'il y avait à attirer l'attention sur lui :

— Diable, fit-il, voici un pensionnaire en pitoyable état. Qu'est-ce
qu'il lui est donc arrivé ?

— Demande-le-lui, répondit en riant un des porteurs, car je veux
être damné si j'y comprends quelque chose.

A la voix d'Henri de Mercourt, le blessé avait eu un faible tres-
saillement.

Sa tête inerte s'était relevée, et ses yeux avaient avidement
fixé celui qui venait de parler.

— Oh ! tu n'auras guère de peine à être damné ; car tu l'as déjà
mérité cent fois, répliqua un autre porteur en secourant son bras
ankylosé. Pour moi, ce n'est guère difficile à deviner.

— Il aura glissé le long du toit où nous le poursuivions et sera
venu s'abattre sur le pavé de la rue où nous l'avons trouvé.

Il faut tout de même qu'il ait la vie dure pour s'en tirer avec
une jambe cassée et quelques *et cetera*.

Le gentilhomme, profitant de l'invitation d'un des policiers d'in-
terroger lui-même le blessé, s'était rapproché de Martial et le con-
sidérait avec une pitié intense.

La lumière l'éclairait en plein.

Le fils de Jean d'Acier le reconnut, et les deux hommes échange-
rent un long et éloquent regard.

— Ne craignez rien de moi, malgré ma souffrance ; et merci de
votre pitié, maître !

— Pauvre et fidèle ami, signifiait la physionomie attristée du
vicomte. Va, je te sauverai ou je te vengerai.

Et sa pensée franchissant les murailles, alla chercher la mine
louche du cabaretier qui les avaient vendus.

— Or, ça, prononça l'accent brusque du chef des sbires, il n'a pas
passé par l'officine de l'archiviste, n'est-ce pas, vous autres ?

— Non, chef.

— Eh bien ! qu'on le fouille sur l'heure, avant de le claquemurer.

— Le fouiller, voilà. Ça me connaît, patron !

Celui qui faisait cette réponse, c'était le vicomte de Mercourt.

Et, sans attendre une réponse, il glissa audacieusement une de
ces mains sous la vareuse du blessé.

— J'ai ramassé son couteau à côté de lui quand nous l'avons
découvert, dit un des policiers.

Et il montra le couteau de marin encore enroulé dans son étui. Mar-
cial s'était si vaillamment servi.

— Du sang, prononça le faux gôlier contrefaisant sa voix, du
sang partout. Cet homme est terriblement blessé.

Il essuya ses doigts au revers de sa veste.

Quand ceci fut fait, il replongea sa main sous les vêtements du
blessé et un observateur attentif eût vu boire au sujet de métal à
l'ouverture de sa manche.

C'était son couteau, son énorme et terrible couteau au manche de
fer qu'il lui donnait !

Martial sentit le froid du métal entre ses doigts et il le
glissait le prétendu porte-clés.

Henri de Mercourt plaça l'arme sous l'aisselle de son écuyer afin de lui
permettre de l'y dissimuler. Martial eut un peu de peine à en faire son
bras et l'y retint, comprenant l'aide appréciable que le faux gôlier
maître lui donnait là.

Alors, celui qui portait le costume de gôlier, poursuivant à l'aide
ses recherches, retira de la ceinture du marin une bourse et en tira
quelque argent aux armes d'Angleterre.

Son couteau était resté entre le bras et la poitrine du prisonnier.

Le faux gôlier tendit la bourse au chef des sbires.

— Merci ! articulait à ce moment Martial.

Les argousins éclatèrent de rire, croyant voir, dans ce remercie-
ment, l'expression du dépit, du regret amer, du repentir, de se
voir dépoiller et ne pouvant comprendre autrement le sens de ce
remercement.

—C'est tout ? grommela le chef Pas un papier ?

—Vous pouvez regarder. Du reste, ces gens-là n'ont jamais rien sur eux de nature à les compromettre.

—C'est vrai, opina le chef d'un ton d'humeur. Eh bien ! en route !

—J'ai encore le bras tout engourdi, fit observer celui de ces hommes à qui cette besogne ne plaisait guère.

—Je vais te remplacer, paresseux, dit le faux geôlier.

Et prenant un des montants de la civière il se dirigea, avec le reste du cortège, vers les étages supérieurs de la tour, les blessures de Martial empêchant de l'enfermer dans un des cachots souterrains ainsi que l'avait craint un moment le gentilhomme français.

Les commissaires enquêteurs et tortureurs royaux tenaient trop à ce que leurs victimes ne mourussent pas aussi vite pour claquer, dès son arrivée, un prisonnier blessé dans les souterrains.

Ils essayèrent au contraire de le guérir, pour se procurer ensuite la distraction du supplice.

Henri de Mercourt, en s'offrant pour aider à transporter le blessé dans son cachot, avait été ému par l'espoir de se trouver peut-être seul durant un instant avec Martial.

Il comptait sur son costume, talisman précieux, qui lui avait jusqu'alors assuré l'impunité dans cette ville noire.

Mais, arrivés au sommet du donjon, ils trouvèrent le geôlier de service dans cette partie de la prison.

Celui-ci prit livraison du captif qu'on lui emmenait, et le fit transporter dans un cachot aux murs rapprochés l'un de l'autre comme ceux d'un couloir, à la fenêtre étroite placée très haut, sous la voûte même.

Henri de Mercourt aida à coucher l'infortuné sur le grabat où il était condamné à souffrir.

Il le fit avec des soins extrêmes quoique dissimulés.

Il remarqua que Martial tenait toujours étroitement serré contre lui, le couteau qu'il lui avait glissé.

—Je vais envoyer prévenir le chirurgien, dit le chef des sbires.

—Bien, répondit le geôlier, il a de l'eau à côté de lui, en attendant ; je vais fermer !

—Au revoir ! prononça le prétendu porte-clés.

—Au revoir ! Au revoir ! répétèrent à l'envi les autres porteurs, trouvant la plaisanterie bonne.

—Oui, au revoir, maître ! lança le prisonnier avec une intonation profonde.

La porte du cachot se referma.

Les nombreuses ferrures qui l'assujétissaient furent méticuleusement remises en place.

A partir de cette minute, Martial Dacier était réellement au nombre des misérables, des malheureux hôtes de l'affreuse prison d'État, dont les portes s'ouvraient si rarement pour rendre liberté à quelques-uns de ceux qui y végétaient.

En se retirant, Henri de Mercourt étudia soigneusement les lieux, certain d'y revenir.

La porte du cachot, dans lequel était enfermé son écuyer, donnait presque immédiatement sur le tortueux escalier de la tour.

En outre, Martial possédait ce qu'aucun autre prisonnier n'avait à sa disposition :

Une arme peu encombrante et redoutable.

Et il avait montré comment il savait s'en servir !

—Mais, songeait toute attristé le gentilhomme, cela peut-il suffire pour forcer une porte, franchir ces guichets, percer ces murs aux pierres massives ?

Confiant dans son étoile, il conclut :

—Qui vivra verra... et je suis encore vivant, sinon libre !

LVI — LES GUICHETS

Tandis qu'il descendait l'escalier du donjon, le vicomte de Mercourt vit, à travers une meurtrière, le ciel qui blanchissait légèrement...

—L'heure du départ des gardiens de service durant la nuit ne va pas tarder à sonner, pensa-t-il. C'est la dernière épreuve qui approche.

Il laissa ses compagnons devant lui, et arrivé au dernier palier, s'arrêta et attendit. Tout à coup l'airain vibra plaintivement à travers les cours sombres et les méandres de la vieille forteresse.

—C'est le moment, se dit le gentilhomme haletant.

Des hommes allaient et venaient, remplaçant ceux qui se disposaient à se retirer. Demeurer plus longtemps à cet endroit était impossible !

Henri de Mercourt descendit les derniers degrés de la tour.

Il aperçut heureusement Chooner qui, ayant remis le service à son successeur, se disposait à partir.

—Eh ! camarade ! appela le faux geôlier.

Le vieux porte-clés reconnut son compagnon de la nuit.

—Exact au rendez-vous, n'est-ce pas ? dit de Mercourt. Je suis ainsi : une bouteille de gin promise, c'est une chose sacrée.

La physionomie rébarbative de Chooner essaya d'esquisser un sourire.

Il se voyait déjà attaché devant une verrée de la liqueur parfumée.

—Tu t'en vas ? reprit son interlocuteur.

—Oui.

—Eh bien, nous ferons route ensemble.

Le vieux guichetier n'avait aucune objection à faire à cette proposition. Au lieu de rencontrer plus loin son futur amphitryon, il l'était pour lui puisqu'il y allait d'une bouteille entière, un extra ! au lieu de le rencontrer devant le premier guichet avec les collègues, il le trouvait dès sa sortie !

Cela ne valait que mieux : il ne risquerait pas ainsi d'oublier sa promesse.

Et rendu un peu communicatif par cette agréable surprise, il prit, avec son compagnon, le chemin de la galerie qui conduisait à la première cour. Henri de Mercourt se disposait déjà à donner le mot de passe à l'homme en faction à l'entrée.

Mais celui-ci reconnu Chooner, et s'effaçant devant lui, le salua d'un bonjour.

—Tu ne donnes pas le mot de passe, camarade ? interrogea le faux-geôlier pour dire quelque chose.

—Oui, quelquefois aux soldats novices qui ne me connaissent pas.

Puis le vieux porte-clés montra son visage ridé.

—Mon laisser-passer, le voici. Il y a quarante ans que c'est le même, dans la Tour de Londres.

—Tu dois en avoir vu durant ton long service, ami Chooner ?

—Oui, j'ai vu, tour à tour, trois générations de favoris de nos souverains venir peupler mes cachots.

Henri de Mercourt s'efforçait de parler pour occuper Chooner.

En devisant ainsi, ils atteignirent le premier intérieur, celui dont le gardien s'était montré si rigoureux.

Une agitation extrême faisait refluer à son cœur le sang du gentilhomme.

Ce gardien, si difficile alors qu'il s'était agi seulement de s'introduire dans la citadelle, le serait certainement plus quand il faudrait en sortir.

Il vit les geôliers défilier devant lui, leur visage scruté par ses yeux :

—Je suis capable de me trahir si je regarde cet homme en passant !

Et il poussa Chooner au milieu des autres geôliers en lui disant :

—J'ai une soif atroce, et j'ai hâte de me retrouver assis le verre en main. Toi aussi, sans doute. Passons des premiers !

Etreignant son anxiété sous une feinte et torturante indifférence, paraissant ne songer qu'au plaisir qui les attendait, il vit qu'ils approchaient du guichet.

Sa voix s'arrêtait, s'étranglait dans sa gorge.

Son cerveau tendu vers ce seul but : franchir ce redoutable passage, était tout entier obsédé, concentré dans cette idée !

Cependant il fallait à toute force trouver quelque chose à dire, afin de justifier, aux yeux perspicaces du guichetier, son inattention.

—Voyons, Chooner, préférerais-tu être geôlier de profession, comme nous, ou mylord et pair d'Angleterre comme lord Mercy, et avoir une maigre ration d'eau au lieu d'un flacon de généreuse et riche liqueur ? eût-il la force de prononcer.

Le geôlier des souterrains, à cette question qui parut énorme, rompant avec sa taciturnité habituelle, éclata d'un rire formidable.

—Mille fois guichetier et durant dix mille existences s'exclama-t-il.

—Tiens ! Chooner qui rit, voilà qui n'est pas ordinaire, observa le gardien du guichet, stupéfait, et qui oublia, du coup, de donner son attention accoutumée au compagnon du vieux porte-clés.

Comme l'avait affirmé ce dernier, son visage était un laisser-passer : il venait même de devenir celui de son compagnon.

Grâce, en effet, à cette diversion, ils avaient franchi le redoutable seuil. Le gentilhomme sentit sa poitrine, horriblement comprimée, se détendre, se dilater !

Certes, son attitude, son initiative durant la tentative si épineuse et si prolongée qu'il venait de mener à bonne fin dans la sinistre forteresse attestaient son courage, sa présence d'esprit...

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La vente du livre si émotionnant qui porte ce titre va s'accomplir, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts achetés à nos bureaux et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

ROSE EFFEUILLÉE

MAZURKA

F. D. MARCHETTI

Allegro moderato.

INTROD.

Musical notation for the introduction, featuring a treble and bass clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/4 time signature. The piece begins with a piano (*p*) dynamic and transitions to a mezzo-forte (*mf*) dynamic. The melody is primarily in the treble clef, while the bass clef provides a harmonic accompaniment.

Musical notation for the first system of the Mazurka. It continues with the treble and bass clefs. A *rall* (rallentando) marking is present over the final measures of this system, indicating a slowing down of the tempo.

MAZURKA

Musical notation for the second system of the Mazurka. The dynamics are marked as mezzo-forte (*mf*). The melody continues in the treble clef with a steady accompaniment in the bass clef.

Musical notation for the third system of the Mazurka. The dynamics are marked as piano (*p*) and mezzo-forte (*mf*). The piece maintains its 3/4 time signature and key signature.

Musical notation for the fourth system of the Mazurka. The dynamics are marked as piano (*p*) and forte (*f*). The piece concludes with a final flourish in the treble clef.

First system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *f* and *mf*. A first ending bracket is present.

Second system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *f* and *p*. A first ending bracket is present.

Third system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *mf*, *cresc.*, *f*, and *mf*. First and second ending brackets are present.

Fourth system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *p*. A first ending bracket is present.

Fifth system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *f*. First and second ending brackets are present.

TRIO

con espressione

Sixth system of musical notation, piano and bass staves. Dynamics include *p*, *cresc. molto.*, *f*, and *p*.

First system of musical notation, consisting of a grand staff with a treble clef on the upper staff and a bass clef on the lower staff. The music features a melodic line in the treble with various intervals and a bass line with chords and single notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. It includes a dynamic marking of *mf* (mezzo-forte) in the middle of the system.

Third system of musical notation, showing further development of the melody and accompaniment.

Fourth system of musical notation, featuring a dynamic marking of *f* (forte) and a *cresc.* (crescendo) marking.

Fifth system of musical notation, including first and second endings marked with '1.' and '2.'. Dynamic markings of *p* (piano) and *mf* are present.

Sixth system of musical notation, concluding the piece with first and second endings. Dynamic markings of *p* and *f* are used.

First system of musical notation. Treble clef, key signature of one sharp (F#), and common time signature. The piece begins with a forte (*f*) dynamic. The right hand features a melodic line with eighth and sixteenth notes, while the left hand provides a steady accompaniment of chords. A mezzo-forte (*mf*) dynamic marking appears in the second measure.

Second system of musical notation. The right hand continues with a melodic line, and the left hand maintains the accompaniment. A forte (*f*) dynamic marking is present in the second measure.

Third system of musical notation. It includes a first ending bracket labeled "1." and a second ending bracket labeled "2.". Dynamics include mezzo-forte (*mf*), crescendo (*cresc.*), forte (*f*), and mezzo-forte (*mf*).

Fourth system of musical notation. The right hand has a melodic line, and the left hand has a chordal accompaniment. A piano (*p*) dynamic marking is used in the second measure.

Fifth system of musical notation. It features first and second endings. Dynamics include forte (*f*), mezzo-forte (*mf*), and acceleration (*accel.*).

Sixth system of musical notation. The right hand has a melodic line, and the left hand has a chordal accompaniment. A fortissimo (*ff*) dynamic marking is used in the second measure. The system concludes with a double bar line and repeat signs.